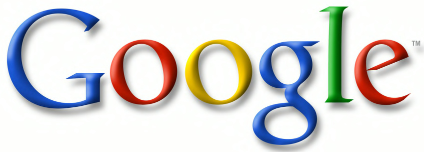



UC-NRLF
$B 278 520

LE FABLIER
DU PREMIER ÂGE,
OU
CHOIX DE FABLES
À LA PORTÉE DES ENFANS;

Avec des explications morales et des notes tirées de l'Histoire, de la Mythologie et de l'Histoire naturelle;

Et orné d'une Gravure pour chaque Fable.

À PARIS.

Et se vend au LOCLE chez GIRARDET, Frères et Sœurs.

1808.

AVERTISSEMENT.

Ce recueil, ainsi que nous le disons dans le discours adressé à nos jeunes lecteurs, est composé de fables simples et parfaitement à la portée des enfans. Les moralités qui s'y trouvent conviennent à leur âge. Ce ne sont pas seulement des choses qu'ils peuvent comprendre, mais encore qui leur seront utiles, et qui ne sont même faites que pour eux. En cela nous croyons que ce choix de fables est préférable à plusieurs de ceux que l'on a formés dans la même intention : dans ces derniers, on semble avoir entassé les pièces au hasard, sans qu'on se soit demandé à quoi elles pourraient servir; on y trouve des fables pour instruire les rois, les ambitieux, les hommes faits, et quelques-unes seulement pour les enfans. Ici on ne rencontrera rien qui s'écarte du but qu'on s'est proposé; on ne l'a pas oublié un instant.

On nous demandera peut-être pourquoi nous n'avons pris aucune fable de l'inimitable La Fontaine. C'est parce qu'il ne faut rien choisir dans ce fabuliste; tout y est admirable : d'ailleurs, on a coutume de mettre ses fables entre les mains de la jeu-

nesse, et c'eût été faire un double emploi que de les faire reparaître dans ce recueil.

Les autres fabulistes n'ont pas le même honneur; à l'exception de trois ou quatre, on ne les connaît même pas. Nous avons donc cru nous rendre utiles en choisissant dans plusieurs livres négligés les fables qui remplissaient notre dessein. Nous ne nous sommes pas astreint à recueillir les plus belles sous le rapport littéraire, mais les meilleures sous le point de vue moral; on remarquera même que celles que nous avons empruntées de *Reyre* et de *Groseiller*, quoique les plus convenables aux enfans, parce qu'elles ont été spécialement composées pour eux, sont les plus faibles et les plus mal versifiées : mais nous savons parfaitement que le mérite des beaux vers est généralement perdu pour l'enfance; elle ne s'amuse que du sujet dans une fable, et ne peut profiter que de la moralité : c'est donc seulement à la moralité et au sujet que nous avons eu égard. Nous ajouterons à ceci, que nous avons tâché de rendre nos explications plus claires et moins sèches que ne l'auraient été de simples notes. Voilà sans doute tout ce que nous pouvons dire à la tête de ce recueil. C'est aux parens éclairés, et aux instituteurs, à l'apprécier ce qu'il vaut.

LE FABLIER DU PREMIER ÂGE.

SUR LA FABLE,

ET SUR LE BUT QU'ON S'Y PROPOSE.

Discours adressé aux Enfans.

MES chers Enfans, lorsqu'on vous présente des *Fables* à lire ou à apprendre de mémoire, vous devez naturellement demander ce que c'est qu'une *Fable*, et quel est *le but* qu'on s'y propose pour votre instruction. Il est juste de répondre à des questions aussi sages, et de vous donner les connaissances que vous demandez.

Une fable est un petit récit inventé à plaisir pour rendre l'instruction plus agréable. Voilà la chose et le but.

Dans ce récit ou conte, on se sert assez ordinairement d'animaux pour figurer l'exemple qu'on veut présenter aux hommes. On suppose

qu'ils agissent et parlent comme nous ferions nous-mêmes ; et c'est de ces actions et de ces paroles qu'on tire la moralité qu'on nous offre pour notre instruction.

Mais à quoi bon tous ces détours pour donner une leçon utile, me direz-vous ? La raison en est simple, mes amis ; c'est qu'à tout âge nous sommes généralement assez peu raisonnables pour rechercher l'amusement plutôt que l'instruction. Vous-mêmes, qui m'écoutez, je suis bien sûr que vous laisseriez le plus beau livre de morale pour le moindre conte qui exciterait votre curiosité. Comment donc concilier votre goût pour le plaisir, avec le besoin que vous avez d'être instruits ? c'est en réunissant le conte qui vous plaît avec la morale qui vous est nécessaire. Voilà, dès-lors, la fable telle que l'ont inventée les sages de l'antiquité.

Supposez un instant que je veuille vous donner une des plus importantes leçons, c'est-à-dire, vous faire sentir la nécessité où nous sommes tous de nous aider et de nous soutenir mutuellement ; je vous parle en ces termes ;

« Mes chers Enfans, nous sommes tous nés faibles, tous sujets aux maux de la nature et aux revers de la fortune. Le roi, assis sur son trône et entouré de tous les biens de la terre, peut avoir la fièvre comme le mendiant couché

dans la poussière et n'ayant que le morceau de pain qui doit le faire exister un jour de plus : je vais plus loin ; il peut arriver que le monarque ait besoin de ce pauvre mendiant, qu'il regarde à peine comme un des plus vils insectes. Nous ne pouvons nous passer les uns des autres ; c'est souvent le plus petit, le plus malheureux de tous ceux que nous connaissons qui nous rendra le service le plus important. Gardons-nous donc bien de mépriser qui que ce soit, et de refuser l'aide que nous pouvons donner et le bien que nous avons occasion de faire, n'importe à qui. Tous les hommes sont nos frères ; les besoins seuls nous le disent ; et quand la nature ne nous engagerait pas à nous entr'aider, notre intérêt bien entendu nous y forcerait. "

Ce discours, mes Enfans, fût-il beaucoup plus beau, n'effleurerait que faiblement votre esprit ; peut-être même plusieurs d'entre-vous ne le comprendraient pas, ou ne le sentiraient qu'imparfaitement : je m'y prends d'une autre manière pour vous donner la même leçon, et je suis sûr cette fois de vous rendre plus attentifs et de mieux atteindre mon but. Écoutez, j'amène sur la scène d'abord un *lion* et un *rat*, et ensuite une *fourmi* et une *colombe*. C'est le bon *La Fontaine* qui, d'après *Ésope*, a composé les deux fables que je vais vous réciter.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde !

Entre les pattes d'un lion,
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rêts,
Dont ses rugissemens ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps,
Font plus que force ni que rage.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,
Quand sur l'eau se penchant une fourmi y tombe ;
Et dans cet océan (1) l'on eût vu la fourmi
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire (2) où la fourmi arrive.

(1) L'Océan, la grande mer, par rapport à la fourmi.

(2) Pointe de terre ou de roche qui avance dans la mer.

Elle se sauve. Et là-dessus
Passe un certain croquant (3) qui marchait les pieds nus;
Ce croquant, par hasard, avait un arbalête.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus (4),
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmi le pique au talon.
Le villain (5) retourne la tête:
La colombe l'entend, part et tire de long.
Le souper du croquant avec elle s'envole:
Point de pigeon pour une obole (6).

Voilà des fables parfaitement claires; il suffit de changer les personnages pour y connaître aussitôt ce qui se passe parmi les hommes. Au lieu du *lion* et du *rat*, mettons le *roi* et le *mendiant*, dont je parlais dans mon discours, et faisons une nouvelle fable.

---

(3) Un paysan. En 1637, sous Louis XIII, il se fit un soulèvement de quelques communes dans le Périgord et la Saintonge, qui, sous prétexte de liberté, ne voulaient plus payer de subsides, et se nommaient *croquans*. De là ce nom a été employé pour désigner en général un pauvre paysan, un villageois.

(4) Le pigeon était consacré à Vénus. Les poètes et les peintres représentent toujours le char de cette déesse attelé de deux ou plusieurs de ces oiseaux.

(5) *Villain*, *vilain*; mot ancien qui signifie un paysan. De *villa*, maison de campagne, a été formé *villanus*, qui n'est que de basse latinité, et de ce dernier mot *villain*.

(6) *Obole*, pièce de monnaie ancienne, de la plus petite valeur. *Point de pigeon pour une obole*, c'est-à-dire à bon compte, ou pour rien.

« Un roi se promenait à quelque distance de son escorte. Un pauvre, qui courait à sa rencontre pour le voir passer, donne du pied dans une pierre, tombe et se blesse. Le monarque, qui se trouvait le plus près, s'empresse de secourir cet infortuné, et le relève. Les courtisans, qui s'étaient approchés, élevèrent jusqu'aux cieux cette action fort simple. Sire, lui disaient-ils, un grand roi comme vous doit-il s'abaisser à tendre la main à un pareil misérable ? — Et pourquoi ? dit le prince. Ce misérable est un homme comme moi. — Comme vous, Sire ? — Comme moi : et la preuve, c'est que j'aurais pu tomber aussi, et qu'il eût pu me relever de même. Ce prince devait sans doute être un sage, un philosophe : sur cent monarques, on aurait bien de la peine à en trouver un qui parlerait ainsi.

« A quelque temps de là s'éleva un ambitieux ; un parti terrible fut formé. Le prince se vit bientôt abandonné de tout le monde ; l'ambitieux avait inspiré une telle terreur, que personne n'osa même le plaindre. Réduit à lui-même, le roi eût à l'instant perdu la vie s'il fût tombé entre les mains de ses ennemis ; il quitta ses habits royaux, prit ceux d'un simple villageois, et tâcha de se perdre dans la foule. Ce fut dans cet équipage qu'il se retrouva en face du pauvre qu'il avait aidé. Eh quoi ! Sire, dit celui-ci,

le malheur vous a forcé à cette humiliation?... Ne cherchez point à me nier qui vous êtes : votre affabilité et votre bienfait ont gravé vos traits trop profondément dans mon cœur pour que je ne les reconnaisse pas aussitôt. Tout le monde vous abandonne ; eh bien! je m'attache à vous, et je crois être assez heureux pour vous sauver. Venez dans ma cabane ; elle n'annonce que l'asyle de l'indigence , on ne se doutera guère qu'elle soit devenue la retraite d'un grand roi. Venez ; pendant ce temps-là l'orage passera sans doute ; vos amis reprendront courage, et peut-être remonterez-vous sur le trône ; ou au moins vous échapperez à la mort , et la vie a encore son mérite, même pour l'infortuné. Le prince se livra avec confiance à son nouvel ami, et parvint, après du temps et des peines, à ressaisir le sceptre qui lui était échappé. Au milieu de sa gloire, eût-il jamais pensé qu'un pauvre mendiant lui sauverait la vie? »

Vous devez maintenant, mes petits amis, parfaitement comprendre ce que c'est qu'une fable, et quel est le but qu'on s'y propose.

Cependant vous vous tromperiez sur son origine, si vous croyiez qu'elle n'a été imaginée que pour rendre l'instruction plus attrayante ; les anciens sages l'ont quelquefois employée pour donner à quelques tyrans une leçon nécessaire,

qu'ils eussent craint de leur adresser directement; les méchans rois n'aiment pas la vérité, parce qu'elle est terrible pour eux et qu'elle n'a que des crimes à leur rappeler: il faut donc la déguiser pour la leur présenter; et la fable, qui la couvre d'un voile transparent, affaiblit en quelque sorte la force de ses rayons, en la laissant voir cependant toute entière.

Nous trouvons dans la *Bible* un exemple frappant de l'emploi de la fable, pour rappeler un roi dans le chemin de la justice. David s'était rendu coupable d'un grand crime: il était épris d'une passion répréhensible pour *Bethsabée*, femme d'*Urie*, officier dans les armées du roi. Craignant le retour de cet époux, David fait parvenir au général l'ordre secret de placer ce brave officier dans un poste où son courage l'exposerait à une mort ce. aine. Urie périt en combattant pour le roi qui enlevait son épouse. Devenu possesseur de Bethsabée, David jouissait paisiblement des fruits de son crime, lorsque le prophète *Nathan* vint le lui reprocher et éveiller dans son cœur les remords. Ce prophète, qui devait ménager l'orgueil d'un prince qui avait cessé d'être juste, emprunta le secours de la fable pour le forcer à se condamner lui-même. « Un homme riche, lui dit-il, avait plusieurs brebis, et cependant il fut assez injuste pour

enlever

enlever de force celle d'un pauvre homme qui n'en avait pas d'autre : quelle punition croyez-vous, prince, qu'il faille infliger au ravisseur ? Une telle action, répondit David indigné, mérite la mort, et celui qui l'a commise rendra la brebis au quadruple. C'est assez, reprit Nathan avec vivacité ; vous avez prononcé votre propre arrêt ; c'est vous qui êtes cet homme injuste et cruel, c'est vous qui avez ravi l'épouse d'Urie, et qui avez fait périr l'époux par l'épée de l'ennemi. " L'apologue de Nathan atteignit le but : David se repentit, et répara autant que possible la faute qu'il avait commise. Si le prophète eût adressé une leçon directe, il n'eût peut-être fait qu'exciter la colère du prince, et David fût resté dans son crime.

Ce trait, mes enfans, qui remonte vers l'an 1035 avant notre ère, c'est-à-dire qui eut lieu il y a presque trois mille ans, vous apprend que l'apologue ou la fable n'est pas nouvelle parmi les hommes. Il serait difficile, ou plutôt impossible de dire en quel temps on commença à en faire usage. Nous sommes accoutumés à regarder *Ésope* comme l'inventeur de ce genre, quoique cependant nous sachions parfaitement qu'il fut connu bien avant lui. On a rassemblé sous le nom de ce célèbre fabuliste, un grand nombre de fables écrites en prose grecque. Il est

évident qu'une bonne partie de ces fables n'est pas de cet auteur ; quelques savans vont même plus loin ; ils prétendent qu'Ésope n'a jamais existé, et que ce n'est qu'un nom supposé qu'on a mis à la tête d'un recueil composé par diverses personnes. Quoi qu'il en soit, *Planudes*, moine grec qui vivait, il y a ..... de notre ère, a donné une vie de cet Ésope. Il le représente comme un pauvre et malheureux esclave aussi maltraité de la nature que de la fortune ; il était petit, bossu, fort laid, et même privé de la parole dans sa jeunesse : Cérès, ajoute l'auteur, lui en rendit l'usage dans un songe. Ce portrait, et toutes les actions décrites par ce Planudes, sont généralement regardés comme un tissu de fables ridicules, qui n'ont pas au moins le mérite d'instruire. Nous ignorons donc que ce fut l'auteur des apologues les plus célèbres dans l'antiquité ; nous croyons seulement savoir qu'il vécut sous *Solon*, et qu'il se trouva avec ce sage législateur à la cour de *Crésus*, roi de Lydie.

Deux autres fabulistes presqu'aussi renommés et aussi peu connus, vécurent dans l'Orient. Ce sont *Pilpay* et *Lockman*.

Pilpay ou *Bidpay* était un bramine indien, et vivait quelques siècles avant notre ère. On ne sait rien de bien assuré sur sa vie ni sur ses ouvrages. On croit qu'il fut gouverneur d'une

partie de l'Indostan, et conseiller d'un puissant roi indien, appelé *Dabschelim*. Il enseigna à ce prince les principes de la morale et l'art de gouverner, par des fables ingénieuses qui ont rendu son nom immortel. Ces fables, écrites en indien, ont été traduites dans presque toutes les langues.

Lockman était un philosophe d'Éthiopie ou de Nubie: les Arabes en font mille contes: ils prétendent qu'il était esclave, et qu'il fut vendu aux Israélites du temps de *Salomon*; ils en disent à-peu-près les mêmes choses que l'on débite d'Ésope; ce qui a fait croire à plusieurs savans, que les deux fabulistes ne font qu'un seul et même personnage, connu des Grecs sous le nom d'Ésope, et des Orientaux sous celui de Lockman. Ses fables ressemblent beaucoup à celles de l'esclave Phrygien; on les a recueillies en un petit volume.

Voilà les trois fabulistes les plus anciennement connus. Ils ont fait naître une foule d'imitateurs. Les premiers apologues furent en prose; dans la suite on les fit en vers, afin de rendre l'instruction qu'ils portent avec eux plus amusante encore. *Phèdre*, chez les Romains, se fit une grande réputation par ce genre d'écrire; on estime beaucoup le petit recueil qu'il a laissé.

En France, il y a eu plusieurs fabulistes; mais le premier qui s'occupa sérieusement de la fable, fut *La Fontaine*; et il obtint un tel succès dans cette sorte de composition, qu'on l'a surnommé l'*inimitable*, et qu'en effet personne n'a pu se placer à côté de lui. Il s'est créé une manière de raconter qui charme tous ceux qui le lisent, depuis les enfans jusqu'aux vieillards. Il faut le lire, mes enfans; vous ne sentirez pas maintenant toutes les beautés dont il brille, mais vous éprouverez la douceur de ses vers et la naïveté de ses images; dans un autre âge vous en ferez sans doute votre poète favori: il vous offrira nombre de leçons utiles que vous ne consulterez jamais inutilement, si vous avez le bon esprit de vous corriger de vos défauts à mesure que vous les reconnaîtrez.

Parmi les fabulistes français qui se sont exercés après La Fontaine, il y en a quelques-uns que l'on distingue; mais ils sont encore bien loin de leur modèle. C'est cependant dans leurs divers recueils que nous avons choisi les fables que nous vous offrons. Vous n'en avez donc mis aucune de La Fontaine? me demanderez-vous. Non, mes amis: il ne faut rien choisir dans La Fontaine; tout y est admirable; on doit le posséder en entier: d'ailleurs, La Fontaine, tout en paraissant n'écrire que pour amuser des enfans, ne

songe qu'à instruire des hommes; vous ne pourriez pas toujours saisir le but qu'il présente. J'ai donc cherché ce qui vous convenait: le plus grand mérite des fables que vous allez lire, consiste sur-tout dans la simplicité des sujets, et dans des moralités absolument à votre portée et faites pour votre âge. J'y ai joint des notes pour éclaircir ce que j'ai craint qui échappât à votre intelligence; j'ai aussi donné une idée des mœurs et du caractère des animaux qui figurent dans chaque fable: j'ai pensé que vous ne seriez pas fâchés de connaître les personnages qui se chargent de vous instruire.

Voilà, mes chers enfans, ce que j'avais à vous dire sur la fable et sur les intentions que nous avons dans ce recueil. Puisse votre bonne volonté répondre au désir que nous formons pour votre instruction et votre avancement dans la voie des vertus!

FABLE PREMIÈRE.

Le Jardinier et le Groseillier.

(C'est un père qui parle à son fils.)

MON fils, de ta faible raison
Il est bien temps de faire usage ;
C'est précisément à ton âge
Que le travail est de saison.
Tu doubleras ta jouissance
En le mêlant à tes amusemens :
Aux jeux de ta première enfance
Dérobe donc quelques momens.
Je vais te conter une fable
Dont les auteurs sont sous tes yeux :
Ce que l'on voit se comprend mieux,
Et le faux parait vrai, dès qu'il est vraisemblable.

Dans une haie, au bord d'un grand chemin,
Un groseillier croissait, sans soins et sans culture ;
À peine montrait-il quelque peu de verdure ;
Mais pour du fruit, pas plus que sur ma main.
Un jardinier le prit, le mit en son jardin,
Dont la terre était préparée ;
Engrais, labour et tout ce qui s'ensuit,
Rien ne fut épargné ; dès la première année,
Le groseillier fut tout couvert de fruit.

Les noirs soucis, la jalousie,
Mille chagrins, mille dégoûts,
Sont les épines de la vie;
C'est la haie, où nous naissons tous.
Le groseillier dans l'état de la nature,
C'est toi, mon fils, en ce moment;
Le jardinier, c'est moi, certainement;
L'étude sera la culture,
Et le fruit sera le talent.

VITALLIS.

EXPLICATION.

Cette fable, mes enfans, est composée pour vous faire sentir combien il est essentiel de cultiver votre esprit qui commence à s'ouvrir. Si l'on eût laissé le groseillier sans soins et sans culture au milieu de la haie où il était né, il n'eût jamais donné de fruit. Si l'on vous abandonnait également à vous-mêmes, vous n'auriez jamais aucun talent; vous resteriez dans l'ignorance; et le mépris est le prix qui revient aux ignorans. En effet, qu'est-ce qui se soucie d'un ignorant? personne: et à quoi est-il propre? à rien. On le laisse donc dans sa nullité; on fuit même sa compagnie, qui n'offre aucun agrément. Connaissez donc, mes enfans, toute l'étendue de la reconnaissance que vous devez aux bons parens ou aux sages instituteurs qui cultivent votre

jeune raison, la dirigent et l'ornent de connoissances utiles et agréables.

Le *groseillier* est, comme vous savez, un petit arbrisseau qu'on trouve dans tous nos jardins. Il y en a de plusieurs espèces : les unes donnent des groseilles blanches, d'autres des rouges, et d'autres de grosses groseilles rondes, qu'on appelle groseilles à maquereau. Les premières espèces sont saines et rafraîchissantes. On multiplie ces utiles arbrisseaux de bouture, c'est-à-dire en piquant dans la terre une branche verte qui y prend racine.

FABLE II.

La Souris.

(C'est un père qui parle à sa fille.)

VIENS, mon enfant ; saute sur mes genoux ;
Embrasse-moi, ma *Caroline* ;
Encor ; fort bien ; sur ta bouche enfantine
Que je cueille à mon tour le baiser le plus doux.
Mais quoi ! tu me parais chagrine ?
Serait-il arrivé malheur à tes joujoux ?
Ta *bonne* contre toi serait-elle fâchée,
Ou bien, toi, contre ta poupée ?
Serait-ce le pain sec, que je vois dans ta main,
Qui, par hasard, causerait ton chagrin ?

Et la pomme qu'on t'a donnée ?
Qu'en as-tu fait ?.... tu l'as mangée ?
Elle eût accompagné ton pain,
Si tu l'avais mieux ménagée.
Écoute à ce propos un récit qu'on m'a fait.

Dans une salle, en un trou du parquet,
Une souris s'étant nichée,
Matin et soir faisait curée
De tout ce qui tombait
Et de la table et du buffet.
Dieu ! quelle heureuse destinée !
Des reliefs, tant qu'on en voulait,
Grand appétit, point de minet.
Pour le bonheur ma souris semblait née.
Mais en est-il ici-bas de parfait ?
Ou, s'il en est, a-t-il quelque durée ?
Le maître du logis, un beau jour entreprit
En lointain pays un voyage,
Où tout son monde le suivit.
Durant un mois entier le couvert ne se mit ;
Plus de biscuit, plus de fromage ;
Adieu festins, mais non pas l'appétit :
Satisfait, c'est plaisir ; frustré, c'est pis que rage ;
Le passé n'y fait rien, l'avenir n'y suffit ;
C'est le présent qui le soulage :
Si la souris avait été plus sage
Quand, chaque jour, soir et matin,
Vingt mets étaient à son usage,
Elle aurait dû songer au lendemain :
Pour ne l'avoir pas fait elle mourut de faim.

La prévoyance est nécessaire ;
Elle s'étend sur tout ; mais celle que j'entends,
Sans contredit est la plus salutaire :
À ton âge, ma fille, elle consiste à faire
Provisions de vertus, de talens,
Pour n'en pas manquer dans le temps.

VITALLIS.

EXPLICATION.

La morale de cette fable tend au même but que la précédente, à engager les enfans à ne pas perdre en vains plaisirs le temps dont ils peuvent disposer pour leur instruction. Apprenez aujourd'hui, cela vous servira dans un autre âge.

Les mots *curée* et *reliefs*, qui se trouvent dans cet apologue, sont peu usités. *Faire curée* veut dire ici *faire bonne chère*. C'est un terme de chasse, pour exprimer qu'on donne aux chiens une part de la bête qu'ils ont prise. Le mot *reliefs* signifie les débris, les *restes* d'un festin.

Il faut dire un mot de la *souris*. Vous connaissez certainement ce petit animal noir et léger, à l'œil vif et perçant. Il est timide par nature, familier par nécessité. La peur et le besoin dirigent tous ses mouvemens. Il ne sort de son trou que pour chercher à vivre. Friand de pain, de lard, de graines, de beurre, et de tous les alimens dont l'homme se nourrit, il vient dans

les lieux habités, quoiqu'il soit dans une inquiétude continuelle. S'il n'était pas tourmenté et poursuivi, il s'apprivoiserait facilement. Comme il croît très-vîte, il multiplie beaucoup. Une seule femelle met bas cinq ou six petits, et fait plusieurs portées dans l'année. Au bout de quinze jours, les jeunes souris sont déjà assez fortes pour aller butiner. On leur tend des piéges de toutes sortes, et les chats en détruisent une quantité considérable; on leur fait une guerre si active et si cruelle, que l'espèce ne se conserve que par son immense fécondité. Ces petits animaux sont vraiment jolis, et l'horreur que l'on a pour eux ne vient, sans doute, que des dégâts qu'ils causent, de la surprise qu'ils occasionnent en grimpant et trottant avec légèreté, et de l'odeur désagréable qu'ils répandent dans les lieux qu'ils fréquentent.

FABLE III.

La Vigne et le Vigneron.

La Vigne se plaignait un jour au Vigneron
De ce qu'il lui coupait maint et maint rejeton
Dont le feuillage épais et le bois inutile,
Loin de la rendre plus fertile,
Épuisaient en vain sa vigueur.
Eh ! pourquoi donc, lui disait-elle,
Me traitez-vous avec tant de rigueur ?
Pour mon bien vous montrez du zèle ;
Je suis l'objet de vos sueurs ;
Vous m'aimez, cependant vous m'arrachez des pleurs.
L'Amour est-il donc si sévère ?
Que vous pénétrez peu dans mon intention,
Lui répondit alors le prudent Vigneron ;
Vous croyez que ces coups partent de ma colère !
Ah ! connaissez mieux mon dessein :
Dans le mal que j'ai pu faire,
Votre intérêt a seul conduit ma main.
Si je ne coupais point tout ce bois inutile,
Vous finiriez par devenir stérile :
Au lieu qu'en vous faisant répandre quelques pleurs,
Je vous rends beaucoup plus fertile,
Et de *Bacchus* sur vous j'attire les faveurs.

C'est à vous, jeunes gens, que ma fable s'adresse.
Connaissez à ces traits l'amour et la sagesse
De ceux qui veillent sur vos mœurs.

S'ils

S'ils vous font quelquefois éprouver leurs rigueurs ;
Ce n'est pas que pour vous ils manquent de tendresse ;
Ils cherchent seulement à vous rendre meilleurs.

REYRE.

EXPLICATION.

Vous vous plaignez aussi, jeunes enfans, quand on retranche une partie de vos plaisirs, quand sur-tout on étouffe vos vices naissans. J'aime tant à manger ! dit le gourmand ; je suis si heureux quand je ne fais rien ! dit le paresseux. Pourquoi papa, pourquoi maman ne nous laissent-ils pas agir à notre fantaisie ? Ils nous aiment, et cependant ils nous ôtent une partie de ce qui fait notre bonheur. — Oui, sans doute, petits insensés, on va vous laisser faire, vous allez vous rendre heureux à votre mode... Eh bien ! soit ; voyons un peu où les beaux défauts qui vous plaisent tant pourraient vous conduire. Allons, monsieur le gourmand, mangez bien, mangez encore. Votre panse est-elle parfaitement remplie ? Vous avez, dites-vous, mangé le potage, le bouilli, des légumes, du poulet, de tout enfin ; c'est très-bien, mon ami. Tâtez-vous cependant ; je crois que vous mangeriez bien encore ce fruit, cette crême, ce biscuit. — Vous avez donc tout avalé, tout englouti ? Vous voilà bien heureux à présent. — Hélas ! monsieur, dites-vous, j'ai mal à l'estomac, j'ai la tête

pesante, je suis fort mal à mon aise. — Je le crois, mon ami; vous allez avoir une indigestion horrible: vous aurez la fièvre, vous souffrirez beaucoup, et peut-être même en mourrez-vous. Ce ne serait pas la première fois qu'on aurait vu crever un glouton trop rempli. Mais mettons les choses au mieux; vous en serez quitte pou vomir, pour aller à la selle, et pour avoir la fièvre. Le beau plaisir, en vérité! Demain vous serez très-faible, et si vous menez long-temps une vie aussi déréglée, vous détruirez entièrement votre santé; ce n'est pas tout, vous contracterez le plus odieux des vices, vous ne rêverez plus qu'aux désirs de votre ventre, vous mangerez votre fortune entière, si vous en avez une, et vous finirez par être l'homme le plus malheureux et le plus méprisé. — Eh bien, pensez-vous que vos parens ou vos instituteurs ont tort de retrancher vos vices? Et vous, monsieur le paresseux, si on vous laissait jouir de la suprême félicité des fainéans, vous auriez appris de belles choses quand vous seriez sorti de l'enfance? Laissez donc, mes amis, laissez donc faire vos guides, et ne vous plaignez plus. Quand ils vous affligent, c'est que vous n'êtes pas raisonnables, mais leur sévérité ne vient point de la haine, elle vient, au contraire, de leur tendresse pour vous: ils vous contraignent à travailler pour votre bonheur à venir.

FABLE IV.

Les Mites.

Sur un fromage de Hollande
Des Mites voyageaient, trottaient, s'émancipaient.
Autour d'une table assez grande,
À *Pomone*, à *Bacchus* des gens sacrifiaient,
Non, sans bruit : de Bacchus le culte ainsi l'ordonne.
Mites de disputer : l'une disait il tonne ;
Non, disait l'autre, c'est le vent.
Le fromage entamé, la gente Mite s'étonne
Que le globe ait changé de face en un instant.
Maint rocher écrase en tombant
Maint philosophe qui raisonne
Sur ce fatal événement,
Ou maint esprit fort qui prétend
Que ce bruit ne tuera personne.
Un jour se passe ; un jour, c'était comme cent ans.
Dames Mites disaient à leurs petits enfans :
Il fut un temps que la terre était ronde,
Mais je ne sais par quel destin
De forme un jour elle changea soudain :
Plus d'un peuple y périt. Hors des bornes du monde,
Un être tout-puissant dispose de nos jours.
Les enfans prenaient ce discours
Pour un conte de vieille, enfanté par la crainte.
Le fromage reçoit une nouvelle atteinte.
Autre brèche fatale à nombre d'habitans.

Ceux-ci morts, la race suivante
Traitant de radoteurs ses pères, ses savans,
De ces tristes événemens
Trouva l'histoire extravagante.
Il se pouvait que le hasard,
Que le temps eût du globe altéré la figure;
Mais vouloir qu'à cette aventure,
Je ne sais quel pouvoir eût eu la moindre part,
C'était sottise toute pure.
Du fromage il restait à peine un demi-quart.
L'insecte né ce soir, n'en croit pas davantage
À ce pouvoir suprême, à cet être inconnu
Par ses aïeux tant rebattu;
Sur le dernier morceau, pour terminer l'histoire,
Ce dernier mourut sans y croire.

Incrédules mortels, ceci s'adresse à vous.
Race ingrate, parlez: sera-ce quand la foudre
Aura réduit ce globe en poudre,
Que d'un être vengeur vous craindrez le courroux?

AUBERT.

EXPLICATION.

On a voulu peindre dans cette fable, les hommes qui ont le malheur de ne pas croire en un DIEU, principe et fin de tout ce qui existe. Il faut être bien aveugle, ou bien insensible, pour se refuser à cette vérité qui se fait entendre de tous côtés. *Les cieux annoncent la gloire de Dieu*, dit le prophète *David*; tout l'univers atteste son

existence : car enfin comment l'univers, si magnifique et si bien ordonné, pourrait-il exister, si un être infiniment puissant ne l'avait créé et ne le maintenait dans l'ordre où il est disposé? La création seule suffit pour faire connaître l'existence du Créateur ; c'est ce dont on ne peut douter, qu'en rejetant la raison que ce Dieu même nous a donnée.

Les *Mites* sont des animalcules plus ou moins petits, mais presque tous imperceptibles. Ceux qui habitaient et vivaient dans le fromage du fabuliste n'étaient nullement apperçus. " Dieu, dit un écrivain, fait vivre la nature entière sous mille et mille formes différentes, et sa puissance s'étend depuis l'univers, qui n'a point de bornes pour nous, jusqu'à l'être imperceptible qui nage dans une goutte d'eau comme dans un océan. Tout est plein d'êtres vivans ; nous les respirons avec l'air ; ils entrent dans tous nos alimens ; ils vivent et se multiplient dans toutes les parties de notre corps ; ceux que l'on trouve, soit dans les chairs malsaines et fétides, soit dans les liqueurs corrompues, sont plus gros et moins agiles que ceux que l'on trouve dans les chairs vives et dans les liqueurs légères et spiritueuses. On en trouve une grande quantité et des plus petits dans l'eau même, quoiqu'elle soit le fluide le plus simple, et par conséquent le moins propre

à les nourrir. Comme j'examinais au microscope, dit un auteur anonyme, quelques petits grains de sable que j'avais passés au tamis, je découvris un animal qui avait un grand nombre de pieds, le dos blanc et couvert d'écailles, mais extrêmement petit; car, quoique le microscope grossit chaque grain de sable comme une noix ordinaire, cependant cet animal ne paraissait pas plus gros que l'est un grain de sable, vu sans le secours du microscope. Un autre observateur a trouvé dans une goutte d'eau de pluie corrompue, quatre sortes d'animalcules.... Les eaux stagnantes et bourbeuses, dont les unes sont rouges, les autres vertes, reçoivent cette couleur des animalcules dont leur surface est chargée; mais dans celles qui sont vertes, il y a, entre les animalcules, beaucoup de mousse et de petites plantes. La plupart de ces insectes sont nés d'insectes volans qui ont déposé leurs œufs dans l'eau; ils vont habiter l'air à leur tour. *Leuwenock* (célèbre physicien) a calculé que mille millions des animalcules qu'on découvre dans l'eau commune, ne sont pas si gros, pris ensemble, qu'un grain de sable ordinaire. Tous ces êtres, quelque petits qu'ils soient, n'en sont pas moins pourvus de tous les organes et des sens qui leur sont nécessaires. Méditons sur ce sujet, et osons dire avec quelques malheureux,

à qui sans doute il manque un esprit pour réfléchir et un cœur pour sentir; osons dire qu'*il n'y a point de Dieu?* (BUFFON DE LA JEUNESSE, par *Pierre Blanchard*, tome IV.)

FABLE V.

Le Rossignol et le Musicien.

L'ENVIE est un défaut que je ne puis comprendre:
Car enfin raisonnons; dites-moi, s'il vous plaît,
Au déplaisir d'autrui quel plaisir peut-on prendre?
En suis-je moins heureux lorsque mon voisin l'est?
J'avois pensé qu'une telle folie
N'appartenait qu'à l'humaine raison;
Mais ce qu'a publié la moderne Italie,
D'un rossignol envieux... Pourquoi non?
Le coursier dans la lice au coursier porte envie;
Et, malgré son instinct si doux,
Le chien, du maître qu'il caresse
Dispute à ses pareils ses soins et sa tendresse.
Ces faits sont avérés, vous les connoissez tous.
Faut-il donc s'étonner qu'un oiseau soit jaloux?

Celui dont je décris la touchante aventure,
Ouit un jour sur la verdure
Des sons touchans, des sons nouveaux,
Tels qu'alentour de ce feuillage,
Jamais échos du voisinage
N'avaient redit des chants si beaux:

Ces chants partaient du luth, dont la corde mobile
S'ébranlant sous un doigt habile,
Variait de mille façons
Et les mouvemens et les sons.
L'oiseau surpris d'abord admire,
Innocemment il se laisse séduire;
Bientôt après il se laisse attrister:
Son plaisir l'importune, il veut y résister:
Que faire? surpasser un rival qui veut plaire,
Est, suivant l'ordre accoutumé,
Le plaisir le plus sage et le plus nécessaire;
C'est celui que choisit l'amphion emplumé.
A ses accens il se confie;
Il développe dans les airs
Cette voix, dont la mélodie
Rend le printemps à l'univers.
Alors commence une savante lutte
Entre le fils d'Euterpe et l'Apollon des bois;
Ce que l'un entreprend, celui-ci l'exécute.
Le rossignol émule et disciple à-la-fois,
Accorde son gosier au mouvement des doigts.
Cependant tout son corps frémit d'impatience:
Il descend, il s'éloigne, il revient, il s'avance;
L'ardeur enfin lui faisant tout oser,
Sur le luth même il vient se reposer.
Là, de nouveau le chantre ailé s'agite,
Flûte ses sons, les précipite,
Et d'un souffle bien ménagé
Fait gasouiller son doux ramage.
Bref, de l'homme et l'oiseau le combat engagé,
Tient en suspens tout le bocage.

Dans ce défi trop inégal,
L'oiseau lassé bientôt succombe;
Sa gorge s'enfle, il bat de l'aile, il tombe,
Et meurt aux pieds de son rival.
Le vainqueur attendri pleure sur sa victoire;
Honteux de son succès, affligé de sa gloire,
Il tient dans ses tremblantes mains
Ces restes déjà froids et par la mort éteints.
Au fond du luth il les enterre;
Il enfouit l'instrument dans la terre;
Et pour servir de leçon aux humains,
Il grave ces mots sur la pierre:
Qui que tu sois, qui viens sous ces berceaux,
Garde ton cœur des tourmens de l'envie:
Hélas! ils ont coûté la vie
Au plus aimable des oiseaux.

CHABANON.

EXPLICATION.

Voyons d'abord la morale : l'envie nous est toujours funeste ; et quand nous voulons nous égaler à ceux qui ont plus de force que nous, il est indubitable que nous allons succomber. Passons maintenant au héros de cette fable, ou plutôt de ce récit., car on donne pour vrai le fait qui y est raconté.

" Les rossignols sont extrêmement susceptibles d'émulation. Le chant des autres oiseaux, le son des instrumens, les accens d'une voix

douce et sonore, les excitent beaucoup; ils accourent, ils approchent, attirés par les beaux sons: mais les *duo* semblent encore les attirer plus puissamment; ce qui prouve qu'ils ne sont pas insensibles aux effets de l'harmonie. Ce ne sont point des auditeurs muets: ils se mettent à l'unisson, ils font tous leurs efforts pour éclipser leurs rivaux, pour couvrir toutes les autres voix et même tous les autres bruits. On prétend qu'on en a vu tomber morts aux pieds de la personne qui chantait; on en a vu un autre qui s'agitait, gonflait sa gorge et faisait entendre un gazouillement de colère, toutes les fois qu'un serin qui était près de lui se disposait à chanter; et il était venu à bout, par ses menaces, de lui imposer silence: tant il est vrai que la supériorité n'est pas toujours exempte de jalousie! Serait-ce par une suite de cette passion de primer, que ces oiseaux sont si attentifs à prendre leurs avantages, et qu'ils se plaisent à chanter dans un lieu résonnant, ou bien à portée d'un écho? Ne serait-ce pas par le même sentiment qu'ils s'isoleraient des autres rossignols?" (*Buffon de la Jeunesse*, *tom. III.*)

L'*Amphion emplumé*, c'est comme si l'on disait l'*Oiseau chanteur*. Amphion, suivant la fable, fils de Jupiter et d'Antiope, inventa la musique. Il touchait si habilement de la lyre,

que les êtres mêmes insensibles venaient se ranger autour de lui pour jouir de son talent divin. Il bâtit, ajoutent les poètes, les murs de Thèbes, au son de cette lyre. Ces mensonges agréables de la poésie signifient que le talent a l'art de soumettre jusqu'aux hommes les plus grossiers.

Le *fils d'Euterpe*, c'est-à-dire le *joueur de luth*. *Euterpe* est une des neuf muses ; elle présidait à la musique.

Apollon était le dieu des poètes, et chantait en s'accompagnant de la lyre avec le talent même d'un Dieu.

FABLE VI.

Le Père instruisant ses deux Fils.

Sur le soir d'un jour de férie,
Après le règne du printemps,
Un père dans une prairie
Se promenait de compagnie
Avec ses deux jeunes enfans.
Ils avaient tous les deux les plus rares talens,
Mais d'ailleurs leur conduite était toute contraire.
L'un était appliqué, docile, studieux ;
Et l'autre (aux écoliers chose assez ordinaire)
Aux muses préférait les jeux :
C'était un indolent, un parfait paresseux.

Le père avait bien su saisir son caractère;
Mais ce n'était pas tout, il voulait le changer,
Et lui faire abhorrer sa funeste paresse.
Comme de ce dessein il s'occupait sans cesse,
Dans la prairie il vit par hasard voltiger
Deux insectes ailés d'espèce différente;
C'était le papillon léger
Avec l'abeille diligente.
Jamais plus belle occasion
De faire à ses enfans une sage leçon.
Aussi le père en fit usage;
Et mettant sous leurs yeux ces insectes volans:
Dans ces animaux, mes enfans,
J'appefçois, leur dit-il, votre fidèle image.
Vous qui pour le travail êtes rempli d'ardeur,
Vous ressemblez à cette abeille sage
Qui compose avec soin son exquise liqueur;
Pour fruit de vos travaux vous aurez en partage
L'estime des humains, la science et l'honneur.
Mais vous, mon fils, qui pour l'étude
Montrez une si grande horreur,
Je vois avec inquiétude
Que vous êtes, hélas! semblable au papillon.
Guidé par son libertinage,
Il voltige sur le gazon;
Mais de tout ce vain badinage
Il ne tire aucun avantage;
Et sans avoir rien fait il arrive à la mort.
Vous imitez son goût volage:
N'éprouverez-vous pas, mon fils, son triste sort?
A tout jeune écolier je tiens même langage.

REYRE.

EXPLICATION.

C'est la paresse qu'il faut sur-tout combattre; voilà pourquoi nous revenons si souvent sur le même sujet. Le paresseux n'est utile à personne, pas même à lui; quand il meurt, c'est à-peu-près comme s'il n'avait pas vécu; heureux même quand son existence n'a pas été funeste à quelqu'un.

Les *abeilles* vivent en société très-nombreuse: une ruche en contient jusqu'à 18 mille. Mais pour qu'une colonie soit complète, il faut qu'elle soit composée d'une *abeille femelle*, qu'on nomme vulgairement *la reine*; de cinq à six cents *mâles*, et le reste d'*abeilles ouvrières* ou *mulets*. L'*abeille femelle* est toujours seule dans une ruche; s'il y en avait deux, il y aurait aussitôt division parmi le peuple, et une guerre civile qui se terminerait par la fuite ou la mort d'une des deux *reines*. Cette mère unique est beaucoup plus grosse que les ouvrières. Sa fécondité est extrême; elle entretient seule la population de la ruche, qui s'accroît ainsi au point qu'il en sort tous les ans de nombreux essaims, qui vont, sous la conduite d'une autre reine, fonder de nouvelles colonies. La présence de cette mère suffit pour activer ou suspendre les travaux. Ses enfans et ses sujets, toujours empressés autour

d'elle, ne l'abandonnent jamais et la suivent en foule dès qu'il lui plaît d'abandonner la ruche. Les *abeilles mâles* sont aussi plus grosses que les ouvrières. Elles ne font aucune cire, aucun miel; aussi les ouvrières ne leur permettent de vivre sans travailler, que pour repeupler la ruche. Dès que la ponte est faite, ces mêmes ouvrières, qui les avaient nourris avec soin jusqu'au printemps, massacrent ces fainéans et jettent leurs cadavres hors de la ruche. Les *abeilles ouvrières* sont les seules qui fassent la cire et le miel; vous les voyez sans cesse pendant les beaux jours voltiger de fleurs en fleurs. On les nomme *mulets*, parce qu'elles n'ont aucun sexe, c'est-à-dire qu'elles ne sont ni mâles ni femelles. Tous leurs travaux tendent à conserver les petits que la femelle leur a donnés. Ils consistent à construire les cellules où cette femelle doit déposer ses œufs, et à les remplir d'une nourriture convenable à la *larve* ou *ver* qui doit éclore. Elles recueillent d'abord sur les plantes résineuses et gommeuses, dans les jeunes bourgeons du saule, du peuplier, etc., une espèce de *gluten* connu sous le nom de *propolis*; cette matière est odorante et ferme. Elles en enduisent l'intérieur de la ruche, et s'en servent pour boucher avec soin toutes les fentes. Après ce premier travail, elles commencent à construire leurs rayons. Elles se

roulent dans les fleurs, se couvrent de la poussière des étamines, se frottent avec leurs pattes, la mettent en boule, la rassemblent dans les cavités formées à leurs pattes de derrière, et l'apportent à la ruche. D'autres abeilles reçoivent cette substance, l'avalent, l'élaborent, la dégorgent, et en forment la cire qui sert à construire des *alvéoles* ou petits trous à six pans. Quand ces alvéoles sont construits, il faut les remplir de miel. C'est dans les fleurs que les abeilles le pompent; elles le dégorgent ensuite dans les cellules; une pellicule de cire le recouvre. Ce miel est destiné à la nourriture de l'hiver, quand il n'y en aura plus dans les champs. Les cellules sont destinées à différens usages; les unes sont vides, les autres contiennent la cire brute, qui, dans les momens d'une récolte abondante, a été mise en dépôt et recouvert d'un peu de miel; la plupart sont occupées par les œufs. La réunion des alvéoles compose les *gâteaux* ou *rayons*. Tels sont la société et les travaux des Abeilles.

Nous parlerons ailleurs amplement des papillons et de leurs diverses transformations.

FABLE VII.

L'Enfant bien corrigé.

Le pauvre Nicolas, tout courbé sous le poids
D'un énorme fagot, s'en revenait du bois,
Un soir, beaucoup plus tard qu'il n'avait de coutume.
En marchant il disait, d'un ton plein d'amertume :
La bonne Marguerite est bien triste à présent ;
Elle s'inquiète, elle pleure ;
Chaque moment
Lui paraît long, long comme une heure.
Antoine est triste aussi : c'est un si bon enfant !
C'est tout le portrait de sa mère.
Si les dieux nous aident, j'espère
Qu'il sera tendre et bienfaisant :
Cet espoir est bien doux. Mais voici que j'approche,
Ils seront consolés, quand ils me reverront ;
Comme ils seront joyeux ! comme ils m'embrasseront !
S'ils me faisaient quelque reproche,
Je leur dirais pourquoi j'ai tardé si long-temps ;
Au lieu de m'en vouloir, ils seront bien contens.
Tout en raisonnant de la sorte,
Nicolas arrive à sa porte ;
Il entre : il voit sa femme assise auprès du lit ;
Sur la traverse de sa chaise
Sa tête est renversée ; elle pleure et gémit ;
Son fils est à genoux ; il tient, il presse, il baise
Sa main qu'elle paraît vouloir lui retirer.

Cessez, dit Nicolas, cessez de soupirer ;
Me voilà bien portant.... Est-ce ainsi qu'on m'embrasse ?
Vous ne me dites rien ? Mon fils, tu ne viens pas
Te jeter dans mes bras ?
Une caresse me délasse ;
Tu le sais bien ; viens donc ! Ils veulent me punir.
Ne boudez plus ; tenez, mettez-vous à ma place ;
Voyez si je devais plus tôt m'en revenir :
J'avais fait mon fagot ; je sortais du bocage ;
Il n'était pas encore absolument bien tard,
Quand j'y vois arriver un malheureux vieillard ;
Il est, je crois, de ce village
Que par notre fenêtre on apperçoit là-bas ;
Il se traînait à peine. A voir votre démarche,
Lui dis-je, patriarche,
Vous semblez déjà las.
Il me répond par un hélas
Qui me fait grand pitié. Vîte, je prends ma hache,
Je lui coupe un fagot ; je ne le fais pas gros,
Il ne l'eût pas porté ; de deux harts je l'attache,
Et le mets sur son dos.
Il me remercie et me quitte.
Je veux doubler le pas pour arriver plus vîte :
La neige tient à mes sabots,
Et m'empêche.... Mais quoi ! ma chère Marguerite,
Encore des soupirs ! encore des sanglots !
Tu ne pardonnes point ? Tu ne m'aimes donc guère ?
Je ne l'aurais pas cru. Marguerite, à ces mots,
Le prenant par la main, lui dit, malheureux père,
Pourrais-tu désirer d'être aimé de la mère
Du fils le plus méchant ?

Antoine méchant! lui! non, non; son caractère
Est bon; je le connais; il est encore enfant,
Il aime à folâtrer, c'est le droit de son âge:
    Mais laisse faire, en grandissant
        Il sera bon et sage. —
Dis plutôt cruel. — Non, je le promets pour lui.
Antoine, tu devrais le promettre toi-même,
Et tâcher d'appaiser une mère qui t'aime.
Mais approche, dis-moi: qu'as-tu fait aujourd'hui
Pour la fâcher? réponds, puisque je le demande....
Vous vous cachez, mon fils; la faute est donc bien
        grande?
— Très-grande, cher époux: mais il en est honteux;
C'est bon signe. — Dis-moi ce que c'est. — Tu le veux;
    Tu seras fâché de l'entendre:
Mais enfin tu le veux, tu le sauras. Ce soir,
    Comme il m'ennuyait de t'attendre,
J'ouvrais de temps en temps la porte, et j'allais voir
    Si tu venais. Une fauvette
    Entre avec moi dans la maison,
    Puis se blottit sur la couchette.
    Elle grelottait: la saison
    Est pour cela bien assez dure.
    Je la réchauffais dans mon sein,
    De mon haleine et sous ma main.
Lorsque je vois entrer la fille de couture,
La petite Babet: la pauvre créature,
    En tombant sur des échalas,
Dans sa vigne, ici près, s'est déchiré le bras;
    Elle pleurait, et sa blessure
    Saignait beaucoup; ce n'est pas moi
    Qu'elle demandait; c'était toi.

Voyant que tu tardais, et qu'elle était pressée,
Comme j'ai pu, je l'ai pansée.
Pour la panser, j'ai pris
Le baume du pot gris:
Est-ce bien celui-là? me serais-je trompée? —
C'est bon: après?... — Tandis que j'étais occupée
A tout cela, ton fils, à qui j'avais donné
La fauvette à tenir, dans un coin s'est tourné,
Et puis... — Achève donc. — Et puis il l'a plumée. —
Quoi, plumée? — Oui, par-tout le corps,
Hors les ailes pourtant. La porte était fermée:
Il a bien su l'ouvrir pour la mettre dehors.
Elle a volé, la malheureuse;
Elle volait en gémissant;
J'entendais sa voix douloureuse
Qui me saignait le cœur... Nous aurons un méchant.
Juge ce qu'il fera s'il devient jamais grand.
Voilà, mon bon ami, ce qui me désespère:
Aurais-tu fait cela quand tu n'étais qu'enfant?
Moi qui disais à tout instant:
Mon cher Antoine aura la bonté de son père;
Aussi je l'aimais trop: que Dieu m'en punit bien! —
Va, va, console-toi, ma chère,
Sèche tes pleurs et ne crains rien:
Il est là-haut une justice
Aux bons parens toujours propice.
S'il doit être un méchant, les Dieux nous l'ôteront;
Non, jamais ils ne permettront....
Approche-toi, mon fils; viens, viens, que je t'embrasse:
Que je t'embrasse, hélas! pour la dernière fois!
Mets ta main sur mon cœur; tiens, c'était là ta place.

Car je t'aimais, Antoine, et c'était mon bonheur.
Je ne t'aimerai plus... Oh, si fait, j'ai beau dire,
Je t'aimerai toujours : ce sera ma douleur.
Ciel ! j'aimerais donc un !... J'ai peur de te maudire,
Il faut les ramasser les plumes de l'oiseau,
Et les pendre à ce soliveau.
Ramasse-les, ma femme ;
Quand nous l'aimerons trop, nous les regarderons ;
En les regardant, nous dirons :
Il ne faut point aimer une aussi méchante ame.
Ce pauvre oiseau, mon fils... (Reste sur mes genoux)
Ce pauvre oiseau ! crois-tu que la seule froidure
L'ait amené chez nous ?
Non, c'est l'Auteur de la nature
Qui le mettait entre nos mains ;
C'était nous ordonner de lui sauver la vie :
Il prend soin des oiseaux tout comme des humains ;
Et vous l'avez plumé ! S'il me prenait envie
De vous envoyer au passer la nuit au froid,
Vous m'en avez donné le droit ;
Vous n'auriez point à vous en plaindre :
Mais je serais méchant, je vous ressemblerais,
Et plus que vous j'en souffrirais....
Ne tremble point, mon fils, va, tu n'as rien à craindre,
Car je sens que je t'aime et t'aimerai toujours.
J'espérais que dans la vieillesse,
De ta mère et de moi tu serais le secours ;
Et tu vas abréger nos jours
Par les chagrins et la tristesse. —
Ah ! maman, ah ! papa, baisez-moi de bon cœur :
Non, vous ne mourrez pas de chagrin, de douleur :

Tout le bien que je pourrai faire,
Je vous promets, je le ferai :
Je serai bon enfant, je vous ressemblerai.
Aisément un père, une mère
Se laissent attendrir. Antoine eut son pardon.
Il tint sa promesse, il fut bon.
Il fut si vertueux, si sage,
Qu'on le montrait, dans le canton,
À tous les enfans de son âge.
Un jour qu'il regardait tristement au plancher,
La mère, qui le vit, alla prendre une échelle :
Monte, mon fils, monte, dit-elle,
Et va promptement détacher
Les plumes de l'oiseau : c'est là ce qui t'afflige;
Jette-les au feu, ne crains rien,
Ton père le veut bien.
Tu le veux, n'est-ce pas? — Oui. — Jette-les, te dis-je,
Et qu'il ne reste aucun vestige... —
Non, maman, je les garderai;
À mes enfans, si Dieu m'en donne,
En pleurant je les montrerai,
En même temps je leur dirai :
Un jour je fus méchant, et maman fut trop bonne.

Le Monnier.

EXPLICATION.

Si nous ne considérions cette fable que sous le rapport littéraire, nous dirions sans balancer qu'elle est complètement mauvaise, que la narration est diffuse, pleine de choses inutiles, et

que les vers sont sans poésie et sans élégance; mais il ne faut pas perdre la leçon qu'elle présente. Les enfans qui s'accoutument à tourmenter les animaux, s'accoutument à la méchanceté; ils deviennent insensiblement cruels, et finissent par faire aux hommes tout le mal qu'ils ont commencé par faire aux animaux. Nicolas et Marguerite avaient donc bien raison de s'alarmer contre le caractère naissant de leur fils. Les Athéniens pensèrent de même autrefois au sujet d'un jeune enfant qui, par un jeu barbare, prit plaisir à faire souffrir et à étouffer un pauvre oiseau: voyant avec horreur ce petit monstre, qui devait sans doute devenir un scélérat, ils le traduisirent devant un tribunal. Les juges ayant examiné les circonstances de l'action, y virent le germe des crimes les plus terribles, et condamnèrent à périr un petit misérable qui aurait un jour épouvanté la société.

FABLE VIII.

Le Château de Cartes.

Un bon mari, sa femme et deux jolis enfans,
Coulaient en paix leurs jours dans le simple ermitage
Où paisibles comme eux vécurent leurs parens.
Ces époux partageant les doux soins du ménage,
Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons;
Et le soir, dans l'été, soupant sous le feuillage,
Dans l'hiver devant leurs tisons,
Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,
Leur parlaient du bonheur qu'ils procurent toujours.
Le père par un conte égayait ses discours,
La mère par une caresse.
L'aîné de ces enfans, né grave, studieux,
Lisait et méditait sans cesse;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
Assis près d'une table où s'appuyait la mère,
L'aîné lisait *Rollin*; le cadet, peu soigneux
D'apprendre les hauts faits des Romains et des Parthes,
Employait tout son art, toutes ses facultés,
À joindre, à soutenir par les quatre côtés
Un fragile château de cartes.
Il n'en respirait pas d'attention, de peur.
Tout-à-coup voici le lecteur

Qui s'interrompt : Papa, dit-il, daigne m'instruire
Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérans,
Et d'autres fondateurs d'empires ?
Ces deux noms sont-ils différens ?
Le père méditait une réponse sage,
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
A placer son second étage,
S'écrie : Il est fini ! Son frère, murmurant,
Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage;
Et voilà le cadet pleurant.
Mon fils, répond alors le père,
Le fondateur, c'est votre frère,
Et vous êtes le conquérant.

FLORIAN.

EXPLICATION.

Cette fable, mes enfans, est d'une morale qui ne convient guères à votre âge : elle est faite pour instruire les rois et les guerriers ; mais elle contient un tableau si charmant d'une bonne famille, que je n'ai pu résister au plaisir de vous la faire connaître. D'ailleurs, il est toujours bon d'apprendre en passant la différence qu'il y a d'un *fondateur d'empire* à un *conquérant*. Le premier est celui qui réunit un peuple, lui donne des loix et veille à sa conservation ; le *conquérant*, au contraire, est un guerrier qui par la force de ses armes entre dans un pays, en re-

verse

verse les villes, et en soumet le peuple. Ainsi vous voyez que le premier mérite autant les bénédictions des hommes, que le second leurs malédictions.

Rollin, que lisait l'aîné des enfans, est auteur d'une *Histoire Romaine* estimée, et d'une *Histoire Ancienne* qui vaut mieux encore. Les *Parthes*, nommés en passant, étaient un peuple de l'Asie, dont l'empire fut détruit l'an 226 avant notre ère, c'est-à-dire il y a plus de deux mille ans.

FABLE IX.

Les Huîtres.

DEUX voyageurs firent naufrage,
Et sur les débris du vaisseau
Ils abordent tous deux dans une île sauvage,
Où les suit un danger nouveau:
L'affreuse faim. Nos gens cherchent par-tout à vivre;
Mais ils ont beau courir, nuls fruits, nuls animaux;
Sable altéré comme eux. Les voilà près de suivre
Leurs compagnons engloutis dans les eaux.
Après deux ou trois jours, sur la rive ils découvrent
Grand nombre d'huîtres prenant l'air.
Voilà des coquilles qui s'ouvrent,
Dit l'un: nous serions bien obligés à la mer,

Si c'était quelque proie. Il prend le coquillage,
Et l'ouvrant tout-à-fait, voit les mets odieux,
Effrayant le goût par les yeux.
Il vaut autant mourir, s'écria le moins sage,
Que de manger cela; disant, pour sa raison,
Que faim n'est pire que poison.
Le cœur lui soulevait contre l'affreuse proie.
Il languit et mourut de faim.
L'autre à l'extrémité l'emploie,
L'avale en grimaçant. Oh! oh! dit-il soudain,
Ce mets est exquis; c'est dommage
Que les humains encor n'en sachent pas l'usage.
Quel goût! quelle fraîcheur! Il avalait toujours.
Grande exclamation à chaque huître avalée:
Vive, dit-il, cette eau salée!
Quel délice! à ce prix je passe ici mes jours.
C'est assez, lui criait tempérance importune.
Il est sourd à ses cris: encor une, encor une,
Et d'une en une, il arriva
Que l'imprudent glouton creva.

Voilà l'humaine extravagance.
Nous nous perdons par les excès.
Contre plaisir et répugnance
Raison perd toujours son procès.

LA MOTTE.

EXPLICATION.

L'huître semble être un des animaux les moins bien partagés des dons de la nature. Au premier abord, en ouvrant sa coquille, on a quelque

peine à la croire un être jouissant de la vie. Sans armes, sans défense, sans mouvement progressif, sans industrie, elle est réduite à végéter dans une prison perpétuelle, qu'elle entr'ouvre tous les jours et régulièrement, pour jouir d'un élément nécessaire à sa conservation. À peine peut-on distinguer, dans sa masse informe et grossière, la figure animale et les ressorts de son organisation; un ligament placé au sommet de la coquille, lui sert de bras pour l'ouvrir et la fermer. On présume que ce coquillage est hermaphrodite, c'est-à-dire mâle et femelle en même temps. Le frai ou les œufs que l'huître jette au milieu du printemps, s'attache aux rochers et autres matières dispersées dans le fond de la mer, et au bout de vingt-quatre heures le nouveau petit est pourvu d'écailles. Le lieu où il est tombé est celui où il passe sa vie, jusqu'à ce que les pêcheurs l'en arrachent, pour le faire servir plus à notre gourmandise qu'à notre nourriture.

C'est dans les écailles de certaines huîtres que l'on trouve les perles dont les dames se font de jolis colliers. Ces perles ne sont autre chose que la matière intérieure de l'écaille que quelque accident, comme une piqûre d'insecte, a fait agglomérer en forme de pois, au lieu de la laisser s'entendre par couches. Les huîtres qui donnent

les plus belles perles se pêchent dans les mers orientales, dans l'île de Tabasco, dans le golfe Persique, et sur les côtes de l'Arabie. D'habiles plongeurs, accoutumés à retenir leur respiration un quart d'heure, et même une demi-heure, sont descendus dans des corbeilles à plus de soixante pieds de profondeur. Munis d'un instrument de fer, ils détachent les huîtres collées aux rochers. Leurs corbeilles pleines d'huîtres, ils tirent une corde qui avertit ceux qui sont dans la chaloupe de les enlever. Ils prétendent que le jour est aussi grand dans le fond des eaux que sur la terre. Ce qu'ils craignent le plus est la rencontre de quelque poisson vorace.

FABLE X.

L'Ambitieux corrigé.

Deux hommes dans un temple invoquèrent les dieux.
Chacun leur adressant en ces mots sa prière :
Jupiter, disait l'un, que je serais heureux
Si je pouvais tout ce que je peux faire,
Tel que le roi, le potentat !
Et l'autre souhaitait, dans son modeste état,
Comme une faveur singulière,
Que jamais son ardent vouloir
Ne pût exercer son pouvoir.

Jupiter les exauce au gré de leur envie.
Le premier devint un grand roi,
De qui la volonté fit la suprême loi;
Le second fut amant de la philosophie.
Pendant un temps, le chef des nations,
Satisfaisant ses passions,
Était heureux; mais bientôt il s'ennuie.
Son cœur formant mille insensés désirs,
Fatigué de tous les plaisirs,
Allait mettre un terme à sa vie,
Quand près d'une chaumière il entendit la voix
De l'homme qu'il vit autrefois
Dans le temple. Il chantait, il exaltait les charmes
D'un sort borné, mais sans alarmes,
Et rendait grace au ciel d'avoir comblé ses vœux.
En réglant mes désirs, je ne puis qu'être heureux,
Se disait-il. Combien je plains ce prince avide,
Qui désire sans frein, de lui-même homicide!
Il possède et ne jouit pas.
Pour le malheureux roi, ciel! quel trait de lumière!
Il s'élance dans la chaumière,
Serre le sage dans ses bras.
— J'ai cru qu'il n'était pas de bonheur sur la terre;
Mais je vois qu'il dépend d'un être vertueux.
Dieux, je rétracte ici mes vœux et ma prière,
Et consacre ma vie entière
À régler mes désirs, pour devenir heureux.

Madame JOLIVEAU.

EXPLICATION.

Cette fable, mes enfans, semble convenir à un âge plus avancé que le vôtre ; cependant vous y pouvez puiser une excellente leçon. À la vérité, vous ne désirez point d'être rois ; les grands emplois ne sont point les objets de votre ambition naissante ; mais vous n'en êtes pas pour cela plus sages dans vos désirs ; vous vous imaginez que ce que vous n'avez pas vous rendrait bien plus heureux que vous ne l'êtes. Désirs inutiles, mes enfans ; on peut se rendre heureux dans toutes les situations de la vie ; il suffit de se contenter de ce que l'on possède, et d'être vertueux.

Jupiter, que nos deux personnages invoquent, était, suivant la religion des Grecs et des Romains, le premier des Dieux et le souverain de toute la nature ; c'était de lui que dépendait le sort des hommes ; c'était donc à lui que l'on adressait les vœux les plus importans de la vie.

FABLE XI.

Le Boiteux, le Bossu et l'Aveugle.

Me voilà vraiment bien loti,
Avec ma jambe en raccourci,
Clopin par-là, clopin par-ci,
Disait certain boiteux ; oh ça, dame nature,
N'attendez pas un grand merci ;
Car je fais en ce monde-ci
Une pénitence assez dure.
Et ne suis-je pas, moi, bien joliment bâti?
Répondit un Bossu, passant par aventure :
Il faut, pour m'avoir fait ainsi,
Qu'on se soit trompé de mesure.
Un aveugle les entendant
Tout aussitôt se mit à dire :
Dussé-je aller toujours en clopinant,
Être bossu derrière et par devant,
Oh! si j'avais un pauvre œil seulement,
Que leurs propos me feraient rire!

Tel se plaint d'être mal, qui serait bien content
S'il songeait qu'on peut être pire.

VITALLIS.

EXPLICATION.

Nous nous plaignons toujours. Oh! combien je suis malheureux, dit celui qui ne voit pas

s'accomplir quelques-uns de ses souhaits ! Et moi ne suis-je pas bien à plaindre aussi ? s'écrie un autre ; j'ai perdu une partie de ma fortune. Eh bien, mes amis, n'y a-t-il donc pas d'autres infortunés que vous ? Tandis que vous regrettez quelques portions de vos richesses que la fortune vous enléve, il y a des milliers de malheureux qui manquent entièrement du nécessaire, qui n'ont pas même un morceau de pain, et qui ont encore la douleur de voir souffrir leurs familles ; il y a des hommes en ce moment qui expirent au milieu des horreurs d'un naufrage, au fond d'une prison, sur l'échafaud, et qui, peut-être, n'ont pas mérité ce sort affreux. Voilà des gens bien autrement à plaindre que vous ! Sachez donc modérer votre douleur ; adoucissez l'amertume de vos regrets, et rendez grace au ciel de ce que vos peines ne sont pas encore plus considérables.

FABLE XII.

L'Enfant gourmand.

MIMI ne prisait sous le ciel
(Tant il était gourmand) que les choses qu'on mange ;
Et son poupard, fût-il beau comme un ange,
L'ennuyait, s'il n'était ou de sucre ou de miel.
Comme les enfans de son âge,
On ne le voyait pas courir les hannetons,
Chercher des nids, chasser aux papillons,
Et le plus beau jardin n'était qu'un lieu sauvage
D'où l'ennui le chassait, sitôt que de ses dons
Pomone à ses regards n'offrait plus l'étalage ;
Quand je dis ses regards, on entend bien, je crois,
Que les yeux de l'enfant étaient au bout des doigts.
Un beau jour du printemps, sans savoir trop que faire,
Notre marmot dans le jardin,
Parmi les roses et le thym,
S'ennuyait, comme à l'ordinaire ;
Une abeille à sa vue alors
Vint s'offrir, et certaine histoire
Qu'on lui fit de la ruche et de tous ses trésors,
Se retraça dans sa mémoire.
Ah ! si l'abeille était en son pouvoir,
Pourrait-elle manquer de faire
Un plat de miel matin et soir ?
Et de se mettre aussitôt en devoir
De l'attraper. Mais il ne tarde guère
À reconnaître son erreur :

L'abeille de son dard, lui fit telle piqûre,
Qu'il se souvint long-temps de l'aventure;
Et chaque fois qu'avec humeur
Il demandait bonbons ou confiture,
Sa bonne lui disait: Monsieur,
Les abeilles en font. — Ces mots seuls, je vous jure,
En rappelant à l'enfant sa douleur,
Paralysaient sa gourmandise.
Il fut d'abord pour toute friandise,
Bien moins ardent par l'esprit de la peur:
Le temps et la raison finirent l'entreprise.

VITALLIS.

EXPLICATION.

Nous n'avons rien dit du *dard* de l'abeille à l'article, où nous avons parlé de cet utile insecte. Ce dard, qu'elle porte à l'extrémité inférieure, est lancé au moindre danger; c'est l'arme principale de la mouche. Non-seulement il pique, mais il empoisonne la blessure, et fait enfler les parties qui l'environnent. Cette piqûre cause de vives inflammations, et il est certain qu'un homme ou un animal qu'une certaine quantité d'abeilles attaquerait, périrait sous leurs coups redoublés. Parmi les moyens qu'on indique pour affaiblir la douleur de cette blessure, le meilleur est de l'élargir un peu, d'enlever l'aiguillon qui y reste presque toujours, et de la laver avec de l'eau, qui amortit la vigueur du

poison. Ce dard, si petit à la vue, n'est que l'enveloppe écailleuse de deux petits aiguillons, terminés en fer de flèche, et qui peuvent jouer séparément. C'est cette conformation qui est cause que l'abeille ne peut pas toujours le retirer de la blessure qu'elle fait; aussi sa vengeance a pour elle les suites les plus funestes; elle meurt quand elle perd son dard.

Pomone est la déesse des fruits et des jardins.

FABLE XIII.

Le Chien coupable.

Mon frère, sais-tu la nouvelle?
Moufflard, le bon Moufflard, de nos chiens le modèle,
Si redouté des loups, si soumis au berger,
Moufflard vient, dit-on, de manger
Le petit agneau noir, puis la brebis sa mère,
Et puis sur le berger s'est jeté furieux.
— Serait-il vrai? — Très-vrai, mon frère.
— À qui donc se fier, grands Dieux?
C'est ainsi que parlaient deux moutons sur la plaine,
Et la nouvelle était certaine.
Moufflard, sur le fait même pris,
N'attendait plus que le supplice;
Et le fermier voulait qu'une prompte justice
Effrayât les chiens du pays.

La procédure en un jour est finie.
Mille témoins pour un déposent l'attentat ;
Récolés, confrontés, aucun d'eux ne varie.
Moufflard est convaincu du triple assassinat ;
Moufflard recevra donc deux balles dans la tête,
Sur le lieu même du délit.
À son supplice, qui s'apprête,
Toute la ferme se rendit.
Les agneaux de Moufflard demandèrent la grace ;
Elle fut refusée. On leur fit prendre place.
Les chiens se rangèrent près d'eux,
Tristes, humiliés, mornes, l'oreille basse,
Plaignant, sans l'excuser, leur frère malheureux.
Tout le monde attendait dans un profond silence.
Moufflard paraît bientôt, conduit par deux pasteurs ;
Il arrive, et levant au ciel ses yeux en pleurs,
Il harangue ainsi l'assistance :
O vous qu'en ce moment je n'ose et je ne puis
Nommer, comme autrefois, mes frères, mes amis ;
Témoins de mon heure dernière,
Voyez où peut conduire un coupable désir !
De la vertu quinze ans j'ai suivi la carrière ;
Un faux pas m'en a fait sortir.
Apprenez mes forfaits : Au lever de l'aurore,
Seul auprès du grand bois je gardais le troupeau ;
Un loup vient, emporte l'agneau ;
Et tout en fuyant le dévore.
Je cours, j'atteins le loup, qui, laissant son festin,
Vient m'attaquer ; je le terrasse,
Et je l'étrangle sur la place.
C'était bien jusque-là ; mais, pressé par la faim,

De

De l'agneau dévoré je regarde le reste;
J'hésite, je balance : à la fin cependant
J'y porte une coupable dent.
Voilà de mes malheurs l'origine funeste.
La brebis vient dans cet instant :
Elle jette des cris de mère...
La tête m'a tourné; j'ai craint que la brebis
Ne m'accusât d'avoir assassiné son fils;
Et, pour la forcer à se taire,
Je l'égorgeai dans ma colère.
Le berger accourait, armé de son bâton;
N'espérant plus aucun pardon,
Je me jette sur lui : mais bientôt on m'enchaîne,
Et me voici prêt à subir
De mes crimes la juste peine.
Apprenez tous, en me voyant mourir,
Que la plus légère injustice
Aux forfaits les plus grands peut conduire d'abord,
Et que dans le chemin du vice,
On est au fond du précipice,
Dès qu'on met un pied sur le bord.

FLORIAN.

EXPLICATION.

Voilà une leçon bien importante : ce n'est pas assez que de suivre depuis long-temps les sentiers de la vertu, il faut encore veiller sur soi continuellement ; une erreur suffit pour vous plonger dans l'abîme des vices.

FABLE XIV.

L'Écolier pris au piége.

TOUS les jours, dès le matin,
Un écolier, l'autre année,
Dans le fruitier du voisin
Allait *à la picorée.*
Toujours il en revenait
Bien repu, bien satisfait,
Et la poche fort enflée
Du butin qu'il emportait.
Ce joli petit mangée
Depuis plusieurs mois durait,
Lorsque, dans un trébuchet,
Notre échappé de collége,
Fut un jour pris sur le fait.
Comme on voit une alouette
Qui donne dans un collet,
À chaque effort qu'elle fait
S'empêtrer et pieds et tête,
Ainsi mon drôle faisait,
S'agitant d'étrange sorte
Pour échapper au crochet
Qui lui serrait le jarret
D'une manière assez forte;
Mais plus il se demenait,
Et plus le ressort serrait.
Enfin la douleur l'emporte

Sur la crainte du bâton ;
Il crie, et certain luron
Qui n'y va pas de main morte,
Accourant à sa chanson,
Vous l'étrille de façon,
Que de long-temps la leçon
De son souvenir ne sorte.
Puis du piége dégagé
L'écolier gagne la porte,
Sans demander son congé.
Qui fait le mal, au mal s'apprête,
Car le mal ne peut s'oublier ;
Et c'est contracter une dette,
Qu'il faudra tôt ou tard payer.

VITALLIS.

EXPLICATION.

Celui qui fait le mal doit s'attendre au châtiment ; rien n'est plus juste. Toutes les loix faites pour la sûreté générale des hommes n'ont pas d'autre fondement : celui qui abuse de sa liberté est renfermé dans une prison ; celui qui tue son semblable est conduit au dernier supplice.

On appelle *trébuchet* une petite machine pour prendre les oiseaux ou les animaux sauvages.

Aller à la picorée, se dit des soldats qui vont en maraude ou piller le voisinage ; on le dit aussi figurément des abeilles qui vont enlever le miel des fleurs.

FABLE XV.

Le Maître et le Disciple.

CERTAIN jeune écolier, indocile et mutin,
Se souciant fort peu du grec et du latin,
Au lieu de s'occuper à lire
En classe, employait tout son temps
À former avec de la cire
Des marmousets, des jeux d'enfans.
Son argus l'apperçoit, et d'abord d'importance
Il le réprimande, il le tance :
Autant en emporte le vent.
L'enfant fait comme auparavant,
Et reprend les jouets qu'on lui veut interdire :
Or, que faire à cela ? que dire ?
Le maître comprit bien que c'était battre l'air.
Il prend donc un parti plus sage :
Il prend quelques morceaux de fer,
S'approche du mutin, regarde son ouvrage :
Que vous travaillez bien ! lui dit-il en riant.
Ces figures en cire annoncent du talent.
J'en suis ravi, mon fils ; mais de votre industrie
Faites usage, je vous prie,
Sur ces morceaux de fer, et tâchez d'en former
Quelque portrait, quelque figure ;
D'y mettre votre temps, bien loin de vous blâmer,
J'en serais très-charmé ; c'est moi qui vous l'assure.

Qu'exigez-vous de moi? dit alors l'écolier;
Le fer ne peut pas se plier,
Et vous prétendez que j'en tire
Même parti que de la cire!
Non, non, mes efforts seraient vains,
Et la chose n'est pas possible:
Rendez le fer moins inflexible,
Et je remplirai vos desseins.
Vous raisonnez au mieux, reprit le maître habile,
Qui voulait corriger son indocilité;
Mais apprenez pourtant qu'il serait plus facile
De façonner le fer, malgré sa dureté,
Que de former l'esprit d'un enfant indocile.
Voulez-vous donc que mes soins vigilans
Forment vos mœurs, cultivent vos salens;
Au lieu de contester, au lieu de contredire,
Soyez à mon égard, ce qu'est pour vous la cire.

RICHER.

EXPLICATION.

Cette fable a-t-elle besoin d'explication? C'est selon les circonstances. Si c'est un enfant sage, docile et intelligent qui vient de la réciter, la fable seule suffit; mais si c'est, au contraire, un de ces petits opiniâtres qui n'apprennent rien, comme on dit, qu'à leur corps défendant, je ne puis m'expliquer trop clairement, et je ne lui répéterai jamais assez qu'on ne peut absolument rien faire de ceux qui ont ce malheureux caractère. Dévoués à l'ignorance, ils auront dix fois

plus de mal que les autres ; les châtimens leur arriveront à chaque instant, tout le monde les rebutera, les repoussera ; leurs camarades mêmes se moqueront d'eux ; ils seront sans cesse humiliés ; et malgré tant de peines et de tourmens ils ne feront aucun progrès. Cela est vraiment triste. Mais les enfans de ce caractère odieux ne sentent pas toute l'étendue de leur malheur ; ils semblent même prendre plaisir au chagrin qu'ils remarquent en leurs parens et en leurs maîtres : les opiniâtres, en général, ont quelque chose de méchant et peu d'esprit.

Mais, m'observera-t-on, il y a des enfans qui sont d'un bon naturel, qui font tous leurs efforts pour s'instruire, et qui cependant n'apprennent rien. Cela est vrai : ces enfans ont sans doute le malheur d'être mal organisés ; mais un maître intelligent ne se trompe jamais sur ce point. Il y a une grande différence entre l'enfant qui ne conçoit qu'avec peine, et l'enfant qui ne veut pas se donner la peine d'écouter. On doit avoir de l'indulgence pour le premier ; mais celle que l'on aurait pour le second serait déraisonnable, et ne tournerait qu'à son désavantage : il se hâterait d'en profiter pour se mettre plus à son aise encore.

FABLE XVI.

Le Fou, Socrate et son Disciple.

Dans ce bas univers chacun a sa folie,
Et tel qui rit tout haut des sottises d'autrui,
    A souvent une autre manie !
    Qui fait qu'on rit aussi de lui.
De quel œil faut-il donc voir les défauts des autres ?
Il faut y compatir et prendre garde aux nôtres.
C'est ce que ne fit point un écolier badin
    Qui vivait jadis dans la Grèce.
Un jour qu'avec Socrate il faisait son chemin,
Il apperçut un fou d'une nouvelle espèce,
    Un fou vraiment divertissant,
    Qui croyait qu'il était de verre,
    Et qui ne redoutait rien tant,
    Que de se laisser choir par terre.
Au lieu d'avoir pitié de son égarement,
    Le jouvenceau ne fit qu'en rire.
Voyez un peu, dit-il, le triple vêtement
    Dont s'est affublé ce beau sire,
    De peur que son corps transparent
    Ne devienne un miroir ardent!
    Voyez comment il se retire,
    Du plus loin qu'il voit un passant !
    Sans doute il craint qu'en le heurtant
    Quelqu'un ne brise sa statue;

Et c'est pour cela qu'en marchant
Il va du pas d'une tortue.
Il préparait encor quelque nouveau brocard ;
Mais tandis que le goguenard
Bernait ainsi l'homme de verre,
Lui-même venant par hasard
À chopper tout-à-coup contre une lourde pierre,
Il s'étend de son long, donne du nez en terre,
Et pousse aussitôt de grands cris.
Socrate accourt et le rassure ;
Mais, profitant aussi de cette conjoncture
Pour guérir son esprit par ses sages avis :
Apprenez, lui dit-il, mon fils,
Apprenez par cette aventure
À compatir aux maux d'autrui.
Cet homme se croit trop fragile ;
Mais vous qui faisiez tant l'habile,
Vous l'êtes encor plus que lui.

EXPLICATION.

Tandis que nous nous moquons de l'extrême prudence de quelques personnes, nous allons à l'étourdi donner dans l'écueil que ces personnes redoutent à tous les instans de leur vie ; il serait donc bien plus sage de veiller sur sa propre conduite, que de s'amuser à critiquer celle des autres.

Le fou qui, dans cette fable, s'imagine que son corps est de verre, n'est point un être tout-à-fait de pure invention : parmi les maux qui

afligent l'humanité, la folie est un des plus extraordinaires ; elle renverse quelquefois totalement l'esprit, et introduit dans la tête les chimères les plus bizarres. On a vu, en effet, quelques infortunés qui se croyaient composés d'une matière transparente et fragile : ce qu'il y avait de plus malheureux dans leur situation, c'est qu'ils éprouvaient réellement les craintes chimériques qu'ils concevaient à l'approche de quelque corps qui aurait pu briser leur frêle existence.

Socrate, qui donne la morale de cette fable, était un des sages ou philosophes de la Grèce. Il vivait à Athènes, et consacrait ses jours à l'instruction de ses concitoyens. Ses peines et ses soins eurent une cruelle récompense : on lui fit un crime d'avoir enseigné que Jupiter, Vénus, etc. n'étaient point des divinités, mais qu'il n'y a qu'un Dieu tout-puissant et inconnu qui a créé et qui gouverne l'univers. Le tribunal devant lequel il fut cité le condamna à boire la *ciguë*, c'est-à-dire le jus d'une herbe de ce nom, qui est un des plus forts poisons. Socrate reçut avec calme cette injuste sentence : il prit la coupe empoisonnée, l'avala d'un trait, et s'entretint tranquillement avec ses disciples sur l'immortalité de l'ame, en attendant son dernier instant. Il était à peine mort, que les Athéniens se repen-

tirent d'avoir laissé commettre un crime aussi horrible: ils firent périr les accusateur du philosophe, et rendirent, en quelque sorte des honneurs divins à celui qu'ils n'avaient pas su estimer pendant sa vie.

FABLE XVII.

La Perdrix et ses petits.

TAISEZ-vous, disait la perdrix,
Un jour d'orage, à ses petits
Qui jabotaient, murmurant de la pluie.
Voulez-vous, dans votre folie,
Régler le temps qu'il doit faire ici-bas?
Et l'Ordonnateur des climats
Sait-il donc moins que vous, présomptueuse race,
Ce qu'il faut, ce qu'il ne faut pas?
Évitez le fusil, le panneau, la tirasse;
Voilà votre important devoir:
Remplissez-le, et laissez pleuvoir;
Songez même que c'est pour votre bien, peut-être,
Qu'il pleut ainsi du matin jusqu'au soir.
Disant ces mots, la perdrix voit paraître
Un chien couchant qui marche à pas de loup.
Partons, dit-elle, et prévenons le coup.
Elle part, on la suit. La compagnie entière
S'élève en l'air, et dans le même instant
Certain cliquetis qu'on entend

Fait frissonner la pauvre mère :
C'est un fusil qui se détend.
Mais par bonheur la poudre meurtrière
Était humide, et le feu n'y prit point.
Cet incident arriva bien à point
Pour le salut de la famille ailée,
Qui, rendant grace au ciel d'être mouillée,
Reconnut qu'il ne faut se dépiter de rien ;
Que rien n'est stable dans la vie,
Et que ce qui nous contrarie
Prépare souvent notre bien.

MANCINI-NIVERNOIS.

EXPLICATION.

Cette fable nous apprend que c'est souvent à tort que nous nous plaignons de notre destin. Que savons-nous ce qui serait arrivé si les choses eussent tourné comme nous le désirions ? peut-être serions-nous dans une situation plus déplorable. Sachons donc supporter notre sort avec courage, et remercions encore le ciel de ce qu'il ne permet pas qu'un plus grand nombre de maux nous accablent.

La perdrix n'est pas du nombre des oiseaux qui volent le mieux ; elle ne s'élève qu'à une très-petite hauteur, paraît se soutenir avec peine dans l'air, et y reste peu de temps. Elle fait beaucoup de bruit avec ses ailes en prenant son essor ; mais si son vol n'est pas facile, sa course

est légère et très-rapide. Elle vit de chatons de bouleau et de coudrier, de feuilles vertes, de baies, de grains de blé, de limaces et de fourmis. Dans la saison des amours, elle fait entendre une sorte de chant qui charme le silence de la campagne. C'est presque à fleur de terre, dans un blé, dans une prairie, qu'elle pose son nid; il semble être fait au hasard par un peu d'herbe et de paille sèche rassemblé dans un trou. L'instinct de cette mère pour ses petits, éclate autant dans les alarmes d'un danger prochain, que dans les soins d'une éducation paisible. Si quelqu'un approche du nid, elle s'éloigne en boitant, pour attirer sur elle les yeux et l'avidité du chasseur. À une certaine distance la ruse cesse. La perdrix reprend son vol et revient vers ses petits, qui se rassemblent à son cri sous ses ailes. Elle leur apprend à chercher leur vie et à voler. Les perdreaux, quoique jeunes, sont assez rusés pour ne pas faire le moindre mouvement, de manière qu'ils se laisseraient plutôt écraser sous les pieds de l'oiseleur. Les perdrix jeunes et vieilles vivent l'hiver en société; on les trouve par compagnies. Comme leur chair est fort délicate, on leur fait une chasse continuelle. Elles sont faciles à tirer au vol; elles échappent rarement au plomb meurtrier. Comme elles ont beaucoup de fumet, le chien les suit de loin. Une des chasses les plus amusantes,

amusantes, sur-tout pour les femmes, est celle au *filet*. Vers le soir, dans les beaux jours du printemps, on met en plain champ une perdrix femelle, renfermée dans une cage; c'est ce qu'on nomme *chanterelle*; les mâles des environs, attirés par son chant, se rendent autour d'elle, et c'est ainsi qu'on vient facilement à bout de les surprendre. Le *panneau* est un filet qui, lorsqu'il est tendu, paraît comme un pan de muraille. De cette espèce de filet vient la façon de parler figurée, *donner dans le panneau*, qui signifie se laisser tromper, attraper.

La *tirasse* est un autre filet long de quarante ou cinquante pieds, dont les mailles en losanges n'ont qu'un pouce et demi de large. Pour chasser à la tirasse, il faut un bon chien couchant: lorsqu'il est en arrêt, on déploie son filet; deux chasseurs prennent chacun le cordeau qui sert à le traîner, et l'on couvre le chien et tout le terrain où l'on pense que s'est formé l'arrêt.

FABLE XVIII.

Le Fils ingrat.

Des dons de la nature,
Un enfant
En naissant,
Reçut ample mesure :
Air de dignité,
Esprit et beauté,
Ame simple et pure ;
Il eut tout, hors un point ;
Encor pourquoi ne l'eut-il point ?
C'est qu'il était en sa puissance
De l'avoir ou ne l'avoir pas.
Ce point était *l'obéissance.*
Notre enfant n'en fit aucun cas :
Il préféra l'indépendance
Et sa dangereuse douceur,
Aux lois qu'un père avec prudence
Lui prescrivait pour son bonheur.
Ce fils rebelle est placé par son père
Dans un verger délicieux.
Entre mille fruits savoureux,
Dont le choix est permis à son goût, à ses yeux
(Entre mille, c'est bien de quoi le satisfaire),
Un seul est défendu comme pernicieux.
Eh bien ! celui-là seul eut le droit de lui plaire.
Il est bientôt cueilli, mangé ;
Et bientôt le père est vengé.

De malheurs une longue file
Accable ce fils indocile :
Mais de ces maux, le plus affreux,
Celui qui plus le désespère,
C'est de se voir privé de la clarté des cieux.
Si l'on juge qu'alors le père,
N'écoutant plus que sa colère,
Abandonna l'aveugle à son mauvais destin,
Et que le fils puni cessa d'être mutin,
C'est mal juger : chacun garda son caractère ;
Même tendresse d'un côté,
Et de l'autre toujours même indocilité.
À la voix de l'enfant qui pleure et se désole,
On voit bientôt le bon père accourir ;
Il le rassure, il le console ;
Il fait bien plus encore, il va le secourir.
Fils ingrat, lui dit-il, mais fils ingrat que j'aime,
Si ton malheur est grand, mon amour est extrême :
Ton infortune et tes besoins
Exigent les plus tendres soins ;
De mon cœur tu peux les attendre ;
Pour guider tes pas incertains,
Sers-toi de ce bâton, que je mets en tes mains ;
Entre mes bras j'aurai soin de te prendre,
S'il se trouve un chemin difficile et glissant,
Où ton bâton serait d'un secours impuissant.
Voilà ce que promet et ce que fait le père.
Pouvait-il plus promettre et pouvait-il mieux faire ?
Voyons comment se comporta l'enfant.
D'abord tout ce qu'il sent l'intimide, l'étonne ;
Avec son bâton il tâtonne ;

Puis quand il a bien tâtonné,
Il lève un pied timide,
Le porte où le bâton le guide,
Le pose à terre, est encore étonné.
Vers ce pied précurseur bientôt l'autre s'avance,
Et mon aveugle a fait un pas;
Au second, au troisième encor même embarras:
Mais le temps et l'expérience
Amènent la facilité;
Et le voilà qui trotte avec agilité,
C'est-à-dire avec imprudence.
Le bâton n'est plus consulté,
Et ne sert que de contenance.
Le père a beau crier: Mon fils, prends garde à toi,
Sers-toi de ton bâton; par ici, viens, suis-moi;
Où vas-tu? malheureux! arrête....
L'enfant laisse crier et n'en fait qu'à sa tête;
Aussi Dieu sait comme il tombe souvent,
En arrière tantôt, et tantôt en avant.
A chaque chute il pleure, il gémit, il s'afflige;
Mais jamais il ne se corrige.
Si le père lui prend la main
Pour le sauver d'un précipice
Et le remettre en bon chemin,
Comment paye-t-il ce service?
Je vais le dire; mais, las! le croira-t-on?
Il le frappe de son bâton.
De son bâton! comment! son père!
Oui, son père et son bienfaiteur.
O Dieu! quel mauvais caractère!
Puisse le ciel, juste vengeur.....

Prenez garde, qu'allez-vous dire ?
C'est tout le genre humain que vous allez maudire.
Le père, l'enfant, le bâton,
Ce sont Dieu, l'homme et la raison.

LE MONNIER.

EXPLICATION.

L'homme a mille moyens d'être heureux par les vertus; c'est par les vices qu'il veut le devenir : voilà les fruits dont Dieu lui défend l'usage, et ceux mémes que l'ingrat cueille les premiers. Bientôt il en est puni : les vices traînent tous les maux et tous les malheurs à leur suite. Que seste-t-il à l'homme au fond de l'abîme où il s'est plongé ? La raison, que Dieu, toujours plein de tendresse pour cette créature indocile, lui a donnée pour se conduire dans le chemin épineux de la vie. Mais au lieu d'employer ce flambeau divin à se tirer du labyrinthe où il s'est égaré, il le tourne contre Dieu même, et cherche à appercevoir dans cet être tout-puissant et inaccessible à tous nos sens, des défauts qui donnent droit à cet audacieux de pallier ses fautes ; souvent il va plus loin ; sa raison, qui seule lui apprend qu'il existe un Être suprême, tente de prouver que ce principe de tout n'est qu'une chimère enfantée par la crainte et la politique ; c'est alors l'aveugle qui frappe avec

son bâton son père, son bienfaiteur. Telle est la morale importante que nous présente la fable que nous venons de voir.

FABLE XIX.

Les Singes et les Castors.

PARMI les animaux sont maintes républiques,
Dont les maximes politiques,
L'esprit, les mœurs, les lois et le gouvernement
Diffèrent de tout point : ce fait est très-constant.
Aussi voit-on les *singes* en Afrique,
Et les *castors* en Amérique,
Se gouverner diversement.
Je me borne à ces deux : c'est assez de matière
Si je la traite toute entière.

Le singe est inquiet, colère, malfaisant,
Indocile et voleur, dissipé, fainéant.
Les castors sont doux et tranquilles,
Et toujours occupés à des travaux utiles.
Les singes, hors des bois, sortent-ils attroupés,
Vous croiriez voir d'un camp des soldats échappés,
Allant à la petite guerre.
Ce n'est que pour piller, fourrager et mal faire.
Ils escaladent les jardins,
Volent les melons, les raisins ;

Et formant une longue file,
Se les passent de main en main;
À ce travail ils vont grand train;
Dans ce métier aucun n'est mal habile.
Si par le maître du logis
Ou par ses gens ils sont surpris,
Aussitôt voilà la bataille.
Les premiers fourrageurs emportent le butin;
Les autres font ferme, et soudain
Chacun s'armant d'un gros gourdin;
Ils détachent de la muraille
Les paremens qu'ils font voler
Sur quiconque les veut troubler.
Veut-on arrêter leur furie?
Il faut de la mousqueterie.
Dès qu'on vient à les régaler
De cette guerrière harmonie,
D'abord on les voit détaler.
Mais venons aux Castors. Voici leur industrie:
Sur les lacs et sur les étangs,
Ces ingénieux artisans
Bâtissent des maisons à double et triple étage.
Pour les garantir du ravage
Que des torrens y causeraient les eaux;
Ils construisent de longs travaux,
Qui font communiquer l'un et l'autre rivage.
De leurs dents, pour couper les arbres les plus gros,
Ils se servent au lieu de scie.
Leur queue est le battoir pour les matériaux
Dont ils font la maçonnerie.
Toujours sobres et tempérans,
Ils usent pour tous mets de grossiers alimens

Qu'un pays inculte leur donne ;
Et, sans faire tort à personne,
Ils contentent leur appétit :
L'écorce d'arbre leur suffit.
Pour se mettre à couvert des fureurs de la guerre
Que le cruel Huron sans relâche leur fait,
Ils fixent leur demeure en un lieu solitaire.
Des piéges qu'il leur tend ils n'évitent l'effet
Qu'en regagnant leurs maisons à la nage ;
Et, malgré ces précautions,
Grand nombre sert de proie à ce peuple sauvage.
Mais pourquoi, direz-vous, les inclinations
Du singe et du castor sont-elles si contraires ?
Croyez-moi, n'allez pas en chercher les raisons
Ailleurs que dans les soins que leur donnent leurs pères.

. . . .

Le singe à ses petits prodigue les caresses,
Il leur passe et leur souffre tout ;
Les laisse vivre, dès l'enfance,
Sans travail et sans dépendance ;
Son fol amour leur porte coup.
J'ajoute encor qu'en leur présence
Se permettant toute licence,
Par l'exemple il leur nuit beaucoup.
Mais le Castor, en père sage,
Applique ses petits de bonne heure à l'ouvrage,
Excite l'émulation.
Dès que quelqu'un se livre à la paresse,
Par son exemple il le redresse,
Et, s'il le faut, par la punition.

Parens, qui, par l'excès d'une fausse tendresse,
Ménagez trop un fils dans sa jeunesse,
Lui passer ses défauts, ne l'en reprendre pas,
C'est l'étouffer entre vos bras.

GROZELIER.

EXPLICATION.

Les mœurs des singes et des castors sont exactement décrites dans la fable que nous venons de réciter. Il y a une quantité d'espèces de singes; mais *Buffon* ne veut donner ce nom qu'à trois espèces, l'*orang-outang*, le *pithèque* et le *gibbon*; il définit le singe un animal sans queue, dont les mains, les doigts, les ongles et les dents ressemblent à ceux de l'homme, et qui, comme lui, marche debout sur ses deux pieds. Nous venons de voir ces animaux dans les forêts, voyons-les dans l'état de domesticité; c'est Buffon qui parle, et c'est de l'orang-outang, l'espèce la plus grande et la plus rapprochée de nous, qu'il va nous entretenir. " L'orang-outang que j'ai vu, dit le célèbre naturaliste, marchait toujours debout sur ses deux pieds, même en portant des choses lourdes: son air était assez triste, sa démarche grave, ses mouvemens mesurés, son naturel doux et très-différent des autres singes; il n'avait ni l'impatience du magot, ni la méchanceté du babouin, ni l'extravagance des guenons. Le signe

et la parole suffisaient pour faire agir notre orang-outang. Il fallait le bâton pour le babouin, et le fouet pour tous les autres, qui n'obéissent guère qu'à la force des coups. J'ai vu cet animal présenter la main pour reconduire les personnes qui venaient le visiter, se promener gravement avec elles et comme de compagnie; je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'en essuyer les lèvres, se servir de la cuiller et de la fourchette pour porter à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer lorsqu'il y était invité, aller prendre une tasse et une soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, y verser du thé, le laisser refroidir pour le boire, et tout cela sans autre instigation que les signes ou la parole de son maître, et souvent de lui-même. Il ne faisait de mal à personne, s'approchait avec circonspection, et se présentait comme pour demander des caresses."

Le *Castor* est un animal amphibie, c'est-à-dire qui vit également dans l'eau et sur la terre. On le tronve en plusieurs pays du monde ; mais comme il ne montre toute son industrie que dans les lieux inhabités, c'est, surtout, dans les déserts de l'Amérique septentrionale qu'il faut aller étudier ses mœurs. Il vit en grande société, et se conduit d'une manière vraiment admirable. Nous ne décrirons point ici ses travaux, l'espace

vous manque ; mais je vous engage beaucoup, mes enfans, à lire ce que Buffon en a dit : cette lecture vous étonnera. Les *Hurons*, les *Iroquois*, et d'autres peuplades du Canada, font la chasse à cet animal innocent et paisible pour lui enlever sa fourrure. Cette fourrure, composée d'un duvet fin qui recouvre immédiatement la peau, et d'un autre poil plus grand, est l'objet d'un commerce considérable : on l'emploie dans la fabrique des chapeaux.

FABLE XX.

L'Écho.

Un jeune enfant, dans un temps de vacance,
Fut mené par son père à sa maison des champs ;
Il quittait l'école et les bancs
Pour la première fois, et sans regret, je pense :
Il me souvient qu'à pareil temps
Je n'aimais pas la résidence.
On peut juger qu'au champêtre séjour
L'enfant ne regrettait Homère ni Virgile.
Il ne restait jamais tranquille,
Dansant, sautant ou chantant tour-à-tour,
Et courant tout le long du jour.
Un soir que de chansons frivoles

Il faisait retentir les bois,
Il entendit une voix
Qui répétait son air et ses paroles;
Mais si bien, si distinctement,
On imitait si pleinement
De son fausset l'étonnante rudesse,
Qu'il en fut piqué vivement;
Ne doutant point que, pour lui faire pièce,
Quelque malin, dans quelque coin niché,
Tout exprès ne se fût caché.
Cet âge-là garde peu de mesure.
Dans son erreur il accable d'injure
L'invisible chanteur qui les lui rend soudain,
Coup sur coup, mot à mot, et refrain pour refrain.
Le pauvre enfant à la fin se dépite,
Et le cœur gros s'en retourne chez lui.
Là, de son père il implore l'appui,
Lui racontant qu'une langue maudite,
Quelque envieux, quelque méchant ermite
S'est embarqué dans le bois aujourd'hui,
Pour l'outrager d'une étrange manière,
S'attachant à le contrefaire,
Imitant chaque ton, répétant chaque mot,
Et le traitant comme un marmot.
Le père à ce récit comprit fort bien la chose.
Allons, dit-il, il faut qu'on en impose
À ce malin, qui s'est moqué de toi;
Marche devant, mon fils, et conduis-moi.
Père et fils se mettent en route:
En cheminant le père ajoute:
Mon fils en toute affaire il faut du jugement,

Sur-tout

Sur-tout en fait de querelle et d'offense;
La plus éclatante vengeance
Ne vaut jamais un raccommodement.
Essayons d'en user avec ménagement.
A dire vrai, c'est toi qui commenças la noise,
Et l'inconnu n'a fait que riposter;
Adresse-lui d'abord quelque phrase courtoise,
Nous verrons de quel air il saura l'écouter.
L'enfant le croit, et du haut de sa tête
Prononce un compliment honnête,
Qui lui revient d'abord en tout autant de mots,
Ainsi qu'en usent les échos.
Lors le père, enchanté du succès de sa ruse:
Tu vois, dit-il, mon fils, comme il faut qu'on en use;
Et je te vais débrouiller tout ceci.
La voix que l'on entend ici
Est la nôtre, que nous renvoie,
En même son, même monnoie,
Quelqu'un des rochers que voici.
C'est un jeu du hasard; c'est un emblême aussi:
Car voilà notre allure à tous tant que nous sommes.
Fais ton profit de cet avis:
Tout querelleur trouve des ennemis;
Et dans le commerce des hommes
On retire ce qu'on a mis.

MANCINI-NIVERNOIS.

EXPLICATION.

Le mot *Écho* exprime le réfléchissement et la répétition du son ou des paroles qui frappent contre quelque corps qui les renvoie distincte-

ment. Ces répétitions sont d'autant plus distinctes, que la surface des corps frappés est concave ou creuse. On donne également le nom d'écho au son répété et au lieu où il se répète. Il y a des échos qui ne rendent qu'une fois le son, et d'autres qui le rendent plusieurs. Un des plus beaux dont il soit fait mention, est sur le bord du Rhin, aux environs de Coblentz; il répète jusqu'à dix-sept fois les paroles qu'on prononce. Tout ce qui réfléchit le son peut être la cause d'un écho; c'est pour cela que les murailles, les vieux remparts de villes, les bois épais, les maisons, les rochers, les hauteurs de l'autre côté d'une rivière, les cavernes, peuvent produire des échos.

Les anciens, qui divinisaient toute la nature, avaient aussi fait une divinité de l'Écho. Suivant eux elle était fille de l'Air et de la Terre. Junon la condamna à ne répéter que la dernière parole de ceux qui l'interrogeaient, parce qu'elle avait parlé d'elle imprudemment, et qu'elle l'avait amusée par des discours agréables, pendant que Jupiter était avec ses nymphes, afin qu'elle n'allât point le troubler. C'était cruellement punir une babillarde. Cette nymphe ayant voulu se faire aimer de Narcisse, et s'en voyant méprisée, se retira dans les grottes, dans les montagnes et dans les forêts, où elle sécha de douleur, et fut métamorphosée en rocher.

Homère et *Virgile*, que l'écolier oublie avec tant de facilité, sont deux des plus grands poètes que nous connaissions; le premier est grec, et l'autre latin. On fait expliquer leurs ouvrages dans les classes.

FABLE XXI.

Le Diamant et le Lapidaire.

Un Diamant informe et tout couvert de terre,
Ne pouvait consentir à se laisser tailler;
Et d'abord que le Lapidaire
S'occupait à le travailler:
Pourquoi, lui disait-il, me mettre à la torture?
On dit souvent que la nature
M'a donné trop de dureté;
Mais vous avez sans doute une ame encor plus dure.
Ah! mettez fin, de grace, à votre cruauté,
Et tirez moi de cette roue,
Où je me vois si maltraité.
Oui, mon ami, dit l'ouvrier, j'avoue
Que je vous traite avec rigueur:
Mais si ma main trop indulgente
N'avait soin de polir votre masse brillante,
Vous resteriez toujours sans prix et sans valeur.
Souffrez donc, mon ami, souffrez un peu de gêne:
Il faut souffrir, dit-on, pour être beau.
Le diamant enfin souffre, bien qu'avec peine;
Et ce n'est point en vain, car dès que le ciseau

L'a dépouillé de la matière
Qui voilait son front radieux,
Par l'éclat enchanteur de sa vive lumière
Il frappe, il ravit tous les yeux;
Et ceux qui l'avaient vu naguère
Brut, raboteux, couvert de terre,
Comprennent, en voyant ses feux étincelans,
Qu'inutilement la nature
Nous aurait départi les dons les plus brillans,
Si le travail et la culture,
Ne faisaient valoir ses présens.

EXPLICATION.

Je ne me lasse pas, mes enfans, de vous rebattre la même morale: vous êtes le diamant brut, couvert d'une écorce grossière qui cache toute sa beauté; la nature vous a certainement donné des dispositions; vous pouvez devenir des hommes savans, pleins d'esprit, et briller un jour avec le plus grand éclat dans la société; mais pour parvenir à ce point il faut être dépouillé de sa première écorce, c'est-à-dire de son ignorance. Cela ne se peut faire sans éprouver quelque peine; vous le savez: n'allez donc pas, comme le diamant, alléguer votre dureté, c'est-à-dire votre indocilité, pour vous soustraire aux soins de vos maîtres: on ne vous écoutera pas, et l'on aura raison. Quand vous serez assez raisonnables pour connaître l'importance du service

qu'on vous aura rendu malgré vous, alors seulement vous nous rendrez grace pour tout ce que nous vous aurons contraints d'apprendre. Voilà une bonne leçon dont il faut profiter. Je vais maintenant vous dire un mot du *Diamant.*

Le diamant est la plus dure, la plus transparente et la plus précieuse de toutes les pierres; c'est aussi la plus belle des productions de la nature dans le règne minéral, et la matière la plus chère du luxe. C'est dans les terres arides et sablonneuses qu'on le trouve. Il faut avoir l'expérience nécessaire pour le distinguer alors des autres pierres; car il est couvert d'une croûte grisâtre qui le fait ressembler à un petit caillou. C'est avec la poudre même de cette croûte qu'on parvient à le polir. Les plus gros et les plus blancs sont les plus estimés. Le diamant résiste au feu. Exposé pendant le jour au soleil, il brille dans l'obscurité; échauffé par le frottement, il acquiert une vertu électrique; si le frottement se fait contre un verre, il devient phosphorique.

On appelle *lapidaire*, l'ouvrier qui travaille le diamant et les autres pierres précieuses.

FABLE XXII.

La Mort.

La Mort, reine du monde, assembla certain jour
Dans les enfers toute sa cour;
Elle voulait choisir un bon premier ministre,
Qui rendît ses États encor plus florissans.
Pour remplir cet emploi sinistre,
Du fond du noir Tartare avancent à pas lents,
La fièvre, la goutte et la guerre:
C'était trois sujets excellens.
Tout l'enfer et toute la terre
Rendaient justice à leurs talens.
La Mort leur fit accueil. La peste vint ensuite.
On ne pouvait nier qu'elle n'eût du mérite;
Nul n'osait lui rien disputer,
Lorsque d'un médecin arriva la visite,
Et l'on ne sut alors qui devait l'emporter;
La Mort même était en balance.
Mais les vices étant venus,
Dès ce moment la Mort n'hésita plus:
Elle choisit l'*intempérance*.

FLORIAN.

EXPLICATION.

L'intempérance, c'est-à-dire, le déréglement dans le boire, le manger et dans quelques autres passions; elle tue en effet quantité de personnes.

La gourmandise seule en fait périr un nombre considérable ; car elle est la source d'une foule de maux qui affaiblissent la santé et abrègent les jours. Veillez donc, mes enfans, sur ce vice dangereux ; c'est celui auquel, jusqu'à présent, vous êtes le plus sujets : réprimez-le, et craignez de vous donner, en quelque sorte, la mort dès les jours mêmes où vous commencez à jouir de la vie. D'ailleurs, ce vice grossier en entraîne une foule d'autres avec lui. Voyez un gourmand : il devient assez ordinairement ivrogne, paresseux, sale, insouciant et sans délicatesse. Sa tête, toujours alourdie et embarrassée par les vapeurs d'une digestion laborieuse, semble avoir perdu une partie du bon sens et de l'esprit qui y siégent ; son estomac toujours en travail se dérange et n'a plus la force qu'il avait reçue de la nature. Telle est la situation presque habituelle d'un gourmand.

La *Mort*, qui tient ici sa cour, est, comme vous voyez, personnifiée ; c'est-à-dire que le poète en a fait un personnage vivant et agissant. Suivant la fable, c'était une divinité, la plus implacable de toutes. On la représente sous la figure d'un squelette avec deux grandes ailes, et portant dans une de ses mains une faux, qui est comme son sceptre. On lui donne quelquefois un voile noir pour vêtement.

L'*Enfer*, dont il est ici question, est celui de la Mythologie, c'est-à-dire le lieu où sont censées descendre les ames ou ombres des morts. Pluton en était le dieu et le roi. L'espace des enfers contenait le Tartare, les Champs-Élysées et cinq fleuves; savoir: le Styx, le Cocyte, l'Achéron, le Léthé et le Phlégéton. Le Tartare était le séjour des malheureux; les Champs-Élysées étaient la demeure de ceux qui avaient bien vécu. Cerbère, chien à trois têtes et à trois gueules, était toujours à la porte des Enfers, pour empêcher les vivans d'y entrer, et les morts d'en sortir. Avant que d'arriver à la cour de Pluton et au tribunal de Minos, le premier juge des morts, il fallait passer l'Achéron dans une barque conduite par un vieillard appelé Caron, à qui les Ombres donnaient une pièce de monnaie pour leur passage.

FABLE XXIII.

Le jeune Ours et son Père.

CERTAIN ours eut un fils aussi beau que son père.
Cet enfant, sans cesse flatté,
Devint, comme c'est l'ordinaire,
Ce qu'on nomme un enfant gâté.
S'il ouvrait sa petite gueule
Pour dire un mot: — Oh! que d'esprit!

Que de bon sens! c'est la sagesse seule
Qui peut lui dicter ce qu'il dit.
Se mettait-il quelquefois en colère?
— Il a du cœur, des sentimens. —
Médisait-il? — Il est sincère. —
Était-il fier? — C'est le défaut des grands.
Bref, dans notre poupon tout paraissait louable;
En lui tout vice était aimable.
Qu'arrive-t-il à de pareils enfans?
Ils se moquent bientôt de leurs faibles parens.
L'ours méprisa les siens dès l'âge le plus tendre:
À peine daignait-il leur parler, les entendre.
Viens avec moi, petit mignon,
Nous irons à la chasse. — Non.
— Pourquoi, mon fils? — Vous me rompez la tête.
Toujours il élevait le ton;
Jamais il ne faisait une réponse honnête.
Tous ses discours étaient choquans:
On voulut le punir, mais il montrait les dents.
Enfin le père, accablé de tristesse,
Dit en mourant à ses amis;
De cet enfant pervers, objet de ma tendresse,
J'ai bien mérité le mépris:
C'est moi, c'est moi, qui par faiblesse,
Par une excessive mollesse,
Ai gâté le cœur de mon fils.

EXPLICATION.

Eh quoi! direz-vous, cette fable est faite pour instruire les pères et mères, et non leurs enfans: pourquoi nous la raconter? Elle vous convient

aussi, mes petits amis. Elle vous fait sentir que quand vos parens et vos instituteurs craignent de vous prodiguer les caresses, c'est que l'expérience les a instruits que vous êtes disposés à en abuser. Leur tendresse doit être plus éclairée; ils ne doivent vous la faire connaître qu'en vous faisant sentir que la fermeté ne les abandonnera jamais pour vous guider, même malgré vous, dans le sentier des vertus et des connaissances.

Le héros de notre fable, l'ours est un animal lourd et farouche. On distingue plusieurs espèces de ces animaux; les principales sont l'ours brun et l'ours noir. Le second n'est pas très à craindre; il vit de fruits; mais l'autre est carnivore et plein de férocité. Pris jeune, il est cependant susceptible de recevoir une certaine éducation; il gesticule, il danse, semble écouter le son des instrumens, et suit grossièrement la mesure. Quoiqu'il paraisse obéissant, il est toujours très-prudent de s'en méfier, car il est colérique et gronde au premier coup qui lui déplaît. Il y a des traits de caractère qui conviennent aux diverses espèces d'ours : ils ont le sens de la vue, de l'ouie et du toucher très-bons, l'odorat plus fin qu'aucun autre animal. Leurs bras et leurs jambes sont charnues; ils ont cinq doigts gros, courts et serrés; ils peuvent frapper à poing fermé comme l'homme. Toutes ces ressemblances grossières

avec l'espèce humaine, ne les rendent que plus difformes. Ils haïssent l'état social, et ne se plaisent que dans les retraites les plus profondes, les cavernes inaccessibles et les lieux abandonnés à la vieille nature. Ils aiment tant la solitude, que les amours ne les réunissent qu'un instant : le mâle établit sa demeure à une grande distance de la femelle. Si celle-ci ne trouve pas de caverne qui lui convienne, elle grimpe sur un arbre, casse des branches, ramasse du bois, se forme sur un arbre une retraite impénétrable à l'eau, et y dépose trois ou quatre petits, pour lesquels elle a les plus tendres soins. Elle ne redoute aucun danger lorsqu'il s'agit de les défendre. Pendant l'hiver, les ours se retirent dans leurs tanières, et y restent tranquillement sans prendre de nourriture : ils ne sont pas cependant dans un état d'engourdissement comme la marmotte ; mais la graisse dont toutes les parties de leur corps sont pour lors couvertes, est pompée par les vaisseaux et leur sert d'aliment pendant cette saison d'abstinence ; ils lèchent aussi l'extrémité de leurs pattes, qui sont composées de glandes ou mamelons remplis d'un suc blanc et laiteux.

FABLE XXIV.

Les deux Bateliers.

Sur un fleuve grossi par les eaux de la pluie,
Deux bateliers de compagnie
Conduisaient chacun leur bateau.
Dans son métier encor novice,
L'un ne connaissait guère l'eau;
Mais l'autre, vieux routier, par un long exercice,
Avait si bien appris tous les chemins du port,
Qu'il abordait toujours sans mauvaise aventure.
L'un et l'autre allait bien d'abord;
Leur marche était tranquille et sûre,
Lorsqu'ils virent de loin, élevé sur les flots,
Un pont dont il fallait traverser les *arceaux*:
Le pas était fort difficile,
Et demandait un homme habile:
Notre vieux batelier le sentit, et soudain,
Craignant pour son navire un accident tragique:
Hola! lui cria-t-il, allons bien bride en main;
C'est ici le moment critique:
Si tu manques le fil de l'eau,
Je ne réponds pas de ta barque.
Il y va même de ta peau,
Et tu pourrais fort bien aller trouver la parque.
Fais donc si bien la guerre à l'œil,
Et conduis si bien ta nacelle,
Que tu ne m'ailles pas faire porter le deuil.

Peste!

Peste ! dit le jeune homme à légère cervelle,
Vous vous y prenez de bien loin !
Je crois que vous rêvez. Eh ! qu'est-il donc besoin
De régler déjà notre marche ?
Non, morgué ! répondit le vieillard en colère ;
Tout dépend du moment présent.
Je connais ce pays, je sais ce qu'il faut faire ;
À ce que je te dis tu peux donc te fier.
Son avis en effet était fort salutaire.
Mais notre jeune téméraire
Le laisse pester et crier,
Et, sans prendre aucune mesure,
Au gré des vents, au gré des flots,
Il vous laisse voguer sa barque à l'aventure,
Jusqu'à tant qu'il arrive enfin près des arceaux.
Alors menacé du naufrage,
Il veut exécuter les conseils du vieillard ;
Il fait force de bras, il met tout en usage :
Mais c'était s'y prendre trop tard.
Le courant, par sa violence,
L'entraîne droit vers l'*éperon*,
Et, pour prix de son imprudence,
Il passe de sa barque en celle de *Caron*.

Dans la carrière de la vie,
Craignez le triste sort du jeune batelier.
Quand on commence mal, le mal se fortifie,
Et rien à ses progrès ne peut remédier.

REYRE.

EXPLICATION.

Quand il s'agit de régler sa conduite et d'éviter les vices qui nous perdent, il ne faut pas craindre d'avoir trop de prudence et de s'y prendre trop tôt : c'est dès notre jeunesse qu'il faut contracter l'habitude des vertus ; car si l'on se laisse aller un peu à l'attrait des plaisirs pernicieux, on s'y habitue, et bientôt le torrent de tous les vices nous entraîne à jamais.

L'*arceau* est la même chose que l'*arche* d'un pont.

L'*éperon* est un ouvrage en pointe qui sert à rompre le fil de l'eau devant les piles des ponts.

Cette manière de parler, *il passa de sa barque en celle de Caron*, veut dire qu'il se noya. *Caron*, suivant la fable, est un vieillard qui passe les ombres dans une petite barque, faite d'écorce d'arbre, afin de les mettre sur l'autre rive de l'Achéron, d'où elles peuvent se rendre dans les enfers.

FABLE XXV.

L'Écolier et le Ver-à-soie.

Dans son collége, un écolier
Peu studieux et n'aimant guère
À feuilleter *Clénard* et *Despeautère*,
S'ennuyait d'être prisonnier.
L'enfant avait un ver-à-soie,
Son amusement et sa joie.
Un jour, le regardant qui filait son cocon,
Dont il s'enveloppait et faisait sa prison,
Il lui dit: Mon ami, ta sottise est extrême;
À quoi bon t'enfermer toi-même?
Le ver lui répondit: Ce n'est pas sans raison
Qu'à filer je mets mon étude.
Pour fruit de mon travail et de ma solitude,
Je serai bientôt papillon.

Leçon où la sagesse brille,
Et dont le sens est assez clair;
S'il n'avait pas filé, ce ver
Serait toujours resté chenille.

RICHER.

EXPLICATION.

Il est inutile de vous expliquer le sens de cette fable, vous concevez aisément qu'elle tend à vous faire sentir qu'il faut d'abord travailler et s'ins-

truire avant de pouvoir briller dans la société. — *Clénard* et *Despautère* feuilletés par l'écolier, sont, le premier, l'auteur d'une *Grammaire grecque*, et le second, l'auteur d'une *Grammaire latine* dont on ne se sert plus. — Arrêtons-nous au *ver-à-soie* pour suivre ses différentes métamorphoses, c'est-à-dire les différens changemens que sa forme éprouve. — C'est d'un œuf que sort le ver-à-soie : cet œuf n'est pas plus gros que la tête d'une petite épingle ; la chaleur du printemps le fait éclore ; l'insecte est d'abord extrêmement petit ; on lui donne à manger des feuilles de mûrier, qui lui conviennent mieux que d'autres feuilles, que cependant il mangerait au besoin. Quand il est abandonné aux soins de la nature, comme son œuf a été déposé sur l'arbre, il trouve en paraissant au jour la nourriture à sa portée. En peu de temps il grossit, change quatre fois de peau, et devient une forte chenille blanche et sans poil. Parvenu à son dernier degré d'accroissement, il cesse de manger, et commence à filer. En se repliant sur lui-même, il construit avec une humeur qu'il porte en lui, et qui se change aussi-tôt en fil de soie, une petite habitation bien douce, qu'on nomme *cocon*, et qui est grosse comme un petit œuf de pigeon. Tous les fils sont couchés en zig-zag ; déployés, ils peuvent avoir sept à huit cents pieds de longueur,

et cependant un si pénible travail est achevé en deux ou trois jours. C'est ce fil, que l'on devide, qui sert à faire les belles étoffes de soie dont on s'habille. À l'abri des intempéries de l'air et de tout ennemi, le ver passe dans son cocon par l'état de *chrysalide;* sa peau devient dure et brune, et comme il ne remue pas dans cet état, on le prendrait de loin pour un haricot. Au bout d'une vingtaine de jours il quitte encore cette nouvelle peau, et devient un beau papillon blanc; il perce alors son cocon, jouit de l'air sous sa dernière forme, se livre à ses amours, pond une infinité de petits œufs, qui écloront au printemps prochain, et meurt presque aussitôt. Telle est la vie du ver-à-soie; c'est à peu de chose près celle de toutes les chenilles et de tous les papillons que vous voyez courir de fleurs en fleurs.

FABLE XXVI.

Le jeune Chien.

Un chien jeune, étourdi comme on l'est à son âge,
Et qui, ne sachant rien de rien,
Croyait avoir la science en partage,
Dans un ruisseau vit un jour son image,
Et crut d'abord y voir un autre chien.
Le voilà qui, marquant la place,
À sa mère s'en va conter ce qui se passe:
Ma mère, criait-il, avançant à grands pas,
Si vous saviez ce que j'ai vu là-bas!
J'ai vu dans l'eau quelqu'un de notre race;
Comment peut-il donc loger là?
Il doit avoir bien froid! venez voir. Il l'entraîne:
La mère accourt au bord de la fontaine,
S'approche: Ah! dit-il, le voilà!
Ho! ho! sa mère aussi! la plaisante aventure!
Il y vit de famille. — Eh! non, va, je t'assure;
Tu t'es mépris! ce que tu vois n'est rien,
N'existe point. — Oh! je vous jure
Qu'il existe; je le vois bien.
— C'est notre image. — Allons, chimère;
Je vous dis, moi, que c'est un chien;
Je me connais en chiens, ma mère.
— Crois donc, mauvaise tête, à ce que je soutiens;
J'ai plus d'expérience. — Il est vrai, j'en conviens,

Plus que moi ; mais le temps, je gage,
A gâté vos yeux. — Dis que l'âge
N'a pas encore ouvert les tiens.
— Eh ! non, non ; l'erreur vient des vôtres,
— Mon fils, tu n'es qu'un sot. L'eau réfléchit nos traits,
Parce qu'elle est tranquille ; et si je la troublais,
Tu n'y verrais plus rien. — À d'autres :
Me prenez-vous pour un enfant ? — Fort bien.
Dans l'eau, dont rien encor ne troublait la surface,
Elle jette une pierre : aussitôt tout s'efface,
Et l'étourdi ne voit plus rien.
Vous voilà, jeunes gens ! l'homme, dès son aurore,
Croit savoir tout, précisément
Parce qu'il ne sait rien encore.
La vieillesse, à l'entendre, ou se trompe, ou nous ment.
Amis, nous pouvons bien l'accuser d'impuissance ;
Mais elle a vu, c'est un fort argument ;
Et le plus beau raisonnement
Ne vaut jamais l'expérience.

IMBERT.

FABLE XXVII.

Les deux Voyageurs.

Le compère Thomas et son ami Lubin
Allaient à pied tous deux à la ville prochaine.
    Thomas trouve sur son chemin
    Une bourse de louis pleine;
Il l'empoche aussitôt. Lubin d'un air content
    Lui dit: Pour nous la belle aubaine!
    Non, répond Thomas froidement,
Pour nous, n'est pas bien dit; *pour moi* c'est différent.
Lubin ne souffle plus: mais en quittant la plaine,
Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.
    Thomas tremblant, et non sans cause,
Dit: Nous sommes perdus! Non, lui répond Lubin,
Nous n'est pas le vrai mot; mais *toi* c'est autre chose.
Cela dit, il s'échappe à travers les taillis.
Immobile de peur, Thomas est bientôt pris;
    Il tire la bourse et la donne.

Qui ne songe qu'à soi quand sa fortune est bonne,
    Dans le malheur n'a point d'amis.

FLORIAN.

EXPLICATION.

Cette fable est une excellente leçon; elle explique un des premiers principes de la morale, *qu'il faut s'aider mutuellement.* Le bien que l'on

fait à son semblable nous donne seul le droit de lui demander des secours au temps du besoin. Ce serait une grande injustice que d'exiger que les autres nous aidassent, quand on a refusé de rien faire en leur faveur. Thomas n'avait pas voulu partager la bourse trouvée : Lubin ne voulut pas, à son tour, partager le danger qui se présentait : c'est la loi naturelle.

Mais allons plus loin, mes enfans : nous n'avons rien à reprocher à Lubin ; il agit comme on avait agi avec lui ; n'eût-il pas cependant été plus généreux, plus vertueux même de secourir le pauvre Thomas attaqué par les voleurs ? Si ceux-ci, non-contens d'enlever au voyageur l'argent qu'il possédait, lui eussent encore arraché la vie, Lubin alors ne se fût-il pas senti coupable ? n'eût-il pas eu à se reprocher la mort de son compagnon ? Son cœur, déchiré de remords, ne lui aurait-il pas dit sans cesse : Ah ! malheureux, si tu avais secouru le pauvre Thomas, les voleurs ne l'eussent pas tué ; tu es aussi coupable qu'eux de son assassinat. Cela est sans réplique, mes enfans, et nous conduit à cette divine maxime, qu'*il faut rendre le bien même pour le mal.*

FABLE XXVIII.

Le Vieillard à l'Hôpital.

Un bon vieillard s'en fut à l'hôpital,
Chassé de sa propre demeure
Par un fils ingrat et brutal.
Là, dans un abandon total,
Il attendait sa dernière heure,
Vivant d'eau claire et de pain bis,
Et tous les soirs couchant dans ses habits.
Un jour, près de ce triste asile
Vint à passer le mauvais fils,
Menant avec lui par la ville
Un jeune enfant: c'était le sien,
Digne héritier d'un tel vaurien.
À leur aspect, l'infortuné grand-père
S'écria, leur tendant les bras:
Mon fils, je suis ici sans draps,
Et c'est ma plus grande misère.
Cours vîte en chercher une paire,
Dit le jeune homme à son enfant;
En vérité le cœur me fend
De voir mon père en ce malaise.
Dans ce moment la syndérèse,
Seule vertu d'un scélérat,
Agissait au cœur de l'ingrat.
L'enfant revient; mais il n'apporte
Qu'un drap tout seul. Est-ce donc de la sorte
Qu'on obéit? dit le père en courroux.

T'ai-je pas dit une paire ? — Tout doux,
Dit un passant ; ce n'est point par mégarde
Qu'il n'en n'apporte qu'un ; l'autre sera pour vous !
Je gagerais qu'il vous le garde
Pour faire votre lot égal,
En vous mettant un jour à l'hôpital.

Ésope, dans cet apologue,
Donne une leçon de grand sens.
On peut bien, sans être astrologue,
Prédire aux fils méconnaissans,
Qu'ils engendreront des vipères,
Et qu'ils seront traités par leurs enfans,
Comme ils auront traités leurs pères.

MANCINI-NIVERNOIS.

EXPLICATION.

Cette morale est claire : honorez vos parens, si vous voulez un jour que vos enfans vous honorent ; aidez votre père, pour avoir le droit d'être aidé par votre fils. Cette leçon est si importante, que je ne crois pas inutile de vous la représenter dans une autre fable, disons plutôt dans une autre histoire, car c'est un vrai tableau que je vous représente sous les yeux.

FABLE XXIX.

Le Tisserand et son Fils.

JACQUES le tisserand logeait avec son père ;
Tous deux ils travaillaient et vivaient doucement.
Le bonhomme était vieux ; il devint impotent,
Hors d'état de pouvoir rien faire ;
Son fils le traîne à l'hôpital.
Quand un fils a deux bras, un métier, de l'ouvrage,
À son père peut-il faire un pareil outrage ?
Aussi tous les voisins trouvèrent cela mal.
Soit honte ou soit pitié, les jours de bonne chère,
Les jours qu'on fait la soupe au lard,
Jacques a soin de faire,
Pour le pauvre vieillard,
Une petite part.
Par son fils Colin il l'envoie,
Et l'enfant s'acquitte avec joie
De la commission. Le bon papa mourut :
Le pleura qui voulut.
Jacques alors dit à sa femme :
Voilà mon père mort, Dieu veuille avoir son ame !
Il faut vendre le pot d'étain
Dans quoi nous mettions sa pitance.
C'est toi qui l'as serré, va le chercher, Colin. —
Le vendre, mon papa ? voyez la belle avance !
Et quand vous serez vieux et que je serai grand,
Il me faudra bien cher en acheter un autre. —

Et

Et pourquoi faire un autre ? — Afin que mon enfant
Vous porte à l'hôpital. — Serais-tu si méchant ?
Ton père à l'hôpital ! — Vous y mîtes le vôtre.

LE MONNIER.

FABLE XXX.

Les jeunes Rats et leur père.

UN jeune rat entra à l'étourdi dans une chambre. Le maître du logis qui de son fauteuil l'apperçut, se dit : Oui-dà, seigneur le rat, vous viendrez ici, comme en pays ennemi, ronger mon pain et mon fromage, et cela à ma barbe ! Je vous en ferai bien repentir, et vous n'y perdrez pas moins que votre peau.

Le rat, qui ne le voyait pas, n'en trottait pas moins par la chambre, cherchant quelques débris pour en faire son repas. L'homme le laissa faire par simple curiosité. Le rat rencontra quelques miettes de pain et fit un petit cri de joie ; mais loin de manger, il se mit à courir vers son trou en faisant un autre cri. L'homme resta toujours tranquille.

Bientôt un autre jeune rat parut ; mais il n'était pas seul, il conduisait par l'oreille un autre rat bien vieux, et qui avait perdu la vue. Ce dernier demeura au bord du trou. Aussitôt les deux jeunes rats, qui étaient ses fils, furent chercher des miettes de pain et les portèrent devant leur père, qui n'eut que la peine de se baisser et de prendre.

O nature! nature! s'écria l'homme attendri, tu te fais donc entendre au cœur de tout ce qui respire! Cette exclamation épouvanta les rats; le vieux rentra aussitôt, mais les jeunes ne rentrèrent que lorsqu'ils le crurent en sûreté.

Ne craignez rien, mes amis, dit l'homme; ne craignez rien; votre action, faite pour instruire le genre humain, non-seulement vous sauvera la vie; mais elle vous rendra encore la paix et une existence assurée. Venez dans ces lieux, comme chez un ami; chaque jour, à l'entrée de ce trou, où je vous ai admirés, vous trouverez un repas que vous pourrez partager avec votre vieux père.

Il leur tint parole; et les rats, contens de ce qu'on leur donnait, ne furent jamais ronger son linge ou ses meubles.

PIERRE BLANCHARD.

EXPLICATION.

Cette fable nous apprend que nous devons soutenir la vieillesse de nos parens, les aider de toutes nos forces et les nourrir des fruits de nos travaux, s'ils n'ont aucune fortune: ils ont eu le même soin de notre enfance; c'est une dette sacrée que nous acquittons; mais en remplissant un devoir aussi beau, nous nous faisons des amis; on se plaît à nous aider nous-mêmes si nous en avons besoin.

Le fils qui est l'appui de ses vieux parens, est un homme respectable qu'on loue et qu'on

accueille ; celui qui les abandonne, est un misérable qu'on ne voit qu'avec horreur et que l'on croit volontiers capable de tous les crimes. Le premier sera aimé de Dieu et des hommes ; l'autre sera maudit de toute la nature.

FABLE XXXI.

Les Serins et le Chardonneret.

Un amateur d'oiseaux avait en grand secret,
Parmi les œufs d'une serine
Glissé l'œuf d'un chardonneret.
La mère des serins, bien plus tendre que fine,
Ne s'en apperçut point, et couva comme sien
Cet œuf, qui dans peu vint à bien.
Le petit étranger, sorti de sa coquille,
Des deux époux trompés reçoit les tendres soins,
Par eux traité ni plus ni moins
Que s'il était de la famille.
Couché dans le duvet, il dort le long du jour
À côté des serins dont il se croit le frère,
Reçoit la béquée à son tour,
Et repose la nuit sous l'aile de la mère.
Chaque oisillon grandit, et, devenant oiseau,
D'un brillant plumage s'habille ;
Le chardonneret seul ne devient point jonquille,
Et ne s'en croit pas moins des serins le plus beau.
Ses frères pensent tout de même :

Douce erreur, qui toujours fait voir l'objet qu'on aime
Ressemblant à nous trait pour trait !
Jaloux de son bonheur, un vieux chardonneret
Vient lui dire : Il est temps enfin de vous connaître ;
Ceux pour qui vous avez de si doux sentimens
Ne sont point du tout vos parens.
C'est d'un chardonneret que le sort vous fit naître.
Vous ne fûtes jamais serin : regardez-vous,
Vous avez le corps fauve et la tête écarlate,
Le bec.... Oui, dit l'oiseau, j'ai ce qu'il vous plaît ;
Mais je n'ai point une ame ingrate,
Et mon cœur toujours chérira
Ceux qui soignèrent mon enfance.
Si mon plumage au leur ne ressemble pas bien,
J'en suis fâché ; mais leur cœur et le mien
Ont une grande ressemblance.
Vous prétendez prouver que je ne leur suis rien,
Leurs soins me prouvent le contraire :
Rien n'est vrai comme ce qu'on sent.
Pour un oiseau reconnaissant,
Un bienfaiteur est plus qu'un père.

FLORIAN.

EXPLICATION.

Je suis bien sûr, mes enfans, qu'en lisant cette jolie fable, votre cœur a éprouvé quelques-uns des sentimens du chardonneret ; vous vous êtes dit : c'est ainsi que nous devons raisonner ; nous devons aimer ceux qui ont soin de notre enfance, et si nous avions eu le malheur de

perdre nos parens dès les premiers jours de notre vie, nous serions tenus de regarder comme nos père et mère, ceux qui auraient été assez bons pour nous donner les soins que nous attendions des auteurs de nos jours. Vous devez également de la reconnaissance et de l'amour aux instituteurs qui veillent sur votre jeunesse, et qui vous font part des connaissances dont vous aurez besoin dans la société.

Il est inutile de vous dire ce que c'est qu'un serin; vous avez vu cent fois ce petit oiseau jaune qui chante si bien. Il n'est pas originaire de nos climats, il n'y vivrait même pas en plein air dans la saison des froids; il vient des pays du midi, et a besoin d'une température plus chaude que la nôtre pour se trouver à son aise. Vous connaissez aussi le chardonneret, qui habite nos jardins, et dont la tête est couverte en partie de petites plumes du plus beau rouge.

Mais peut-être êtes-vous étonnés de voir une serine couver l'œuf d'un chardonneret et le faire éclore; il n'y a cependant là rien d'extraordinaire: elle eût également réussi avec l'œuf de tout autre oiseau; on pourroit même se passer d'un oiseau quelconque pour faire éclore des œufs: la chaleur suffit. On a trouvé le moyen de faire éclore des œufs de poule sans les faire couver par la mère: pour cela, on les met dans

une espèce de four construit pour ce sujet ; on échauffe ce four modérément et d'une manière toujours égale : la chaleur pénètre les œufs anime le germe, qui se développe et devient un petit qui grossit peu-à-peu, se nourrit du jaune de l'œuf, et casse la coquille quand il se sent assez fort pour respirer l'air et courir chercher une nouvelle nourriture. Les poulets éclos de cette façon, se portent aussi bien que ceux que la mère elle-même a couvés.

FABLE XXXII.

L'Aveugle et le Paralytique.

AIDONS-NOUS mutuellement,
La charge des malheurs en sera plus légère ;
Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.
Confucius l'a dit, suivons tous sa doctrine :
Pour la persuader au peuple de la Chine,
Il leur contait le trait suivant.

Dans une ville de l'Asie
Il existait deux malheureux,
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie :
Mais leurs cris étaient superflus,
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,

Couché sur un grabat, dans la place publique,
Souffrait sans être plaint; il en souffrait bien plus.
L'Aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Était sans guide et sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour, il arriva
Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva;
Il entendit ses cris, son ame en fut émue.
Il n'est tel que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.
J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres:
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.
Hélas! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas;
Vous-même vous n'y voyez pas:
À quoi nous servirait d'unir notre misère?
À quoi? répond l'aveugle, écoutez: À nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire;
J'ai des jambes, et vous des yeux:
Moi, je vais vous porter; vous, vous serez mon guide:
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés,
Mes jambes à leur tour iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi.

FLORIAN.

EXPLICATION.

Cette fable est très-touchante ; c'est une des plus agréables qu'ait composées Florian. Je n'ai pas besoin de vous en expliquer la morale, mes enfans : j'aime à croire que vos cœurs l'ont sentie encore mieux que vos esprits ne l'ont comprise ; mais, en place, je vous dirai ce qu'était *Confucius*, qui imagina cet apologue pour l'instruction des hommes.

Confucius ou *Confutzée* naquit dans la Chine, il y a près de deux mille quatre cents ans. Sa sagesse le fit devenir ministre du roi de Lu. Il n'avait accepté cet emploi élevé, que dans l'espoir de faire plus de bien et d'être plus à portée de répandre ses lumières sur le genre humain : cet espoir d'un homme de bien ayant été trompé, il quitta le ministère, et se contenta de répandre ses instructions comme simple particulier. Sa grande sagesse et sa vertu lui conservèrent une autorité dont il n'usa jamais que pour rendre les hommes meilleurs et plus heureux. Il eut jusqu'à trois mille écoliers à-la-fois qui venaient écouter la morale excellente qu'il débitait. Dans sa doctrine, il n'eut pour but que de dissiper les ténèbres de l'esprit, bannir les vices du cœur, et rétablir cette intégrité, présent du ciel, si rare dans tous les siècles. Obéir à

Dieu, le craindre, le servir; aimer son prochain comme soi-même; se vaincre, soumettre ses passions à la raison; ne rien faire, ne penser rien qui lui fût contraire : telles étaient les leçons que ce grand homme donnait et pratiquait. Aussi modeste que sublime, il déclarait qu'il n'était pas l'inventeur de sa doctrine, mais qu'il l'avait tirée d'anciens écrivains, sur-tout des rois *Yao* et *Xun*, qui l'avaient précédé de plus de 1500 ans. Il mourut dans sa 73e année. Sa mémoire a été jusqu'à ce jour dans la plus grande vénération parmi les Chinois : ils le regardent comme le père de leur morale. Ils ont élevé en son honneur, dans toutes les villes, de magnifiques colléges, où l'on a mis ces inscriptions en lettres d'or : *Au grand-maître, au premier docteur.* — *Au précepteur des empereurs et des rois.* — *Au saint.* — *Au roi des lettrés.*

FABLE XXXIII.

L'Alouette et ses petits.

Mère alouette un jour disait à ses petits :
Nous sommes entourés d'un monde d'ennemis ;
Craignons tout de leur force ou de leur perfidie.
L'autour menace notre vie,
Et l'oiseleur en veut à notre liberté.
Croyez-moi, mes enfans, pour plus de sûreté,
Demeurez sous le chaume auprès de votre mère.
Si vous quittez votre berceau,
Vous trouverez peut-être, ainsi que votre père,
Ou la prison ou le tombeau.
Ce discours bien sensé fut trouvé bien frivole.
Les petits étaient grands : Oh ! maman devient folle ;
Elle radote au moins, et sa morale endort.
Elle a pour les dangers des ressources nouvelles :
Il faudrait s'enterrer pour éviter la mort ;
Ce serait pour ramper que l'on aurait des ailes.
Et puis de fendre l'air au gré de leur ardeur ;
L'un prend un vol errant, l'autre un essor sublime ;
L'un de l'autour est la victime,
L'autre esclave de l'oiseleur.

BOISARD.

EXPLICATION.

Écoutez bien les avis de vos parens ; ils ne sont dictés que par la tendresse et l'expérience : telle est la morale de cette fable. L'*alouette*,

qui en est l'héroïne, est un petit oiseau de couleur fauve, qui égaye beaucoup nos campagnes par son ramage au retour du printemps. Vous l'avez entendu cent fois : ce ramage est lent et continu quand l'alouette s'élève dans les airs ; il est pressé et rapide quand elle revient en se précipitant. Elle fait son nid par terre, ordinairement dans les jeunes blés, et pond trois fois dans la belle saison. Comme sa chair est fort délicate, et que dans l'automne elle est très-grasse, on lui fait la chasse, et l'on emploie différens moyens pour la prendre : le plus ordinaire est le miroir. Cette machine se construit avec une planche, sur laquelle sont mastiqués de petits morceaux de glace ; la planche percée dans le milieu, porte sur une broche de fer emmanchée dans une bobine ; sur la bobine se développe, à droite et à gauche, une ficelle, dont l'*oiseleur* tient le bout, à-peu-près comme le moulinet des enfans pratiqué dans une coque de noix. Cette chasse se fait au lever du soleil. Les alouettes, que cette clarté extraordinaire attire, comme si elles cédaient à un mouvement de curiosité, vont se prendre tout éblouies dans les filets qui sont tendus à portée.

L'*autour*, dont parle mère alouette, comme étant un ennemi de sa famille, est un oiseau de proie de l'espèce des *faucons*.

FABLE XXXIV.

Le Jeune Homme et les Fleurs.

L'AURORE avait rajeuni la nature
De son souffle odorant, et répandu ses pleurs
En diamants légers sur la jeune verdure,
Et dans le calice des fleurs.
Les fleurs ! je les cueillais au milieu des prairies ;
Je les cueillais, puis j'en ornais mon sein.
Les fleurs sont belles le matin :
Le soir, hélas ! je les trouvai flétries,
Et je déplorai leur destin.
Mes richesses déjà sont donc évanouies !
Disais-je en les considérant.
Un vieillard m'apperçut et sourit doucement.
Il était sage ; il me dit : Mon enfant,
Cueille une fleur dans la prairie,
C'est pour le plaisir du moment ;
Mais acquiers aussi du talent,
C'est pour le bonheur de la vie.

PIERRE BLANCHARD.

EXPLICATION.

Vous n'aimez que les plaisirs, jeunes enfans ; c'est de votre âge : mais songez que vous deviendrez hommes, si le ciel vous laisse vivre ; et si vous avez passé votre jeunesse seulement

à

à vous divertir, que saurez-vous quand vous serez parvenus à l'âge mûr? Rien: vous serez des ignorans qu'on méprisera, et vous aurez besoin de tout le monde, au lieu de savoir vous suffire à vous-mêmes. Suivez donc le conseil du sage vieillard: amusez-vous un peu, jouissez de quelques momens de votre belle saison; mais donnez le reste du temps au travail, afin que les talens ne vous manquent pas pour l'âge plus raisonnable, où vous saurez en jouir et les faire tourner à votre bonheur.

FABLE XXXV.

La Fauvette.

Aux branches d'un tilleul une jeune fauvette
Avait de ses petits suspendu le berceau;
D'écoliers turbulens une troupe inquiète,
 Cherchant quelque plaisir nouveau,
Apperçut, en passant, le nid de la pauvrette;
Le voir, être tentés, l'assaillir à l'instant,
 Chez ce peuple enclin à mal faire
 Ce fut l'ouvrage du moment.
 Tous sans pitié lui déclarent la guerre.
Le pauvre nid vingt fois pensa faire le saut.
 Il n'était si petit marmot
Qui ne fît de son mieux pour y lancer sa pierre.

L'alarme cependant était grande au logis.
La Fauvette voyait l'instant où ses petits
Allaient périr ou subir l'esclavage;
Un esclavage, hélas! pire que le trépas!
Les gens qu'elle voyait là-bas
Étaient assurément quelque peuple sauvage
Qui ne les épargnerait pas.
Que faire en ce péril extrême?
Mais que ne fait-on pas pour sauver ce qu'on aime!
Elle vole au-devant des coups;
Pour sa famille elle se sacrifie,
Espérant que ces gens, dans leur affreux courroux,
Se contenteront de sa vie.
Aux yeux du peuple scélérat
Elle va, vient, vole et revole;
S'élève tout-à-coup, et tout-à-coup s'abat:
Fait tant, qu'enfin cette race frivole
Court après elle, et laisse là le nid.
Elle amusa long-temps cette maudite engeance,
Les mena loin, fatigua leur constance,
Et pas un d'eux ne l'atteignit.
L'amour sauva le nid, le ciel sauva la mère.
À ses petits elle devient plus chère.
Dieu sait toute la joie et tout ce qu'on lui dit,
À son retour, de touchant et de tendre!
Comme ils avaient passé tout ce temps sans rien prendre
Elle appaisa leur faim; puis chacun s'endormit.

AUBERT.

EXPLICATION.

La *Fauvette*, principal pessonnage de cette fable, est un petit oiseau dont la couleur tire sur

le fauve; d'où lui vient son nom. Son chant est fort agréable, et fait qu'on la recherche pour l'élever en cage. Elle se nourrit de vers et de mouches. Son nid est tissu de crins de cheval et d'herbes sèches: elle y pond trois à quatre œufs verdâtres, pointillés de brun. Notre fauvette joue un beau rôle dans la fable que nous venons de voir; c'est celui d'une mère qui se sacrifie pour sauver ses enfans; mais que direz-vous de celui des écoliers? ne sont-ils pas de petits méchans qui prennent plaisir à tourmenter des animaux qui ne font aucun mal? Presque tous les enfans aiment à détruire les nids, à poursuivre les oiseaux et à les faire souffrir: peut-être leur ressemblez-vous; dans ce cas, écoutez une jolie chanson qui contient une morale excellente à ce sujet; et puisse-t-elle vous faire perdre ces goûts vraiment cruels! La voici:

Le Nid de Fauvette.

Je le tiens, ce nid de fauvette;
Ils sont deux, trois, quatre petits!
Depuis si long-temps je vous guette,
Pauvres oiseaux, vous voilà pris.
Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous, oh! c'est en vain:
Vous n'avez pas encor vos ailes,
Comment vous sauver de ma main?

Mais quoi ! n'enteuds-je pas leur mère
Qui pousse des cris douloureux ?
Oui, je le vois, oui, c'est leur père
Qui vient voltiger autour d'eux.
Et c'est moi qui cause leur peine !
Moi qui, l'été, dans ces vallons,
Venais m'endormir sous un chêne
Au bruit de leurs douces chansons !

Hélas ! si du sein de ma mère,
Un méchant venait me ravir ;
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'aurait plus qu'à mourir.
Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfans !
Non, non : que rien ne vous sépare !
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur, dans le bocage,
À voltiger auprès de vous ;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux,
Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai, dans ces vallons,
Dormir quelquefois sous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chansons.

BERQUIN.

FABLE XXXVI.

L'Enfant et le Dattier.

NON loin des rochers de l'Atlas,
Au milieu des déserts où cent tribus errantes
Promènent au hasard leurs chameaux et leurs tentes,
Un jour, certain enfant précipitait ses pas.
C'était le jeune fils de quelque Musulmane
Qui s'en allait en caravane.
Quand sa mère dormait, il courait le pays.
Dans un ravin profond, loin de l'aride plaine,
Notre enfant trouve une fontaine,
Auprès, un beau dattier tout couvert de ses fruits.
O quel bonheur! dit-il, ces dattes, cette eau claire,
M'appartiennent; sans moi, dans ce lieu solitaire,
Ces trésors cachés, inconnus,
Demeuraient à jamais perdus.
Je les ai découverts, ils sont ma récompense.
Parlant ainsi, l'enfant vers le dattier s'élance,
Et jusqu'à son sommet tâche de se hisser.
L'entreprise était périlleuse;
L'écorce, tantôt nue, et tantôt raboteuse,
Lui déchirait les mains ou les faisait glisser.
Deux fois il retomba; mais, d'une ardeur nouvelle
Il recommence de plus belle,
Et parvient enfin, haletant,
À ces fruits qu'il désirait tant.
Il se jette alors sur les dattes,

Se tenant d'une main, de l'autre fourrageant,
Et mangeant
Sans choisir les plus délicates.
Tout-à-coup, voilà notre enfant,
Qui réfléchit et qui descend.
Il court chercher sa bonne mère,
Prend avec lui son jeune frère,
Les conduit au dattier. Le cadet incliné,
S'appuyant au tronc qu'il embrasse,
Présente son dos à l'aîné;
L'autre y monte, et de cette place
Libre de ses deux bras, sans effort, sans danger,
Cueille et jette les fruits; la mère les ramasse,
Puis sur un linge blanc prend soin de les ranger.
La récolte achevée, et la nappe étant mise,
Les deux frères tranquillement,
Souriant à leur mère au milieu d'eux assise,
Viennent au bord de l'eau faire un repas charmant.

De la société ceci nous peint l'image:
Je ne connais de bien que ceux que l'on partage.
Cœurs dignes de sentir le prix de l'amitié,
Retenez cet ancien adage:
Le tout ne vaut pas la moitié.

EXPLICATION.

Non loin des rochers de l'Atlas, c'est-à-dire en Asie, dans des terres arides et pleines de sable, habitées par des tribus errantes d'Arabes. Ces peuples n'ont point de demeures fixes; chaque famille va avec ses troupeaux s'établir dans

les lieux qui lui conviennent, et les quitte dès qu'il lui plaît d'en changer; leurs maisons ne sont que des tentes, qu'ils dressent et enlèvent avec la plus grande facilité. Ils sont de la religion fondée par Mahomet; sous ce rapport, on les appelle, comme les autres sectateurs de ce prophète, *Musulmans*, mot qui veut dire *Fidèles*. Le mot *caravane*, qui se trouve aussi dans la fable, exprime la manière de voyager en Asie. Comme les chemins sont infestés de voleurs, les voyageurs se réunissent en grand nombre pour leur sûreté commune, et c'est ce qu'on appelle une *caravane*. Les Arabes sont précisément les peuples que les voyageurs redoutent le plus; ce sont des voleurs déterminés. Tranquilles et sans crainte au milieu des déserts où seuls ils peuvent vivre, ils tombent sur les caravanes quand ils se sentent en force, et enlèvent tout ce qui leur convient; mais ce qu'il y a d'extraordinaire dans les mœurs de ces peuples, c'est que si un voyageur vient les trouver avec confiance et se mettre sous leur protection, non-seulement ils ne lui font aucun mal, mais ils remplissent à son égard tous les devoirs de l'hospitalité, et le protégent au péril de leurs jours.

Parmi le peu d'arbres qui croissent dans les sables de l'Asie, un des plus utiles est le *palmier*.

dattier, dont le fruit est la principale nourriture de plusieurs nations. Cet arbre s'élance avec beaucoup de grace; ses branches ne partent que de la cime. Les écailles, dont le tronc est orné par compartimens, sont le reste des branches dont il s'est dépouillé dans ses différens âges. Les fleurs et les fruits sortent en forme de grandes grappes de l'aisselle des branches. C'est en automne qu'on recueille les dattes. Exposées au soleil, elles s'amolissent et deviennent délicieuses; on fait sécher celles qu'on veut conserver. En les faisant passer sous le pressoir, on en extrait un suc mielleux qu'on emploie en place de beurre. On en tire aussi par la fermentation, une boisson fort agréable. En les distillant, on obtient une liqueur spiritueuse qui enivre comme notre eau-de-vie.

FABLE XXXVII.

L'Enfant gâté et le Mouton.

CERTAIN enfant gâté qui n'aimait qu'à mal faire,
De ces sortes d'enfans vice assez ordinaire,
Battait les chiens, tirait l'oreille aux chats,
Qui prenaient leur revanche et ne l'épargnaient guère,
Le mordant à la main, l'égratignant au bras.
Sans cesse il en faisait des plaintes à sa mère;
C'était toujours nouveaux débats.
Pour arrêter cette humeur inquiète,
D'un mouton elle fit emplète.
Celui-ci sûrement ne l'irritera pas,
Dit-elle, il est trop bonne créature.
Ce n'était toutefois une route assez sûre
Pour prévenir tout accident:
Il eût fallu morigéner l'enfant,
Et réprimer en lui la bouillante nature.
Dès qu'il ne craignit plus la griffe ni la dent,
En plein sur le mouton sa malice s'exerce;
Chaque jour il se plait à le faire souffrir.
Le paisible animal n'y pouvant plus tenir,
Entre un jour en fureur, le jette à la renverse
D'un coup de tête, et si mal à propos,
Qu'au marmot il fracasse un os.
L'enfant crie; on accourt, la mère vient à l'aide,
De prévenir le mal, que n'avait-elle eu soin!
Il fallut songer au remède;
Mieux eût valu n'en avoir pas besoin.

C'est dès la plus tendre jeunesse
Qu'il faut régler les inclinations
Qui s'écartent de la sagesse.
Attendre à l'âge mûr, attendre à la vieillesse
Pour les faire changer, vaines illusions:
Ce sont alors de fortes passions.
Tirons encor cette autre conséquence
De mon récit: qu'il n'est si belle patience
Qui n'échappe à la fin, quand on la pousse à bout,
Et que le plus doux caractère,
Lorsqu'il est excédé, se porte à la colère.
L'aigrir et l'irriter, c'est s'exposer à tout.

GROZELIER.

FABLE XXXVIII.

L'Oiseleur et les petits Rossignols.

Un oiseleur avait pris dans un bois
De rossignols une tendre couvée,
Et par ses soins l'espace de six mois
Assidûment il l'avait élevée.
De ses petits, au son du flageolet,
Il formait le naissant ramage;
Et pour mieux les dresser, il les tenait en cage.
Enfin, lorsqu'il se crut assez sûr de son fait,
Pour les produire en compagnie,
Il les y mène, et se promet
De recueillir le fruit de sa rare industrie,

En voyant admirer leur docte symphonie,
Et de leur voix la touchante harmonie.
À son dire, c'était un orchestre complet.
Déjà chacun préparait ses oreilles,
Et tous comptaient d'entendre des merveilles;
Mais il fallut s'en passer cette fois.
À la petite troupe interdite et troublée
Par cette brillante assemblée,
Il ne resta ni mémoire ni voix.

C'est le défaut ordinaire au jeune âge,
D'être en public déconcerté.
De vos talens voulez-vous faire usage,
Enfans, écoutez moins votre timidité.

GROZELIER.

EXPLICATION.

Tous les rossignols ne chantent pas également bien; il y en a dont le chant est extrêmement médiocre. Cet oiseau est susceptible d'éducation à cet égard; et l'on a remarqué que ceux qui se trouvaient dans un canton où il y a beaucoup d'oiseaux chanteurs, avaient un chant bien plus perfectionné: on peut même leur apprendre à siffler un air; et il y a des gens assez insensibles aux beautés de la nature pour prendre la peine de faire du chantre le plus harmonieux de nos bois, un oiseau fort ordinaire. Quoique cet oiseau aime beaucoup sa liberté, il s'apprivoise

cependant ; il s'attache même à la longue à la personne qui a soin de lui. Lorsqu'une fois la connaissance est faite, il distingue son pas avant de la voir. Il la salue d'avance par un cri de joie. Lorsqu'il perd sa bienfaitrice, il meurt quelquefois de regret ; s'il survit, il lui faut longtemps pour s'accoutumer à une autre ; il s'attache fortement, parce qu'il s'attache difficilement, comme font tous les caractères timides et sauvages. On nourrit les rossignols qu'on élève, avec de la farine de millet mêlée de quelques jaunes d'œufs, dont on fait une petite pâtée fort molle, en délayant le tout avec un peu d'eau. On doit de temps en temps renouveler la mousse qu'on met dans leur cage, et la couvrir soigneusement tant qu'ils seront faibles. Devenus plus forts, on leur donne du cœur de bœuf ou de mouton cru, coupé menu et pilé, et au défaut, le blanc et le jaune des œufs durs, mêlés et mis en petits morceaux. Ils aiment singulièrement les vers de farine : en liberté, ils se nourrissent d'insectes.

FABLE XXXIX.

La Mère, l'Enfant et les Sarigues.

MAMAN, disait un jour à la plus tendre mère,
Un enfant péruvien sur ses genoux assis,
Quel est cet animal qui, dans cette bruyère,
Se promène avec ses petits?
Il ressemble au renard. Mon fils, répondit-elle,
Du Sarigue c'est la femelle;
Nulle mère pour ses enfans
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilans.
La nature a voulu seconder sa tendresse,
Et lui fit près de l'estomac
Une poche profonde, une espèce de sac,
Où ses petits, quand un danger les presse,
Vont mettre à couvert leur faiblesse.
Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir.
L'enfant frappe des mains; la Sarigue attentive
Se dresse, et d'une voix plaintive
Jette un cri; les petits aussitôt d'accourir
Et de s'élancer vers la mère,
En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.
La poche s'ouvre; les petits
En un moment y sont blotis;
Ils disparaissent tous; la mère avec vitesse
S'enfuit emportant sa richesse.
La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris:

Si jamais le sort t'est contraire,
Souviens-toi du Sarigue; imite-le, mon fils:
L'asyle le plus sûr est le sein d'une mère.

FLORIAN.

EXPLICATION.

Dès l'abord, le fabuliste nous apprend que la scène se passe au *Pérou*, pays fort considérable de l'Amérique Septentrionale. C'était, avant la découverte du Nouveau-Monde, un empire très-puissant; aujourd'hui ce n'est qu'une dépendance de l'Espagne. Ses mines d'or et d'argent sont les plus riches et les plus renommées qu'on ait jamais exploitées. Le *Sarigue* ou l'*Opossum* est un petit animal de ces contrées éloignées. Les naturalistes le regardent comme une espèce de rat. Ses pieds sont ceux du singe; sa queue est longue, sans poil et écailleuse; mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ces animaux, est une espèce de poche que porte la femelle au-dessous des mamelles. Cette poche s'ouvre et se referme à sa volonté. Comme ses petits, à leur naissance, ne sont guère plus gros que de grosses mouches, elle les tient dans cette poche naturelle, jusqu'à ce qu'ils aient assez de force pour supporter le contact de l'air et se mouvoir. Dès qu'ils sont assez forts, elle les expose de temps en temps, soit à

la pluie pour les laver, soit au soleil pour les accoutumer à l'air. Quand ils ont les yeux ouverts, sa tendresse et sa joie se déploient; elle joue avec eux, les agace, folâtre et les excite par mille petites singeries. Le temps de les sévrer arrivé, pour les contraindre à chercher leur nourriture, elle prend sur elle de les chasser; mais ses soins naturels ne les abandonnent pas tout-à-fait, elle les suit de l'œil. Si quelque danger les menace, elle vient à leur secours, les fait rentrer dans sa poche, va les mettre en lieu de sûreté, et ne les quitte que lorsqu'ils peuvent se passer entièrement d'elle. Ces animaux font la guerre aux oiseaux et vivent, à défaut de gibier, de feuilles, de fruits et d'écorces d'arbres; ils s'asseoient par habitude sur le derrière, font des singeries avec leurs pattes, grimpent aux arbres, se suspendent aux branches par la queue, se balancent dans cette attitude, guettent leur proie et se jettent dessus au passage. La fourrure de ces animaux, longue et peu lisse, paraît sale et couverte de boue; il s'en exhale une odeur qui répugne et empêche de les apprivoiser.

FABLE XL.

Fanfan et Colas.

FANFAN, gras et vermeil, et marchant sans lisière,
Voyait son troisième printemps.
D'un si beau nourrisson Perrette toute fière,
S'en allait à Paris le rendre à ses parens.
Perrette avait, sur sa bourrique,
Dans deux paniers mis Colas et Fanfan.
De la riche Cloé celui-ci fils unique,
Allait changer d'état, de nom, d'habillement,
Et peut-être de caractère.
Colas, lui, n'était que Colas,
Fils de Perrette et de son mari Pierre.
Il aimait tant Fanfan qu'il ne le quittait pas.
Fanfan le chérissait de même.
Ils arrivent. Cloé prend son fils dans ses bras:
Son étonnement est extrême,
Tant il lui paraît fort, bien nourri, gros et gras.
Perrette de ses soins est largement payée.
Voilà Perrette renvoyée;
Voilà Colas que Fanfan voit partir.
Trio de pleurs. Fanfan se désespère:
Il aimait Colas comme un frère;
Sans Perrette et sans lui, que va-t-il devenir?
Il fallut se quitter. On dit à la nourrice:
Quand de votre hameau vous viendrez à Paris,
N'oubliez pas d'amener votre fils;
Entendez-vous, Perrette? on lui rendra service.

Perrette le cœur gros, mais plein d'un doux espoir,
De son Colas déjà croit la fortune faite.
De Fanfan cependant, Cloé fait la toilette.
Le voilà décrassé, beau, blanc, il fallait voir!
Habit moiré, toquet d'or, riche aigrette.
On dit que le fripon, se voyant au miroir,
Oublia Colas et Perrette.
Je voudrais à Fanfan porter cette galette,
Dit la nourrice un jour: Pierre, qu'en penses-tu?
Voilà tantôt six mois que nous ne l'avons vu.
Pierre y consent; Colas est du voyage.
Fanfan trouva (l'orgueil est de tout âge)
Pour son ami Colas trop mal vêtu:
Sans la galette il l'aurait méconnu.
Perrette accompagna ce gâteau d'un fromage,
De fruits et de raisin, doux trésors de Bacchus.
Les présens furent bien reçus;
Ce fut tout; et tandis qu'elle n'est occupée
Qu'à faire éclater son amour,
Le marmot, lui, bat le tambour,
Traîne son chariot, fait danser sa poupée.
Quand il a bien joué, Colas dit: C'est mon tour.
Mais Fanfan n'était plus son frère;
Fanfan le trouva téméraire;
Fanfan le repoussa d'un air fier et mutin.
Perrette alors prend Colas par la main:
Viens, lui dit-elle avec tristesse,
Voilà Fanfan devenu grand seigneur;
Viens, mon fils, tu n'as plus son cœur.

L'amitié disparaît où l'égalité cesse.

AUBERT.

EXPLICATION.

Cette fable parle assez clairement pour n'avoir pas besoin d'explication. On pourrait en étendre le sens à tous les instans de la vie de l'homme, et dire que ceux que la fortune a favorisés se ressouviennent bien rarement des amis qu'ils ont eus dans leur première condition : mais ne voyons pour le moment ce vice odieux de l'orgueil que dans des enfans, assez naturellement portés à mépriser les autres enfans moins bien habillés qu'eux. Eh ! petits misérables, qui méprisez vos frères, parce qu'ils sont moins heureux que vous, vous savez beaucoup quelle condition Dieu vous réserve pour le reste de vos jours ! peut-être les achèverez-vous dans la misère et dans l'opprobre ; oseriez-vous dire que non ? Et ce pauvre enfant déguenillé, que vous éloignez de vous avec dédain, il sera peut-être riche alors ; peut-être sera-t-il un des premiers personnages de son pays ; et, ce qui sera plus terrible pour vous, peut-être vous tiendra-t-il dans sa dépendance, et vous rendra les humiliations que vous lui prodiguez aujourd'hui.

Nous allons voir dans la fable suivante comment la sage Cloé punit l'orgueilleux et ingrat Fanfan.

FABLE XLI.

Cloé et Fanfan.

J'AI peint Fanfan ingrat envers Perrette,
Perrette qui l'avait nourri;
Je l'ai peint dédaignant Colas pour son ami,
Et logeant la fierté déjà sous sa bavette.
Fanfan grandit, et malgré les avis
De Cloé, mère tendre et sage,
Son orgueil s'accrut avec l'âge:
Le fripon insultait tous les gens du logis.
Que fit Cloé pour corriger son fils?
Cloé par un adroit mensonge
Vint à bout de changer son cœur.
Mon fils, dit-elle un jour, apprenez le malheur
Où le juste destin vous plonge:
Vous n'êtes point à moi: Perrette et son mari
Ont trompé tous deux ma tendresse;
Ce secret vient d'être éclairci.
De vous sacrifier ils ont eu la faiblesse.
Soit amour pour Colas, soit toute autre raison;
Soit l'espoir de tirer quelque jour avantage
Des trésors usurpés par vous dans ma maison,
Ils vous ont fait changer de nom,
D'habit, d'état et d'héritage.
Mais enfin le remords a dévoilé l'horreur
De leur détestable artifice:
Colas est mon enfant, et vous êtes le leur.

EXPLICATION.

Retenez bien cette morale, mes enfans : *Il vaut mieux souffrir le mal que de le faire.* Le méchant paraît prospérer ; il est souvent entouré de richesses, il commande quelquefois à ceux qui l'entourent ; on le croirait le plus heureux des hommes ; mais c'est dans son cœur qu'il faudrait porter un regard pour savoir ce qu'il souffre : le souvenir des maux qu'il a faits est pour lui un supplice continuel ; ce souvenir le déchire intérieurement, lui apprend la haine secrète que lui portent ses semblables, et le fait trembler sur la vengeance céleste pour une autre vie. Le cœur de l'innocent opprimé est dans une situation précisément contraire : voyez à présent quelle place vous aimeriez mieux occuper.

FABLE XLIII.

Les deux Riches.

Riche, gourmand et d'épaisse encolure,
Un homme à se repaître employait tout son bien.
L'histoire dit que la nature,
En formant de son corps la grossière structure,
Avait compté le cœur pour rien.
Le galant eut par ce moyen
L'estomac fort, mais l'ame un peu bien dure.
Indifférent à tout, libre de tout lien,
Mauvais parent, plus mauvais citoyen;
Cet homme dont la panse était toujours remplie,
Passait à digérer la moitié de sa vie.
Je ne troquerais pas mon sort contre le sien.
Son voisin, riche aussi, mais généreux et sage,
Des trésors connaissant l'usage,
Mangeait peu, mais faisait du bien.
Ce mortel vertueux, doué d'un cœur sensible,
Aux malheureux tendait la main,
Eût voulu, s'il était possible,
Répandre ses bienfaits sur tout le genre humain.
Le trésor du gourmand bientôt se trouva vide;
Son voisin à son tour fut aussi ruiné.
L'un avait mangé tout, l'autre avait tout donné.
Celui-ci n'avait pris que son bon cœur pour guide,
L'autre son appétit: rare et singulier choix!
Le glouton se trouva sans amis, sans ressource.

Ceux même qu'à sa table il admit autrefois,
    Maintenant lui ferment leur bourse.
La faim, par qui s'accroît l'empire de la mort,
Et dont l'intempérance est la source ordinaire,
De *Tantale* bientôt lui fit subir le sort.
Son généreux voisin eut un destin contraire:
Aidé de toutes parts, sobre et chéri des Dieux,
Soulageant même encor les pauvres de son mieux,
Il vécut sans chagrin, content du nécessaire.
Ce mortel recueillit le fruit de ses vertus:
Ceux qu'il aida jadis s'empressèrent de rendre
    Les dons qu'ils en avaient reçus,
    Prouvèrent à ce cœur si tendre,
    Ce précepte tant rebattu:
    Qu'un bienfait n'est jamais perdu.

AUBERT.

EXPLICATION.

L'homme qui ne vit que pour lui, ne se fait jamais d'amis, et n'a aucun secours à attendre de qui que ce soit. Qui peut prendre intérêt aux malheurs d'un vil égoïste qui n'a jamais porté un regard de compassion sur personne ? L'homme, au contraire, qui tend la main à tous les infortunés qu'il rencontre, peut espérer de trouver des amis, quand l'infortune viendra le visiter : *un bienfait n'est jamais perdu.* D'ailleurs, quand l'ingratitude serait dans le cœur de tous les hommes, Dieu, le souverain rénumérateur de

de toutes les vertus, Dieu n'existe-t-il pas? Il voit tout; c'est assez pour que nous soyons assurés qu'il ne laissera pas perdre le peu de bien que nous avons fait.

Tantale, à qui le fabuliste compare le gourmand réduit à la misère, était, suivant la fable, un méchant que les Dieux avaient condamné à une soif et à une faim perpétuelles. Mercure l'enfonça et l'enchaîna au milieu d'un lac dans les enfers, et plaça auprès de sa bouche une branche chargée de fruits, laquelle se redressait lorsqu'il en voulait manger, et l'eau se retirait lorsqu'il en voulait boire.

FABLE XLIV.

Les deux Livres.

Côte à côte, sur une planche,
Deux livres ensemble habitaient;
L'un neuf, en maroquin, et bien doré sur tranche;
L'autre en parchemin vieux, que les vers grignotaient.
Le livre neuf, tout fier de sa parure,
S'écriait: Qu'on m'ôte d'ici!
Mon Dieu, qu'il sent la moisissure!
Le moyen de durer auprès de ce gueux-ci?
Voyez la belle contenance
Qu'on me fait faire à côté du vilain!

Est-il œil qui ne s'en offense ?
Eh ! de grace, compère, un peu moins de dédain,
Lui dit le livre vieux ; chacun a son mérite,
Et peut-être qu'on vous vaut bien.
Si vous me connaissiez à fond... Je vous en quitte,
Dit le livre seigneur. Un moment d'entretien ?
Reprend son camarade. — Eh non, je n'entends rien.
— Souffrez du moins que je vous conte.
Taisez-vous, vous me faites honte.
Holà, mons du libraire, holà !
Pour votre honneur, retirez-moi de là !
Un marchand vient sur l'entrefaite,
Demande à voir des livres ; il en voit.
À l'aspect du *Bouquin*, il l'admire, il l'achète ;
C'était un auteur rare, un oracle du droit.
Au seul titre de l'autre : Oh ! la mauvaise emplète !
Dit le marchand, homme entendu.
Que faites-vous de ce poëte
Extravagant ensemble et morfondu ?
C'est bien du maroquin perdu.

Reconnaissez-les bien ; faut-il qu'on vous les nomme,
Ceux dont en ces vers il s'agit ?
Du sage mal vêtu le grand seigneur rougit ;
Et cependant l'un est un homme,
L'autre n'est souvent qu'un habit.

LA MOTTE.

EXPLICATION.

Cet homme qui est mal vêtu, vous le méprisez, et souvent c'est une personne vertueuse et du plus grand mérite. La fortune ne vient pas à ceux qui en sont les plus dignes ; elle tombe au hasard, de côté et d'autre : le plus sot et le plus scélérat des hommes peut être le plus riche ; le plus pauvre peut être aussi le plus estimable. Ne mesurez donc point votre mépris et votre estime sur le plus ou moins de richesses, mais d'après les vices et les vertus. Du reste, craignez d'oublier jamais que tous les hommes sont enfans de la Divinité ; c'est-à-dire qu'ils ont une même origine, qu'ils vivent et meurent de même, enfin qu'ils sont frères et égaux. L'orgueil et la tyrannie vous diront par-tout que cela n'est pas vrai ; mais par-tout aussi la nature se moquera de la tyrannie et de l'orgueil, en donnant la mort au riche comme au pauvre, au roi, comme au sujet.

FABLE XLV.

Le Papillon et la Chenille.

DANS un bosquet fleuri, temple chéri de Flore,
Un papillon s'ébattait à plaisir
Sur les dons qu'ont nourris les larmes de l'Aurore.
On l'eût vu, pressé de jouir,
Ne savoir où donner : il était neuf encore
Pour les beautés et le plaisir.
Il ignorait l'art de la jouissance ;
Paisible enfant d'un doux loisir,
Qui savoure à longs traits sa légère existence,
Et laisse après un heureux souvenir.
Notre insecte léger, avec peu de prudence,
Voudrait jouir de tout en un moment ;
Il voltige ici, là, plus loin, puis se repose
Sur l'œillet bigaré, dans le sein de la rose,
Encore ailleurs, et n'est jamais content.
Mais il s'admire, et croit tout bonnement
Que c'est pour lui que Flore en ce bocage
Fait fleurir le gazon et parfume les cieux.
Rarement le bonheur rend une tête sage,
Et l'éclat volontiers rend un cœur dédaigneux :
Il apperçoit dans la poussière
La chenille et le ver côte-à-côte rampans ;
Cela lui fait pitié. Quoi ! dit-il, sur la terre,
En ces lieux où je suis, ces êtres rebutans ?
Dites-le moi : cela devrait-il être ?

La chenille interrompt : Eh ! mon frère, tout doux !
Ne vous souvient-il plus que le ciel vous fit naître
Chenille aussi ? qu'hier vous rampiez avec nous ?

Guidés par la fortune au faîte de la gloire,
O chenilles d'hier, papillons d'aujourd'hui !
Vous avez perdu la mémoire ;
Mais qui de nous ne sait que vous rampiez aussi ?

PIERRE BLANCHARD.

EXPLICATION.

La morale de cette fable revient à celle de la précédente, qu'*il ne faut mépriser personne, parce que nous avons tous la même origine.*

Vous n'êtes pas étonnés, sans doute, que la chenille dise au papillon, qu'il est né chenille comme elle. Vous avez vu dans l'explication de la fable qui a pour titre l'*Écolier et le Ver-à-soie*, que tous les papillons ont commencé par être chenilles.

Flore, dont il est question dans cette fable, est, suivant la mythologie, la déesse qui préside aux fleurs. — L'*Aurore* est une autre divinité qui, tous les matins, ouvre *avec ses doigts de roses*, les portes de l'orient au char du soleil. Cette déesse aima tendrement *Tithon*, jeune prince, célèbre par sa beauté ; elle l'enleva dans le séjour qu'elle habitait, et en fit son époux.

Son amour devint si grand, que lui ayant proposé de lui demander ce qu'il voudrait pour gage de sa tendresse, il en obtint une longue vie; de sorte qu'il parvint à une vieillesse si excessive, qu'ayant insensiblement perdu presque toute sa substance, il se trouva réduit à n'être plus qu'une cigale, en quoi il fut changé. L'Aurore fut si affligée de ce malheur, qu'elle ne cessa de pleurer. Les poetes ont supposé que les gouttes de rosée qui tombent à la naissance du jour, sur la terre, étaient les larmes mêmes de la déesse.

FABLE XLVI.

L'Enfant et le Miroir.

Un enfant élevé dans un pauvre village,
Revint chez ses parens, et fut surpris d'y voir
Un miroir.
D'abord il aima son image;
Et puis, par un travers bien digne d'un enfant,
Et même d'un être plus grand,
Il veut outrager ce qu'il aime,
Lui fait une grimace, et le miroir la rend.
Alors son dépit est extrême;
Il lui montre un poing menaçant,
Il se voit menacé de même.
Notre marmot fâché s'en vient, en frémissant,

Battre cette image insolente ;
Il se fait mal aux mains : sa colère en augmente ;
Et furieux, au désespoir,
Le voilà devant ce miroir,
Criant, pleurant, frappant la glace.
Sa mère, qui survient, le console, l'embrasse,
Tarit ses pleurs, et doucement lui dit :
N'as-tu pas commencé par faire la grimace
A ce méchant enfant qui cause ton dépit ?
— Oui ! regarde à présent : tu souris, il sourit ;
Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même ;
Tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus.
De la société tu vois ici l'emblême ;
Le bien, le mal, nous sont rendus.

FLORIAN.

EXPLICATION.

Par cet enfant qui regarde dans un miroir et voit sa figure, il faut entendre l'homme qui regarde un autre homme et reconnaît son semblable. Si le premier offense l'autre, ce dernier ne manquera pas de se défendre ; ils s'injurieront, se battront ; et c'est ainsi que le mal qu'on fait nous est rendu. Je ne cesserai de vous le répéter : Faites du bien aux autres, et les autres vous rendront le bien.

FABLE XLVII.

Les deux Enfans.

Un jour Perrinet et Colin,
Deux enfans de même âge, entrés dans un jardin,
S'égayaient à la promenade,
Et sous des marronniers faisaient mainte gambade;
Quand ils virent sur le gazon
Un fruit piquant comme un chardon.
Colin le ramassa: son petit camarade
Se mit à le railler. Tu tiens, dit-il, un mets
Des plus friands pour messieurs les baudets.
Aimes-tu les chardons? C'en est un, car il pique;
Et l'on va t'appeler bourique.
Pour moi, je vois des pommes d'or:
Voilà mon fait, j'y cours, et la main me démange.
Perrinet, à ces mots, se saisit d'une orange,
Et croit posséder un trésor.
La couleur du métal que l'univers adore
Séduit jusqu'aux enfans. Celui-ci, bien joyeux
D'avoir un fruit si beau, le dévorait des yeux,
Et sur-le-champ voulut encore
En goûter, le croyant des plus délicieux.
Il y fut attrapé, notre petit compère;
Car cette orange était amère.
Aussitôt qu'il en eut tâté,
Il la jeta, honteux et faisant la grimace:
Et cependant, Colin, de son côté,
Ne se rebuta point. Ayant donc écarté

Tous les piquans qui couvraient la surface
Du prétendu chardon qu'il avait ramassé,
Il en fut bien récompensé :
Un marron fut le fruit de sa persévérance.

C'est ainsi que de la science
Les commencemens épineux
Cachent d'excellens fruits ; tandis que l'ignorance,
Sous une riante apparence,
N'a que des fruits amers et dangereux.

RICHER.

EXPLICATION.

Vous entendez facilement cette moralité : ayez donc du courage, de la persévérance ; et les talens, fruits de vos études et de vos peines, seront le prix qui vous en reviendra.

Par *Marronnier*, il faut entendre *Châtaignier* : le premier nom ne se donne guère qu'au Marronnier d'Inde, arbre magnifique, mais dont le fruit est inutile. Le Châtaignier est de même un fort bel arbre, mais d'une espèce différente. Il donne des fruits excellens, et que vous connaissez sans doute très-bien. Sur l'arbre, ces fruits sont renfermés dans une coque très-épineuse, et qui s'ouvre d'elle-même quand la Châtaigne est mûre.

L'*Oranger* est un arbre originaire des climats chauds de l'Asie et de l'Europe : c'est un des plus

beaux ornemens de la nature; il est toujours couvert de feuilles d'une belle verdure; il embaume les airs et donne des fruits délicieux. Il y en a de plusieurs espèces; on peut faire la division générale des orangers à fruits doux et à fruits aigres. Quoiqu'il ne réussisse naturellement que dans les climats chauds, on l'élève ici, en le garantissant du froid, pendant l'hiver, dans des serres chaudes.

FABLE XLVIII.

L'Écolier et le Moineau.

RIEN pour un écolier n'est si cher qu'un moineau;
Ils sont faits l'un et l'autre au même badinage.
Si le moineau sait plaire aux enfans de cet âge,
De leur humeur légère il est le vrai tableau.
Pamphile en avait un qu'il caressait sans cesse;
C'était l'unique objet de toute sa tendresse,
Comme il était aussi tout son amusement.
De son côté, l'oiseau charmant
Faisait mille tours de souplesse;
Il défendait sa queue avec adresse;
Lorsque du doigt on l'agaçait,
Plein d'une fureur vengeresse,
Trémoussant l'aile, il s'y jetait,
Et fortement le picotait.

D'autres fois il faisait merveille
À béqueter ou la langue ou l'oreille.
À chaque instant, c'était de nouveaux tours,
On laissait pour ces jeux les livres et l'étude;
On vivait sans inquiétude:
Le précepteur en grondait tous les jours;
Il eût cent fois, dans son impatience,
Fait prendre la volée à l'oiseau trop chéri;
Par les pleurs de Pamphile il était attendri.
Mais une triste circonstance
Du maître, en un moment, satisfit les désirs,
Et du disciple enleva les plaisirs.
C'était au beau printemps; la campagne était verte;
Pour prendre sur le soir quelque délassement,
On sort du cabinet avec empressement,
Et la fenêtre reste ouverte.
Le moineau, sans savoir ni pourquoi ni comment,
En étourdi s'élance dans la plaine,
Y voltige long-temps. S'étant mis hors d'haleine,
Sur un arbre il vient se percher;
Bientôt il s'y sent accrocher
Au branchage touffu de la verte feuillée,
Par un malheureux fil dont sa patte est liée.
Quel en était l'usage? Il servait à ces jeux
Où Pamphile et l'oiseau se délectaient tous deux.
Le pauvret veut le rompre, il en serre les nœuds;
Et plus il fait d'efforts, plus ce lien l'arrête.
Bref, en se débattant, il se blesse à la tête.
Pénétré de douleur, dans ce triste accident,
Il reconnaît son imprudence;
Et condamnant son inconstance,

Il jette enfin de loin un regard languissant
Sur sa chère prison, qu'il regrette en mourant.

C'est à vous, volage jeunesse,
Que cet apologue s'adresse :
Vous dont le cœur est emporté
Pour l'amour de la liberté ;
Voyez dans quel danger ce fol amour l'engage ;
Que le malheur d'autrui serve à vous rendre sage !

GROZELIER.

EXPLICATION.

Le *Moineau* est cet oiseau gris-cendré que nous voyons autour de toutes les habitations, et que l'on nomme vulgairement *Pierrot*. La classe de ces oiseaux est très-nombreuse ; on en voit dans presque tous les pays. Notre *moineau franc* multiplie beaucoup, se familiarise aisément, et apprend même un peu à parler. C'est un fripon déterminé ; il pille les fruits, les grains, dévore les abeilles, les chenilles, et plusieurs sortes d'insectes ; il n'est pas difficile, tout lui convient, et il mange beaucoup ; il gaspille plus encore : quand il s'abat dans un champ de blé, s'il mange six grains, il en fait tomber une vingtaine d'autres. On reconnaît le mâle à sa grosseur, à ses couleurs plus foncées et à une tache noire qu'il a sous la gorge.

FABLE XLIX.

Le Linot.

Une linotte avait un fils
Qu'elle adorait selon l'usage ;
C'était l'unique fruit du plus doux mariage,
Et le plus beau linot qui fût dans le pays.
Sa mère en était folle, et tous les témoignages
Que peuvent inventer la tendresse et l'amour,
Étaient pour cet enfant épuisés chaque jour.
Notre jeune linot, fier de ces avantages,
Se croyait un phénix, prenait l'air suffisant,
Tranchant du petit important
Avec les oiseaux de son âge :
Persiflait la mésange ou bien le roitelet,
Donnait à chacun son paquet,
Et se faisait haïr de tout le voisinage.
Sa mère lui disait : Mon cher fils, sois plus sage,
Plus modeste, sur-tout. Hélas ! je conçois bien
Les dons, les qualités qui furent ton partage ;
Mais feignons de n'en savoir rien,
Pour qu'on les aime davantage.
A tout cela notre linot
Répondait par quelque bon-mot.
La mère gémissait dans le fond de son ame.
Un vieux merle, ami de la dame,
Lui dit : Laissez aller votre fils au grand bois ;
Je vous réponds qu'avant un mois

Il sera sans défaut. Vous jugez des alarmes
De la mère, qui pleure et frémit du danger;
Mais le jeune linot brûlait de voyager;
Il partit donc, malgré ses larmes.
À peine est-il dans la forêt,
Que notre petit personnage
Du pivert entend le ramage,
Et se moque de son fausset.
Le pivert, qui prit mal cette plaisanterie,
Vient à bons coups de bec plumer le persifleur;
Et deux jours après, une pie
Le dégoûte à jamais du métier de railleur.
Il lui reste encor la vanité secrète
De se croire excellent chanteur;
Le rossignol et la fauvette
Le guérirent de son erreur.
Bref, il retourna chez sa mère,
Doux, poli, modeste et charmant.
Ainsi l'adversité fit, dans un seul moment,
Ce que tant de leçons n'avaient jamais pu faire.

FLORIAN.

EXPLICATION.

Vous avez dû voir que les gens orgueilleux, railleurs et pleins d'eux-mêmes, sont généralement détestés, et qu'on ne manque jamais de les humilier chaque fois qu'on en trouve l'occasion. Ce que vous n'avez peut-être pas remarqué, c'est qu'en général aussi les orgueilleux ne sont que des sots, qui croient valoir mieux que

les autres, et trouvent fréquemment des personnes qui valent mieux qu'eux. Les gens modestes, au contraire, sont animés; et quand ils se trouvent, par leurs connaissances ou leurs qualités, au-dessous des autres, loin de chercher à les humilier, on prend plaisir à les ménager, à couvrir leurs fautes; comme lorsqu'ils obtiennent quelque succès, on se complaît autant à les louer, qu'ils paraissent mettre de pudeur à repousser les louanges.

Le héros de cette fable, le *linot*, est un petit oiseau gris qui habite les buissons, et construit son nid à un pied ou deux de terre. Il est vif, plein de gaîté, et fait, par son ramage, les délices des champs et de la solitude. On l'apprivoise avec facilité.

Le *merle* est un oiseau noir, un peu moins gros qu'un petit pigeon de colombier; son bec est long et jaune. Il aime les bois, et y fait entendre au printemps un chant fort agréable: on dirait qu'il siffle des accords. Vous avez pu le voir cent fois en cage: alors on lui apprend à siffler un air ou deux, si l'on a assez peu de goût pour ne pas préférer le chant que lui a donné la nature.

Le *pivert* a un bec très-fort; il creuse sans peine les arbres et leurs branches pour y cher-

cher les insectes dont il se nourrit, et pour y faire son nid. On l'entend au loin dans les forêts, quand il est occupé à ce travail.

Le *rossignol* est le plus habile des *chantres ailés*. Quand on entend cet oiseau pousser des sons pleins, étendus, parfaitement filés, et qui remplissent toute la solitude d'un bocage, on est étonné qu'une voix semblable sorte du gosier d'un des plus petits oiseaux. Il n'est guère plus gros que le linot, et n'a pas un plumage plus remarquable. C'est au printemps qu'il déploie tout son talent; et, comme s'il était jaloux de n'entendre que lui seul, il choisit le soir et le matin, et une partie de la nuit pour exercer ce talent admirable. Timide et craintif, il se tient à l'écart, sans cependant rechercher une solitude absolue: on dirait qu'il désire des auditeurs.

FABLE L.

L'Agneau voyageur.

ÉCOUTEZ, jeunes enfans, qui ne voulez pas suivre les avis de vos parens et de vos maîtres; écoutez les aventures malheureuses d'un agneau qui fut indocile comme vous.

Ennuyé de la bergerie, cet agneau voulut un beau jour voyager et parcourir la terre. Qu'ai-je à voir ici? disait-il; toujours la même chose. Si on me permte de sortir, on se garde bien de me laisser aller où je voudrais. Le berger veille sans cesse pour m'empêcher de faire ce qui me rendrait si heureux; et souvent le chien même vient me mordre pour me faire rentrer dans le troupeau. Je suis las de cet esclavage; il faut que je sois mon maître.

Il est vrai, mon fils, reprit la bonne brebis qui l'écoutait, qu'il est assez triste de ne jamais faire que la volonté des autres; mais qu'irez-vous faire ailleurs, et qui vous servira de guide? N'êtes-vous pas en sûreté ici? N'êtes-vous pas, au moins, auprès de votre mère?

Là-dessus, mère brebis continua une belle morale, qu'il n'écouta pas: cet agneau-là avait une fort mauvaise tête. Toujours occupé de son projet, comme si sa mère ne lui eût rien dit, il s'échappa une nuit que le berger, plus négligent que de coutume, avait laissé

la porte entr'ouverte. Le voilà bien content! il peut courir où bon lui semble.

Le monde est grand, dit-il; allons devant nous; et quelque part que nous arrivions, le pays sera toujours nouveau pour un pauvre agneau qu'on a continuellement tenu en prison. J'y serais resté toute ma vie, si j'avais écouté mère brebis. Elle a un fort bon cœur, mais pas le moindre courage; et elle voudrait que je restasse toujours avec elle, en agneau timide, comme si je n'étais pas déjà mouton, et qu'il ne fût pas encore temps pour moi de visiter le monde. J'ai très-bien fait de n'écouter que ma raison.

Cet agneau, si raisonnable, eut d'abord quelque peur et très-froid; mais l'aurore ramena bientôt le soleil: alors il se crut en sûreté, et ne songea plus qu'à jouir à sa tête. La rosée de la nuit brillait sur chaque brin d'herbe, comme une multitude de petits diamans. La rosée ne vaut rien pour les moutons, et tout en prenant beaucoup de plaisir, l'agneau se préparait une belle maladie.

Quand il fut las de la prairie, le petit libertin voulut aller prendre son dessert dans un champ de blé voisin. Oui-dà, dit le maître du champ qui l'apperçut, c'est pour vous qu'on travaille, mon bel ami; allons, César, va me recevoir ce petit drôle-là. César, qui était un gros chien de basse-cour, ne se le fit pas dire deux fois; en quatre sauts, il se trouva à portée de mordre les fesses du voyageur. Vous pensez bien qu'il ne restait pas là; mais César courait mieux que lui, et, si son maître ne l'eût pas rappelé, il est probable qu'il en eût fait son déjeûner.

Les fesses en sang, et tout haletant d'avoir couru plus qu'il n'aurait voulu, l'imprudent agneau tomba sous un buisson, et commença à regretter sa bonne mère. Tandis qu'il se livrait à ses réflexions un peu tardives, une demi-douzaine d'enfans les plus polissons du village, le remarquèrent et l'entourèrent en un instant. Ce fut à qui l'aurait: l'un le tirait par la tête, l'autre par la queue, celui-là par une patte, et il restait dans la main de celui-ci une poignée de laine. Le pauvre agneau se crut à son dernier moment; et sa vie, entre les mains de ces cruels, n'eût effectivement pas tardé à finir, si un homme qui les apperçut ne fût accouru tirer le patient de leur pouvoir. Quoi! s'écria-t-il, petits malheureux, pouvez-vous faire souffrir ainsi cette pauvre bête! Retirez-vous. L'agneau jeta sur lui un regard qui paraissait dire: ayez pitié de moi. L'homme le caressa d'une main, et de l'autre agita son bâton pour faire fuir la troupe d'enfans. Il resta seul.

Alors considérant l'agneau: Comment donc! dit-il, il n'est pas maigre! Il paraît n'avoir aucun maître; ce serait dommage de le laisser périr au pied de ce buisson: mettons-le dans notre sac, et ce soir nous en ferons un bon souper. Ça vous apprendra, bel agneau, mon ami, à quitter le troupeau et votre berger. Le pauvre agneau n'avait pas besoin qu'on lui apprît combien il avait tort; son sort le lui faisait assez sentir. Il se désola, mais il n'en était pas moins dans le sac et sur le dos de l'homme.

Tiens, notre femme, dit ce dernier en jetant l'agneau sur la table, dépouilles ça, et prépares-en un

bon repas : ce soir, je veux régaler nos amis. Tu garderas la peau pour faire un habit à Pierrot cet hiver. Pierrot fit un signe de joie, et demanda à jouer avec l'agneau jusqu'au moment où on le tuerait pour le mettre à la broche. Sa mère le lui permit; et Pierrot, qui ne jouait qu'à coup de bâton, acheva presque le pauvre agneau.

Cependant, après s'être bien amusé à lui tirer les oreilles, ce qui était un fort joli plaisir, Pierrot se coucha sur l'herbe et s'avisa de dormir. L'agneau put enfin respirer. Tout-à-coup il lui vint la pensée de se sauver; il le pouvait, et le fit aussitôt. Il fut se cacher dans un petit bosquet voisin, pour réfléchir à ce qu'il devait faire. Le plus sage parti eût été de retourner à la bergerie auprès de sa mère, qui n'avait pas cessé de bêler de douleur depuis qu'elle s'était apperçue de son absence; il fut même sur le point d'en prendre la route; mais l'envie de voir le monde s'éveilla de nouveau en lui, et il s'imagina qu'en s'éloignant des hommes, qui ne veulent pas qu'on mange le blé qu'ils ont semé, ou qui projètent de vous mettre à la broche, on pouvait vivre tranquille et heureux.

En réfléchissant avec autant de sagesse, il remarqua une forêt qui n'était pas très-éloignée; il en tressaillit de joie, et se mit en devoir d'y arriver. Avec un peu de prudence, il évita les nouveaux malheurs qu'il aurait pu rencontrer. Quand il se vit sous le couvert des premiers arbres, il se crut sauvé, et commença à jouir; il entra plus avant. La tranquillité la plus profonde régnait dans ces lieux; on n'entendait que le chant des oiseaux, et les oiseaux ne sont pas

animaux à épouvanter les moutons ; l'herbe s'y trouvait à souhait : avec la paix et la subsistance, que faut-il de plus ?

Pour plus grande sûreté, il s'enfonça dans une fourrée de ronces et d'épines ; mais il sentit bientôt la nécessité d'en sortir, et il n'y parvint qu'en laissant les trois quarts de sa laine. Bon ! ce n'est rien que cela, dit-il ; j'en serai quitte pour ne plus chercher de pareils gîtes : la forêt n'en est pas moins le lieu qui convienne le mieux à la gent moutonne.

Comme il était bien fatigué, il ne songea qu'à se reposer ; il s'endormit au pied d'un chêne. Dormez, dormez, imprudent agneau ; le chien du berger ne veille pas ici pour vous, et votre réveil ne sera peut-être pas aussi agréable que vous le pensez.

L'agneau se réveilla effectivement en sursaut, et jugez quelle fut son épouvante, lorsqu'il vit la gueule du loup qui s'ouvrait pour le saisir ! sa terreur fut si grande qu'il n'en put bêler. Il ferma les yeux pour ne point voir l'affreuse bête qui allait le dévorer. Le loup l'emporta dans un lieu propice ; il le mit ensuite sous sa patte, et lui dit, en le considérant : Que vous avez bien fait, petit libertin, de quitter la bergerie ! j'aurais, sans cela, fait aujourd'hui pauvre chère.

En achevant ces belles paroles de consolation, il allait faire trois bouchées du malheureux agneau, lorsqu'une meute de chiens et une troupe de chasseurs se firent entendre. Le loup fut apperçu ; zeste ! on sauta sur lui, et il périt au moment où sa terrible gueule s'ouvrait enfin à bon escient.

Heureusement pour l'agneau (heureusement! je me trompe), il ne sortit de dessous la patte du loup que pour entrer dans la gibecière du chasseur, qui dit que cela ferait, avec le gibier, diversion sur la table.

Ah! je vois bien qu'il faut que je meure, dit l'agneau en se désolant de nouveau; je n'ai pas écouté ma mère, et j'en suis cruellement puni. Il se résigna et se regarda pour mort.

Cependant le berger le cherchait depuis le matin; se trouvant sur la route des chasseurs, il leur demanda s'ils n'avaient point vu un agneau. Comme ils avaient fait bonne chasse, ils se moquèrent assez d'une pièce de plus ou de moins; ils prirent l'agneau et le rendirent au berger, en le lui jetant presque au nez; car les chasseurs ne sont pas toujours gens très-polis; et l'on croyait d'ailleurs que le pauvre animal n'existait déjà plus. Le berger le crut lui-même, et il dit, en le regrettant: Il faudra bien que je le mange.

En attendant, il le laissa sur le fumier devant la porte de la bergerie. Sa bonne mère ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'elle accourut à son secours; et elle fit tant, par ses soins et ses caresses, qu'elle le rappela à la vie: elle ne lui fit point de reproches, il était assez malheureux, et n'avait garde d'oublier la terrible leçon qu'il avait reçue. A l'avenir il respecta autant les conseils de sa mère la brebis, qu'il fut reconnaissant de ses soins.

O mes enfans! il n'est que le sein de votre famille pour y trouver le bonheur. Gardez-vous bien de jamais murmurer oontre l'autorité que vos parens ont sur vous! C'est un droit sacré que le ciel leur a confié.

S'ils en usent, c'est pour que votre inexpérience ne vous entraîne pas au milieu des dangers. Ce qu'ils exigent de vous aujourd'hui, est pour votre utilité à venir. Pour devenir vos maîtres, il faut que l'âge vous ait donné la force qui est nécessaire à l'homme pour se suffire à lui-même, et que l'instruction vous ait appris à vous conduire dans le monde.

PIERRE BLANCHARD.

FABLE LI.

L'Hirondelle et l'un de ses petits.

MON fils, disait un jour l'hirondelle tremblante,
À l'un de ses petits volant aux environs:
Je vois là-haut certains bâtons
Qui m'alarment pour vous; quelque main malfaisante
Les mit là pour bonnes raisons.
Ne vous y frottez pas! croyez-en votre mère;
J'ai vécu; je connais ces perfides humains:
Leur race est occupée à dépeupler la terre.
Fuyez; à leur fureur dérobez vos destins.
Je vous donne, mon fils, un conseil salutaire.
Bon, dit l'autre tout bas: voilà de ses chansons;
Propos de vieille radoteuse!
Je ne puis plus voler que son humeur grondeuse
Ne me fasse aussitôt essuyer vingt sermons.
Je ne comprends pas quel mystère
Peut rendre dangereux les bâtons que voilà.

J'en aurai le cœur net. D'une aile téméraire
Le drôle à l'instant y vola.
Il y fut pris : ces bâtons, dit l'histoire,
Étaient enveloppés de glu.
Il y demeura suspendu,
Bien honteux, comme on le peut croire.
Un enfant arriva qui saisit le vaurien :
Sa liberté fut pour jamais perdue.
Cet appât dans le fond ne lui plaisait en rien ;
Mais c'était chose défendue.

AUBERT.

EXPLICATION.

La morale de cette fable revient à celle de la précédente : Écoutez vos pères et mères, enfans ; ils ont l'expérience que vous n'avez pas, et leur tendresse ne peut désirer que votre bonheur.

L'hirondelle est un petit oiseau à tête plate, dont le corps est noir et lustré. Il y en a de plusieurs espèces, dont les principales sont *l'hirondelle de cheminée* et le *martinet*. L'hirondelle de cheminée est la plus commune. Sa langue est fendue ; ses yeux, en clignotant, se couvrent d'une petite membrane ; son gazouillement, d'abord agréable, devient ennuyeux par sa monotonie. Son vol est rapide et tortueux ; s'il est bas et qu'il rase la terre et l'eau, c'est un signe de pluie. L'hirondelle est alors attirée par les insectes, qui ne s'élèvent guères au-dessus de la terre.

terre. Elle marche peu et mal, et ne se perche point. C'est dans les cheminées qu'elle construit son nid. Pour cela, elle prend de la terre qu'elle délaye avec de l'eau, puis du foin ou de la paille, et elle maçonne le tout en forme de demi-vase appliqué le long du mur; elle revêt l'intérieur de plumes et de duvet, et y pond trois ou quatre œufs. Sa tendresse pour ses petits est extrême, et ses cris expriment parfaitement la douleur qu'elle éprouve quand on touche à son nid.

Le *martinet* ou *hirondelle de fenêtre* attache son nid aux entablemens, à l'embrasure des fenêtres, aux voûtes des grands édifices, et, quand il s'en trouve, aux pointes des rochers. Elle construit aussi ce nid avec de la terre, qu'elle fortifie de brins de paille, et le garnit en dedans d'une grande quantité de plumes qu'elle enfonce dans le mortier. Le père s'écarte peu de la femelle pendant la couvée; il la défend avec chaleur, et gazouille sans cesse avec elle, sur-tout dans les nuits où le ciel est serein. L'un et l'autre sont également attentifs aux besoins de leurs petits lorsqu'ils sont nés, et ils continuent à leur donner des soins long-temps après qu'ils ont pris leur essor.

Les hirondelles redoutent les froids; et d'ailleurs, comme elles ne se nourrissent que d'insectes, elles ne pourraient vivre dans nos climats

au milieu des hivers. Ce n'est qu'au printemps qu'on les voit arriver par bandes considérables, et ensuite se disperser de côté et d'autre. On prétend qu'elles reviennent de préférence dans le canton qui les a vu naître. Vers la fin de l'automne, elles se rassemblent de nouveau, s'arrêtent sur quelque bâtiment élevé, gazouillent toutes ensemble, de façon à faire croire qu'elles tiennent conseil, et prennent leur volée pour disparaître. Elles se dirigent vers l'Asie et l'Afrique, où elles vont chercher un nouvel été et de nouvelles amours.

Les petits bâtons, dont parle le fabuliste, sont des perchettes enduites de glu et légèrement placées dans des entailles faites aux branches d'un arbre. Les oiseaux qui viennent s'abattre dessus, tombent aussi-tôt avec elles; leurs pattes se prennent dans le glu; leurs ailes s'y embarrassent de même en se débattant, et l'on prend alors ces pauvres oiseaux avec la plus grande facilité. Pour mieux les faire donner dans le piége, l'oiseleur, caché dans une cabane de feuillage, les attire en contrefaisant leur cri avec un instrument fabriqué pour cet effet. La chasse faite de cette manière s'appelle la *pipée*.

FABLE LII.

Le Parricide.

Un fils avait tué son père.
Ce crime affreux n'arrive guère
Chez les tigres, les ours ; mais l'homme le commet.
Ce parricide eut l'art de cacher son forfait ;
Nul ne le soupçonna. Farouche et solitaire,
Il fuyait les humains et vivait dans les bois,
Espérant échapper aux remords comme aux lois.[1]
Certain jour on le vit détruire à coups de pierre
Un malheureux nid de moineaux.
Eh ! que vous ont fait ces oiseaux ?
Lui demande un passant : pourquoi tant de colère ?
Ce qu'ils m'ont fait ? répond le criminel ;
Ces oisillons menteurs, que confonde le ciel,
Me reprochent d'avoir assassiné mon père.
Le passant le regarde ; il se trouble, il pâlit ;
Sur son front son crime se lit :
Conduit devant le juge, il l'avoue et l'expie.

O des vertus dernière amie,
Toi qu'on voudrait en vain éviter ou tromper,
Conscience terrible, on ne peut t'échapper !

FLORIAN.

EXPLICATION.

Le trait qui a donné lieu à cette fable, est consigné dans *Plutarque*, ancien historien, qui le donne pour un fait véritable. Un misérable, que poursuivaient par-tout les remords d'avoir assassiné son père, se trouvant un jour au milieu d'une grande société, fut importuné par les cris qui sortaient d'un nid d'hirondelles ; il se leva furieux, abattit le nid, qui était bâti à la fenêtre, et écrasa sous ses pieds les petits qui criaient toujours. Cette action, qui découvrait un caractère atroce, frappa d'horreur tous ceux qui étaient présens. Quelqu'un lui en demanda la cause. *Ces oiseaux maudits*, répondit-il d'une voix concentrée, *me reprochent d'avoir tué mon père.* Ce mot apprit son crime, qu'on eût peut-être toujours ignoré sans cette légère circonstance. Ce mot est une leçon bien forte pour celui qui n'a encore aucun reproche à se faire ; elle lui apprend combien il est terrible de vivre avec des remords, c'est-à-dire avec le souvenir sans cesse renaissant des crimes que l'on a commis. Ce trait nous apprend aussi que quelque précaution qu'on ait prise pour dérober aux hommes la connaissance d'une action criminelle, tôt ou tard il transpire quelque chose d'un pareil secret ; s'il n'y a pas de témoin, le coupable se

découvre de lui-même au moment où il y pense le moins : le ciel est juste ; il veut que le crime ait son châtiment, et la vertu sa récompense.

Ceci me conduit à vous rapporter, mes enfans, un autre trait qui prouve également combien il est difficile de cacher un forfait. Un poète grec, nommé *Ibycus*, et qui vivait il y a plus de deux mille ans, fut assassiné par des voleurs au milieu d'une forêt. Cet infortuné, prêt à expirer, prit à témoin de sa mort une troupe de grues qui passaient en ce moment. Les voleurs rirent beaucoup des témoins qui devaient les dénoncer. Cependant, à quelque temps de-là, comme ils se trouvaient dans une ville, un d'eux, appercevant une troupe de grues dans les airs, dit à ses compagnons : *Tenez, voilà les témoins de la mort d'Ibycus*. Ces paroles ayant été rapportées aux magistrats, les voleurs furent arrêtés et mis à la question, et périrent sur l'échafaud après avoir avoué leur crime.

FABLE LIII.

Le Vieillard et ses trois Fils.

Un bon vieillard sentant sa dernière heure,
Fit le partage à ses trois fils,
De quelques biens avec grand'peine acquis.
Les trois lots arrangés : un joyau me demeure,
Leur dit-il, et je veux qu'il devienne le prix
De l'action la meilleure
Que fera l'un de vous. Dans huit jours, si je vis,
Auprès de moi rendez-vous tous ensemble ;
Je jugerai sur vos récits.
Allez, partez, mes chers amis ;
Puisse le ciel, qui nous rassemble,
Nous voir encore réunis !
Déjà les enfans sont partis ;
Ensuite, au rendez-vous, le jour dit, chacun vole ;
Et les embrassemens finis,
Les pleurs séchés, le père assis,
L'aîné des fils prend la parole,
Et dit :
D'un grand trésor j'étais dépositaire ;
Il me fut confié sans témoins, sans écrit ;
J'aurais pu le garder : *l'honneur parle, il suffit*,
Et je rends le trésor à son propriétaire.
Cette action n'est-elle pas, mon père,
La plus belle, sans contredit,
Qu'un honnête homme puisse faire ?

On ne fait rien de trop en faisant son devoir,
Répondit le vieillard; ne pas commettre un crime,
N'est rien moins qu'un acte sublime:
Tu fus juste, mon fils, rien de plus; va t'asseoir.
Le second des enfans conte alors la manière
Dont il a retiré du fond d'une rivière
Un marmot prêt à s'y noyer.
Tout ce qu'il a dû déployer
D'adresse et de courage, en cette circonstance,
Est mis, par le conteur, au rang de ces hauts faits
Pour lesquels on ne peut jamais
Avoir trop grande récompense.
Le prix qui te convient est dans ta conscience,
Lui dit le bon vieillard en lui prenant la main;
Il n'est pas d'héroïsme à se montrer humain;
Contente-toi, mon fils, de la reconnaissance;
Et quelquefois encor l'espère-t-on en vain!
Lors le plus jeune des trois frères,
En rougissant s'exprime ainsi:
J'avais un mortel ennemi;
Ces jours derniers, dans des bruyères,
Je le trouvai qui s'était endormi
Sur un rocher bordé de fondrières,
Où le plus petit mouvement
Pouvait, en le précipitant,
L'envoyer rejoindre ses pères.
Je m'approche tout doucement
Et tout tremblant,
Osant à peine
Donner passage à mon haleine....
Je le tire par son habit;

Je l'éveille et je prends la fuite.
— Ensuite ? —
Mon père, j'ai tout dit.
O mon fils ! viens que je te presse
Contre mon cœur en te donnant le prix.
Être utile à ses ennemis,
C'est le combl e de la sagesse.

VITALLIS.

EXPLICATION.

Ce conte est très-instructif ; il doit vous apprendre quelle différence il y a entre honnête homme, homme humain et homme généreux. Faire du bien à ses ennemis, est le dernier degré de la générosité et le plus noble effort de la vertu ; c'est le plus sublime précepte qui ait été donné aux hommes par le Législateur des Chrétiens.

FABLE LIV.

Les Milans et le Paysan.

Un homme tendait des filets
À des milans, qui mangeaient ses poulets.
Il en prit deux ; et d'aventure
Une cigogne aussi se trouva sous les rets
Prise avec eux. La bonne créature
Avait imprudemment suivi de tels oiseaux.

L'homme y court, lève les réseaux.
Le couple de voleurs s'échappe.
Les milans sont subtils, bien fin qui les attrape;
Mais la cigogne eut moins d'agilité.
Le manant la saisit, et contre elle irrité,
À lui couper le cou le voilà qui s'apprête.
L'infortunée alors lui fit cette requête:
Ayez pour moi quelques égards.
À votre basse-cour je ne fais point la guerre.
Je ne mange aucun grain; et je purge la terre
De reptiles et de lésards.
Je nourris aussi mon vieux père,
Qui ne peut plus sortir, accablé par les ans.
Il va mourir de faim et de misère.
Laissez-moi donc aller: il n'a que moi d'enfans.
Le rustre fut impitoyable.
Tu hantes, répond-il, des oiseaux malfaisans.
Ils prennent mes poulets; et je te crois coupable
Du même crime. Enfin pour ces brigands
La pauvre cigogne est punie.

Il faut examiner à qui l'on s'associe:
Car les bons fort souvent payent pour les méchans.

RICHER.

EXPLICATION.

Cette fable vous apprend qu'il faut bien prendre garde aux associations que l'on forme. Un jeune homme vous plaît, il vous amuse; vous en voulez faire votre ami: vous voilà lié avec

lui. Qu'en résulte-t-il ? Ce jeune homme est plein de vices, il peut vous pervertir ; mais s'il n'y réussit pas, il aura au moins terni votre réputation ; on dira de vous : sans doute il ne vaut pas grand'chose, car il a pour ami un mauvais sujet. Vous voyez, mes amis, qu'il est nécessaire de connaître les gens avant de se liér, et, sur-tout, combien il est important de fuir la compagnie des gens qui ont de mauvaises mœurs ou une mauvaise réputation.

Le *milan* est un des plus subtils et des plus vigoureux oiseaux de proie.

La *cigogne* est un grand oiseaux qui a le cou long et les pieds élevés. On distingue plusieurs espèces de ces oiseaux dont le plumage est varié. Les cigognes habitent ordinairement pendant l'hiver en Afrique, volent en troupes, voyagent, font leur nid sur les tours et les cheminées. La femelle pond deux ou quatre œufs. Le mâle, toujours fidèle à sa compagne, ne l'abandonne pas, va chercher de la nourriture et partage avec elle les fatigues du ménage. Les jeunes cigogneaux ne quittent point leurs père et mère ; c'est l'affection la plus tendre : quand ces derniers sont vieux, les jeunes vont aux champs pour eux et les nourrissent. Ces bonnes qualités, et peut-être plus encore les services qu'elles rendent, ont fait respecter les cigognes : on serait mal venu,

en Thessalie et en Hollande, à tuer quelques-uns de ces oiseaux. Ils se nourrissent de grenouilles, de limaçons, de lésards, de serpens et de plusieurs autres bêtes nuisibles.

FABLE LV.

Le Lapin et la Sarcelle.

Unis, dès leurs jeunes ans,
D'une amitié fraternelle,
Un lapin, une sarcelle,
Vivaient heureux et contens.
Le terrier du lapin était sur la lisière
D'un parc bordé d'une rivière.
Soir et matin nos bons amis,
Profitant de ce voisinage,
Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,
L'un chez l'autre étaient réunis.
Là prenant leurs repas, se contant des nouvelles,
Ils n'en trouvaient point de si belles
Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours.
Ce sujet convenait sans cesse en leurs discours.
Tout était en commun, plaisir, chagrin, souffrance;
Ce qui manquait à l'un, l'autre le regrettait;
Si l'un avait du mal, son ami le sentait;
Si d'un bien au contraire il goûtait l'espérance,
Tous deux en jouissaient d'avance.
Tel était leur destin, lorsqu'un jour, jour affreux!

Le lapin, pour dîner, venant chez la sarcelle,
Ne la retrouve plus: inquiet, il l'appelle;
Personne ne répond à ses cris douloureux.
Le lapin, de frayeur l'ame toute saisie,
Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux,
S'incline par-dessus les flots,
Et voudrait s'y plonger pour trouver son amie.
Hélas! s'écriait-il, m'entends-tu? réponds-moi,
Ma sœur, ma compagne chérie;
Ne prolonge pas mon effroi:
Encor quelques momens, c'en est fait de ma vie;
J'aime mieux expirer que de trembler pour toi.
Disant ces mots, il court, il pleure,
Et s'avançant le long de l'eau,
Arrive enfin près du château
Où le seigneur du lieu demeure.
Là, notre désolé lapin
Se trouve au milieu d'un parterre,
Et voit une grande volière
Où mille oiseaux divers volaient sur un bassin.
L'amitié donne du courage.
Notre ami, sans rien craindre, approche du grillage,
Regarde et reconnaît... O tendresse! ô bonheur!
La sarcelle: aussitôt il pousse un cri de joie,
Et, sans perdre de temps à consoler sa sœur,
De ses quatre pieds il s'emploie
A creuser un secret chemin
Pour joindre son amie; et par ce souterrain,
Le lapin tout-à-coup entre dans la volière,
Comme un *mineur* qui prend une place de guerre.
Les oiseaux effrayés, se pressent en fuyant.

Lui

Lui court à la sarcelle, il l'entraîne à l'instant
Dans son obscur sentier, la conduit sous la terre,
Et, la rendant au jour, il est prêt à mourir
De plaisir.
Quel moment pour tous deux ! que ne sais-je le peindre
Comme je saurais le sentir !
Nos bons amis croyaient n'avoir plus rien à craindre ;
Ils n'étaient pas au bout. Le maître du jardin,
En voyant le dégât commis dans sa volière,
Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin :
Mes fusils, mes *furets* ! criait-il en colère.
Aussitôt fusils et furets
Sont tout prêts.
Les gardes et les chiens vont dans les jeunes tailles,
Fouillant les terriers, les broussailles ;
Tout lapin qui paraît trouve un affreux trépas :
Les rivages du *Styx* sont bordés de leurs mânes ;
Dans le funeste jour de *Cannes*
On mit moins de Romains à bas.
La nuit vient : tant de sang n'a point éteint la rage
Du seigneur, qui remet au lendemain matin
La fin de l'horrible carnage.
Pendant ce temps, notre lapin,
Tapis sous des roseaux, auprès de la sarcelle,
Attendait en tremblant la mort,
Mais conjurait sa sœur de fuir à l'autre bord,
Pour ne pas mourir devant elle.
Je ne te quitte point, lui répondait l'oiseau ;
Nous séparer serait la mort la plus cruelle.
Ah ! si tu pouvais passer l'eau !
Pourquoi pas ! attends-moi.... La sarcelle le quitte,

Et revient traînant un vieux nid
Laissé par des canards ; elle l'emplit bien vite
De feuilles de roseau, les presse, les unit
Des pieds, du bec ; en forme un batelet capable
De supporter un lourd fardeau ;
Puis elle attache à ce vaisseau
Un brin de jonc qui servira de cable.
Cela fait, et le bâtiment
Mis à l'eau, le lapin descend tout doucement
Dans le léger esquif, s'assied sur son derrière,
Tandis que devant lui la sarcelle nageant
Tire le brin de jonc, et s'en va dirigeant
Cette nef à son cœur si chère.
On aborde, on débarque, et jugez du plaisir !
Non loin du port on va choisir
Un asyle où, coulant des jours dignes d'envie,
Nos bons amis, libres, heureux,
Aimèrent d'autant plus la vie,
Qu'ils se la devaient tous les deux.

FLORIAN.

EXPLICATION.

Voilà un beau tableau de l'amitié. On ne peut s'empêcher de prendre vivement intérêt à ce pauvre lapin et à sa commère la sarcelle. Qui ne voudrait aimer comme eux ? qui ne voudrait avoir des amis semblables ?

Vous connaissez déjà *Jean Lapin ;* mais commère *la Sarcelle* n'est peut-être pas encore de

vos connaissances. Figurez-vous un canard un peu plus petit que ceux que vous voyez dans nos étangs et nos rivières, et vous aurez une idée de la sarcelle. Elle vit comme le canard, nage aussi habilement sur les eaux, plonge de même, et en a toutes les habitudes.

Quand le fabuliste vous dit que le lapin entra dans la volière, par un souterrain qu'il forma, *comme un mineur qui prend une place de guerre*, vous devez concevoir tout de suite qu'un *mineur* est un homme de guerre qui fait un souterrain pour s'introduire dans une ville ou un château-fort assiégé, à l'insu des assiégeans, qui ne se doutent pas que l'on creuse la terre sous leurs pieds.

Les *furets*, que prend le maître de la volière pour faire la chasse aux lapins, sont de petits animaux longs, déliés et très-souples. Leur naturel carnassier les rend très-propres à la chasse. On en lâche un dans un trou de lapin dont on couvre l'entrée avec un filet; le lapin harcelé cherche à s'échapper, et vient tomber dans le filet même. Si le furet n'était pas muselé, il sucerait le sang du lapin jusqu'à le faire mourir, puis il s'endormirait dans le terrier, en sorte que le furet et le lapin seraient perdus pour le chasseur.

Ces expressions, *les bords du Styx furent couverts de leurs mânes*, veulent dire qu'il y en eut un très-grand nombre de tués. Le *Styx* est un fleuve de l'enfer que les *ombres*, *ames* ou *mânes* des morts, étaient obligés de passer avant d'arriver dans l'*Élysée* ou séjour des *ombres*.

Ces mots, *la journée de Cannes*, désignent une célèbre bataille qui eut lieu près de *Cannes*, entre les Romains et les Carthaginois, et qui fut extrêmement funeste aux premiers.

FABLE LVI.

Le Miroir.

Jadis un père de famille
Avait un jeune fils aussi beau que le jour.
Il avait encore une fille,
Vrai remède contre l'amour,
Quiproquo de dame nature.
Quelquefois au beau sexe elle fait cette injure ;
C'est lui jouer un assez mauvais tour.
Ces enfans badinaient, comme font d'ordinaire
Ceux de leur âge ; et trouvant un miroir
Sur la toilette de leur mère,
Le Narcisse nouveau prit plaisir à s'y voir.
Devenu tout-à-coup amoureux de lui-même,
Il vanta ses attraits, vanité dont sa sœur
Ressentit un dépit extrême,

Croyant à chaque mot qu'il taxait sa laideur :
Elle n'entendait pas là-dessus raillerie.
Quoique fort jeune encor, l'amour-propre et l'envie
S'en étaient emparés. Elle va promptement
Trouver son père à son appartement.
Mon petit frère a la manie
De se mirer, dit-elle ; il se croit un soleil,
Et son orgueil est sans pareil.
Défendez-lui, mon père, je vous prie,
D'approcher du miroir et de s'y regarder.
Le père n'en fit rien, et loin de le gronder,
Embrasse ses enfans, tous les deux les caresse,
En leur partageant sa tendresse :
Mes chers enfans, dit-il, je veux
Que vous vous miriez tous les deux ;
Vous, mon fils, afin que l'image
De la beauté dont Dieu prit soin de vous parer,
Vous donne horreur du vice et du libertinage,
Qui pourraient la déshonorer ;
Et vous, ma fille, afin qu'en cette glace
Appercevant votre disgrace,
Et que vous n'avez pas ces attraits enchanteurs,
Dont brille la jeunesse,
Vous répariez ce défaut par vos mœurs :
Rien n'est si beau que la sagesse.

RICHER.

FABLE LVII.

Les Bergers.

GUILLOT criait au loup un jour par passe-temps.
Un tel cri mit l'alarme aux champs.
Tous les bergers du voisinage
Coururent au secours. Guillot se moqua d'eux.
Ils s'en retournèrent honteux,
Pestant contre Guillot et son vain badinage.
Mais rira bien, dit-on, qui rira le dernier.
Deux jours après, un loup, avide de carnage,
Un véritable loup-cervier,
Malgré Guillot et son chien faisait rage,
Et se ruait sur le troupeau.
Au loup! s'écria-t-il; au loup! tout le hameau
Rit à son tour. A d'autres, je vous prie,
Répliqua-t-on, l'on ne nous y prend plus.
Guillot le goguenard fit des cris superflus.
On crut que c'était fourberie;
Et le loup désola toute la bergerie.

Il est dangereux de mentir,
Même en riant et pour se divertir.

RICHER.

EXPLICATION.

Si vous vous accoutumez à mentir, vous prendrez une habitude qui vous sera funeste; car

lorsque vous direz la vérité on ne vous écoutera plus; on sera toujours persuadé que vous faites un mensonge.

Le loup est un des animaux les plus féroces que nous ayons dans nos climats. C'est dans les forêts qu'il exerce son brigandage, qu'il fait sa nourriture des animaux plus faibles que lui, qu'il guette, suit à la piste, chasse, poursuit, éventre et dévore sa proie. Il ne quitte les bois que lorsqu'il est pressé par la faim, ou attiré par l'odeur, soit d'une charogne, soit des bestiaux, dont il cherche à faire son butin. Il y a entre le chien et le loup la plus grande ressemblance, mais aussi la plus grande antipathie. Le premier aspect du loup intimide le jeune chien, qui se cache dans les jambes de son maître; mais devenu plus grand, plus fort, plus hardi, c'est pour le loup un ennemi redoutable. Pour s'en défaire, les loups font quelquefois entr'eux une ligue offensive. L'un d'eux se détache, s'avance pour être vu du chien, se fait lancer par lui, et quand celui-ci, engagé dans la poursuite de son adversaire, est éloigné de tout secours, les autres loups tombent sur lui, le mettent en pièces et le mangent. La même confédération, les mêmes ruses sont mises en usage lorsqu'il s'agit d'attaquer un cerf, un bœuf, un renne. Ces attroupemens de guerre sont toujours accompagnés

d'hurlemens affreux; mais le butin partagé et consommé, chacun des brigands se retire en silence, et continue sa vie errante et vagabonde.

Il y a plusieurs espèces de loups. L'animal appelé *loup-cervier*, n'est pas de ces espèces; c'est le *lynx*. Ce quadrupède vif, adroit, léger, plein de feu, pétillant, a le hurlement du loup, la finesse et la propreté du chat, le naturel carnassier de l'ours et la peau bigarrée du jeune cerf, auquel il fait la guerre, d'où lui est venu le nom de loup-cervier.

FABLE LVIII.

L'Ane et la Flûte.

Les sots sont un peuple nombreux,
Trouvant toutes choses faciles:
Il faut le leur passer, souvent ils sont heureux;
Grand motif de se croire habiles.
Un âne, en broutaut ses chardons,
Regardait un pasteur jouant, sous le feuillage,
D'une flûte dont les doux sons
Attiraient et charmaient les bergers du bocage.
Cet âne mécontent disait: Ce monde est fou!
Les voilà tous, bouche béante,
Admirant un grand sot qui sue et se tourmente
A souffler dans un petit trous.

C'est par de tels efforts qu'on parvient à leur plaire,
Tandis que moi.... suffit.... Allons-nous-en d'ici,
Car je me sens trop en colère.
Notre âne, en raisonnant ainsi,
Avance quelques pas, lorsque sur la fougère,
Une flûte, oubliée en ces champêtres lieux
Par quelque pasteur amoureux,
Se trouve sous ses pieds. Notre âne se redresse,
Sur elle de côté fixe ses deux gros yeux;
Une oreille en avant, lentement il se baisse,
Applique son naseau sur le pauvre instrument,
Et souffle tant qu'il peut. O hasard incroyable!
Il en sort un son agréable.
L'âne se croit un grand talent;
Et, tout joyeux, s'écrie, en faisant la culbute:
Eh! je joue aussi de la flûte!

FLORIAN.

EXPLICATION.

Voilà bien le cœur humain! Écoutez un ignorant: Quelle sottise, dit-il, que de passer sa vie à s'instruire! cela rend-il plus heureux? en mange-t-on avec plus d'appétit? Pour moi, je me moque des sciences et des savans. N'allez pas croire qu'il s'en moque en effet; il n'exprime, au contraire, que sa grossière envie; et la preuve, c'est que s'il lui arrive par hasard d'avoir de l'esprit, de dire une chose sensée, et qu'on le remarque, il devient aussitôt orgueilleux, et se met sans façon au rang de ces gens instruits dont il vient de se rire.

FABLE LIX.

Jupiter et Minos.

MON fils, disait un jour Jupiter à Minos,
Toi qui juges la race humaine,
Explique-moi pourquoi l'enfer suffit à peine
Aux nombreux criminels que t'envoie Atropos :
Quel est de la vertu le fatal adversaire,
Qui corrompt à ce point la faible humanité ?
C'est, je crois, l'intérêt. — L'intérêt ? Non, mon père.
— Et qu'est-ce donc ? — L'oisiveté.

FLORIAN.

EXPLICATION.

L'oisiveté ! Elle enfante tous les vices. Un homme qui ne fait rien, imagine mille moyens de perdre le temps, et s'arrête toujours aux plus pernicieux. Il devient gourmand, joueur, et même fripon ; oui, mes enfans, fripon. Le paresseux qui n'a pas de fortune, a besoin de vivre comme celui qui travaille tous les jours ; il ne gagne rien cependant. Comment donc faire ? Il trompe les autres ou les vole. Voila pourquoi *Minos* dit que l'oisiveté corrompt presque tous les hommes.

Mais, qu'est-ce que *Minos?* Minos, suivant la mythologie, était fils de Jupiter, et l'un des trois juges de l'enfer. Ses collègues se nommaient *Eaque* et *Rhadamante. Atropos*, dont il est question ici, était l'une des trois *Parques*. Les Parques étaient filles de l'Érèbe et de la Nuit; elles se nommaient *Clothon*, *Lachésis* et *Atropos*. La vie des hommes était censée entre leurs mains; elles en filaient la trame : Clothon tenait la quenouille, Lachésis tournait le fuseau, et Atropos coupait le fil avec des ciseaux.

FABLE LX.

Le petit Berger bienfaisant.

Pour réchauffer les glaces de son âge,
Aux feux naissans du jour devant son toit assis,
Lycas vit, près de lui, Myrtil, son petit-fils.
Myrtil comptait déjà le dixième feuillage,
Et du vieillard les regards attendris
Parmi ses traits naïfs retrouvaient son image.
Il le prit dans ses bras, et lui parlant des Dieux,
De son petit troupeau, des jeux de son enfance,
Des plaisirs qu'aux bons cœurs donne la bienfaisance,
Il vit à ce discours des pleurs baigner ses yeux.
Tu pleures? lui dit-il; ce que tu viens d'entendre,
Jusqu'à ce point, mon fils, n'émeut pas seul ton cœur;

Non, il est agité d'un sentiment plus tendre;
Laisse-m'en avec toi partager la douceur.
Myrtil voulait sécher ses larmes,
Elles coulaient toujours. — Mon père, ah! je sens bien.
Oui, je le sens, rien n'est si plein de charmes
Que de pouvoir faire du bien.
— Mais pourquoi donc, Myrtil, détournes-tu la vue?
Tes pleurs redoublent: autrefois
Tu m'aurais laissé lire en ton ame ingénue;
Tu ne m'aimes plus, je le vois.
— Qui, moi? ne plus t'aimer! le croirais-tu, mon père?
Eh bien! tu sauras tout: je vais te l'avouer.
Si je le fais, au moins, ce n'est que pour te plaire.
Tu me l'as dit souvent: du bien qu'on a pu faire,
Doit-on être jaloux de s'entendre louer?
Ma plus jeune brebis, hier, pendant l'orage,
S'était perdue au fond du bois.
J'allais pour la chercher. D'une roche sauvage,
J'entends de loin sortir une tremblante voix.
Je m'approche; c'était un vieillard de ton âge.
Il portait sur son dos un fardeau bien pesant,
Qu'il fit glisser à terre en soupirant.
Quel sort cruel! dit-il après un court silence;
N'aurai-je donc jamais un moment de repos?
Faut-il, quand l'homme oisif nage dans l'abondance,
D'un vil pain de douleur voir payer mes travaux?
Aux ardeurs du midi, sur la terre embrasée,
Errant, accablé de ce faix,
Je trouve enfin, je trouve ce lieu frais;
Mais rien pour réparer ma vigueur épuisée.
Mon toit est loin encore, et fut-il proche, hélas!

Mes

Mes genoux chancelans sous le poids qui m'accable,
Ne sauraient plus me traîner à cent pas.
Pourtant contre les Dieux je ne murmure pas:
Ils m'ont tendus toujours une main secourable.
Il dit, et sur son faix il s'étend. Moi soudain
Je vole ici. Sans rien dire à ma mère,
Je prends des fruits nouveaux, du lait frais et du pain,
Et cours soulager sa misère.
Il reposait. Sans bruit j'entre sous le rocher.
Je pose auprès de lui ma coupe et ma corbeille,
Et parmi les buissons je m'en vais me cacher.
Une heure passe, il se réveille.
Que le sommeil, dit-il, est un dieu bienfaisant!
Le soir s'avance, allons. Quittons cette retraite.
Et reprenant son faix: Dieux, comme il est pesant!
Mais n'a-t-il pas servi pour reposer ma tête?
Peut-être que les Dieux voudront guider mes pas.
Je puis dans ces déserts trouver une chaumière.
A ses côtés alors il voit ma pannetière,
Et son fardeau retombe de ses bras.
Malheureux que je suis! quel est ce vain mensonge
Qui m'égare dans mon sommeil?
Je rêve encor. A mon réveil
Tout va fuir; mais non, non, non; ce n'est point un songe.
Il prend du lait, des fruits. O mortel généreux,
Qui te plais à cacher ta noble bienfaisance,
Reçois le doux transport de ma reconnaissance!
Que ne puis-je te voir et t'embrasser! grands Dieux!
Sur lui, sur tous les siens, répandez l'abondance.
Je suis rassasié; mais j'emporte ces fruits.
Je veux que mes enfans, ma femme, s'en nourrissent;

Qu'en une voix, ce soir, tous nos cœurs réunis,
Chantent mon bienfaiteur, le chantent, le bénissent.
Il se lève à ces mots. Prompt à le devancer,
À travers les buissons je cours dans la prairie,
Et m'assieds en un lieu qu'il devait traverser,
Il m'apperçoit. Mon fils, viens; dis-moi, je te prie,
Aurais-tu vu quelqu'un passer?
Non, dis-je, bon vieillard. Mais d'où viens-tu? Sans doute
Tu t'es égaré sur ta route?
Oui, mon ami, j'allais au village prochain;
Étranger dans ces lieux, je ne les puis connaître.
Je croyais par ce bois abréger mon chemin;
Mais il est si désert que sans un Dieu, peut-être,
J'y serais déjà mort et de soif et de faim. —
Eh bien! à ce village il faut que je te mène,
Lui dis-je; sur mon bras appuie un peu ta main,
Pour me suivre avec moins de peine:
Si j'étais assez fort, je prendrais ton fardeau.
Et je le conduisis jusqu'au prochain hameau.
Tu l'as voulu savoir. Eh bien! voilà, mon père,
Ce qui de joie encor me fait tout tressaillir.
Ce que j'ai fait ne coûtait rien à faire.
Si tu savais pourtant combien j'ai de plaisir
D'avoir de ce pauvre homme adouci la misère!
Si je suis si content pour si peu, dieux! combien
Doit être heureux celui qui fait beaucoup de bien!
Le sort peut maintenant me ravir la lumière,
Dit Lycas, sur son cœur pressant son petit-fils;
Lorsque mes jours seront finis,
La bienfaisance encore vivra dans ma chaumière.

BERQUIN, d'après GESSNER.

EXPLICATION.

Ce tableau si agréable de la bienfaisance, a dû toucher vos cœurs ; et l'heureux sentiment qu'il excite en vous, suffit seul pour vous apprendre combien il est doux et beau de soulager les peines de son semblable. Je me plais à finir ce Recueil par une leçon de la plus belle des vertus, la mère même de toutes les autres.

Les expressions qui se trouvent dans cette fable, n'ont pas dû vous embarrasser. Ces mots : *Myrtil comptait déjà le dixième feuillage*, signifient que cet enfant était déjà dans sa dixième année. Le terme *faix* est un mot peu usité, synonyme de *fardeau*.

FIN.

TABLE
DES FABLES
CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

Fin de la Table.

[illegible]